







TOME TROISIÈME,

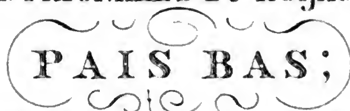
ET DERNIER.



PITTORESQUE

DANS L'INTÉRIEUR DES PROVINCES

SEPTENTRIONALES DU ROIJAUME DES



au commencement du dix-neuviéme

Siècle;

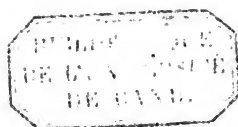
orné de 60 Costumes coloriées et de

Planches.

publié sous la direction

de E. Maaskamp.





TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME TROISIÈME.

*

ti-

bleaux. Monument érigé à la mémoire du baron de Wassenaar. L'église-neuve, et sa singulière architecture. La chambre du Conseil. La salle de spectacle. La cour. La chambre des trèves. La salle de la loterie. Le Koekamp. Eikenduinen. Loosduinen. Conte d'une dame, qui accoucha de 365 enfans. Naaldwyk, Honsholredyk, Monster, Gravezande, Voorburg, Voorschooten, Wassenaar, Leidschedam. Route de Scheveningen. Jacob Cats, Trembley, Elisabeth Bakker et Agathe Deken. *Description* des habitans de Scheveningen. Costume des femmes. Char à voiles. Bateau pour aller sur la glace. Dunes. Genet, Direction des dunes et de la côte. Hauteurs et vallées. Bancs de sable. Bas-fonds. Bateaux plats. Flux et reflux. Salubrité de l'air, au bord de la mer. Vue sur l'eau. Village de Katwyk. L'endroit, où le Rhin se perd. Assablement à l'embouchure de ce fleuve. Restes d'un fort, appelé Huis te Britten. Malle-Gat. Essais infructueux pour l'écoulement des eaux du bassin, que forme le Rhin. Nouveau canal, creusé en 1806. Ecluse de mer. Conservation de 80,000 arpens de terre. Ecoulement d'un volume d'eau de 1043,38 pieds cubes par

seconde. Activité, qui règne sur la côte. Pêche du merlan, de la plie, du carlet, des chevrettes. Coquillages; manière dont on les tire de la mer. Costumes. Katwyk-sur-Rhin. Fabriques. Cimetières. Tombe du chevalier de Lyere; moderne Artemise. Abbaye des dames de Rhynsburg. Pierres sépulcrales. Les *Collégians*. Fonts de batême pour l'immersion. Profession de foi. Les frères van der Kodde, cultivateurs, et savans. Le prince Maurice et l'ambassadeur Aubery. Gulielmus Coddæus. Physionomie inanimée des habitans. Le moine Willebrord. Endegeest. Descartes. Oud-Poelgeest. Boerhave. Promenades. Etudians. l'Université de Leide. Promotion solennelle au doctorat. Lycée. Théâtre d'anatomie. La Bibliothèque; elle renferme 60,000 volumes imprimés, et 14,000 manuscrits. Sphère et cartes de Copernic. L'édifice de l'Université. Bibliothèque de Thysius. Collections d'objets concernant les arts et les sciences. Le Franc van Berkhey. Désastre survenu à Leide en 1807. Secours généreux. Le Burgt; l'église de St. Pierre; la halle; la place de Arbalétriers, et l'hôtel-de-ville. Tableaux. Peintres célèbres. Le Breestraat et le Rapenburg. Grande décadence. Fabriques.

Bar-

dans les années suivantes, et celui qui se fait actuellement. Jardins fleuristes. Préférence donnée aux hiacinthes. Kenau Hasselaar. Sparendam. Le Slaaperdyk. Géant de neuf pieds de haut. Zandpoort. Velzen. Beverwyk; hospice pour les aliénés. Les Rederykers; ce qu'ils ont fait pour l'avancement des lumières; leurs poëtes. Le lieu le plus resserré de la Hollande. Palamède. Buste de Socrate. Grotte de joncs. Uitgeest. Le premier moulin à scier du bois. Obélisque à Heemskerk. Le trousseau des Pucelles. Le puits de St. Willebrord à Heiloo. Première église. Abbaye d'Egmond; ruines, et monument curieux. Manuscrit de Villerama. Descartes. Spinosa. Restes d'un tombeau du comte et de la comtesse d'Egmond. Sépulture de M. Witsen, bourguemaître d'Amsterdam. Alkmaar. Savans et Artistes. Commerce de grains et de fromages. Diverses espèces de fromages. Bois. Catafalque, en bois, du comte Florent. Maison du roi Guillaume. Progrès de la civilisation. Représentations théâtrales. Le Bois. Insalubrité du climat. Diverses cérémonies pour l'inhumation des adultes et des enfans, dans les villes et dans les campagnes. Repas funéraires. Bergerbosch et Ramperbosch.

bosch. Château des comtes de Nassau. Bergen. Schoorl. Petten. La pêche des huitres; exportation; consommation. Kalansoog. Huysduynen. Le Helder, et le port. Les passages de Nieuwe-Diep et de Mars-Diep. Forts. Fondation d'une nouvelle ville, par ordre de l'Empereur. Moyens de subsistance. Marsouins. L'île de Texel, et ses trois villages. Moutons du Texel. Fromage verd de brebis. Marie Tesselschade. Pêcheurs. Pilotes côtiers. Les gardes de nuit annoncent le rhumb du vent. Antiquités, *trouvées dans le village de Waal. Eyerland, ou l'île aux œufs.* Moyens de subsistance. *La* rade moscovite. Regrets sur la mort de l'amiral de Winter. Le Koe-Gras. Sable mouvant. Ile de Wieringen. Image d'un porc sur le frontispice de l'église. Antique chaussée, en pierres de tuf. Schagen; moyens de subsistance; plaine du marché. Le marché aux Pucelles. Manières de faire l'amour. Fiançailles, mariages, noces, dans les villes et dans les campagnes. Les larmes de la mariée. Repas de noces. L'enlèvement de la mariée. Le roi de la jaretière. Le bouquet de la mariée. Le ménétrier sur le toit. Fécondité. Tableau généalogique de 181 individus, issus d'un seul ma-

QUATRIÈME LETTRE, *de Medenblik.*

gens

gens de la campagne; leur disposition, à l'intérieur et à l'extérieur. Etables. Moulins à battre le beurre. Beurre de Hollande; bonne qualité; manière de le faire; variétes, et commerce. Meules de foin, hangars. Ecuries. Toits à porcs. Bêtes-à-cornes du Beemster; leurs variétés. Nombre des bêtes-à-cornes. Inoculation et engraissement des veaux. Cuirs. Taneries. Cornes. Poil de vache. Demeures des fermiers agricoles. Ecuries. Granges. Maisonnettes d'éte. Différence entre les fermiers agricoles, et ceux qui élèvent le bétail. Diversité des terreins, par rapport à la culture. Froment, orge, seigle, colsat, navette, lin, chenevis, pois, fèves et avoine. Moulins à monder l'orge. Brasseries de genièvre. Essai du genièvre. Menues graines. Charrues et herses. Magasin d'instrumens aratoires, à Amsterdam. Les meilleurs terreins pour la culture des grains. Monnikendam. L'île de Marken; Moyens de subsistance; habillemens; coutumes et mœurs des insulaires. Edam. Bois de lit du prince Maurice. La cour du Prince. Peintures remarquables. La Syrène du Purmer. Rafinage du sel, au moyen de la cuisson. Purmerend. Nieuwentydt. Hoorn; personnages célèbres, nés dans

ÇINQUIÈME LETTRE, *de Vollenhoven.*

quil-

virons de Sneek. Le village de Bolswaard. Commerce. L'hôtel-de-ville. La grande église et sa chaire. Pierre Tanjé. Maison de plaisance du baron de Zwartzenberg. Workum. Hindelopen. Idiôme ancien, et habillement. Ressemblance avec les insulaires d'Amak, vis-à-vis de Coppenhague. Mœurs, coutumes et habitations. Manière, dont les jeunes-gens rendent visite à leurs amantes. Manière de fêter l'anniversaire de la naissance. Cérémonies des mariages et des enterremens. Courses à patins. Traineaux. Bateaux pour glisser sur la glace. Inscription singulière, sur le portail de l'égise-neuve. Affinité de l'idiome frison avec la langue anglaise. Molkwerum. Jargon inintelligible; l'oraison dominicale, etc. Défaut d'allignement dans la construction des maisons, passé en proverbe. Staveren, ancien séjour des rois frisons, devenu ensuite la résidence des Stadhouders. Don d'une pièce de drap de Leide, offert au roi de Danemarc. Ecluse déversoire. Trajet du Zuiderzée. Monument, érigé par le stadhouder Robbes. Harlingen; sa situation, son commerce, ses manufactures et sa filerie. L'hôtel de Rome. Franeker. L'université. Chambre du sénat. Planisphère. Thé-

Théâtre d'anatomie. Inscription. Enumération de 31 villes, et 336 bourgs ou villages. Pierre Camper, et son fils. Description de plusieurs places. Menno Simons. Vomelius. Makkum. Verrerie. Leeuwarden; sa situation, ses édifices et antiquités; le jardin de la Princesse; le marché; les fauxbourgs. Manufactures. Marienburg. Le bois d'Orange. Habillement des femmes. Marché aux chevaux. Harras. Dégénération de la race des chevaux en Frise. Commerce de chevaux. Courses, soumises à des *réglemens. Prix de la* course *des* chevaux. Courses de femmes, à patins. Particularités et prix de ces courses. Beauté des villages. Viglius. Familles des Martena et des Schotanus. Dockum; son commerce et ses fabriques; l'hôtel-de-ville. Réunion des Remontrans et des Mennonites. Sions-Berg. Fontaine de St. Boniface. Savans. Les Waddes. Ludgerus. Submersion d'une grande partie de la terre-ferme. L'île d'Ameland. Hollum; Bollum; Nes. Commerce. Habillement. Mœurs et coutumes. *Allocutions.* Ile de Schiermonnikoog. Patois. Habillement guindé. Extérieur farouche des insulaires. Agriculture. Oostmarsum. Retour à Dockum. On promène une

vache

ques religieux. Commerce. Civilisation actuelle. Hôtel-de-ville. La grande église. Tombeau du comte Enno. La maison africaine, Aurich. Edifices. Le fort. Le marché. Cimetière. Sépulture des anciens seigneurs. Inscriptions. Te Deum de l'année 1494. Eloge funèbre. Acte de mariage, de l'an 1656. Legs de chiens et de chevaux par codicile. Troubles religieux, pour un texte pris dans les livres apocryphes. L'arbre d'Upstal. Promenade. Marienhove. Inscription, gravée sur une coupe d'argent. *Figures en caricature.* 'Norden; commerce et *fabriques.* Le marché. L'église de *St.* André. Foire du mois de Mars. Tolérance religieuse. Savans. Esens. Wittmund. Kniphausen. Salle d'audience. Commerce civil. Sites et villages agréables. Varel. La forêt d'Oldenburg. Bâtimens. Port. Montagne d'Osengebergte. Hôtellerie de campagne. Lipsius. Chariot de poste découvert. Description de plusieurs villages. Le fort Nieuwe-Schans. Le Dollard. Inondations. Digues et écluses. Dialecte d'Old-ambt. Exploitation de plusieurs tourbières. Tourbière non-exploitée. Anslov. Assen; situation pittoresque. Commerce et passage. Bruyère. Serpens, et couleuvres. Habi-

bi-

DIXIÈME LETTRE, *d'Arnhem.*

*

GRA.

GRAVURES.

Cour-



PRE-

LETTRE PREMIÈRE.

Amsterdam, Octobre 1811.

Me voilà donc enfin, après une absence de près de cinq années, de retour dans la principale ville des Départemens hollandais, d'où j'avais été contraint de m'éloigner avec tant de précipitation. Quand viendra le moment, où je pourrai vous presser dans mes bras, et me reposer au sein de ma famille et au milieu de mes amis! Pourquoi faut-il qu'un funeste procès nous force d'abandonner nos intérêts entre les mains d'une foule de gens, qui, en dépit de la justice, accumulent chicane sur chicane, prennent à tâche d'écarter le vrai point de la question et ne cessent de

circonvenir et d'embarrasser les juges? Mais ils ont beau faire: la probité d'une ou deux maisons de commerce de cette ville me mettra, j'en suis sûr, en état d'appuyer suffisamment nos prétentions et de terminer le différend. En attendant la décision de cette affaire, je profite avec empressement des occasions, qui me sont journalièrement offertes, de rendre mon séjour en cette ville agréable au milieu des changemens politiques, qui, depuis mon départ, sont survenus en Hollande.

Le premier objet qui frappe mes regards, est le ci-devant hôtel-de-ville, dont je vous ai fait la description dans la première lettre que je vous écrivis de cet endroit, et qui, après avoir été depuis converti en palais royal, se trouve aujourd'hui au nombre des palais impériaux. S. M. LOUIS NAPOLÉON, après avoir fixé sa résidence d'abord à la Haye et ensuite à Utrecht, vint habiter cet hôtel au mois d'avril 1808, dans l'intention, comme Sa Majesté le déclara verbalement, de ne l'occuper que jusqu'à la paix générale ou de le rendre à sa première destination, qu'il avait conservée pendant plus d'un siècle et demi, aussitôt que le rétablissement des finances per-

permettrait de s'occuper de la construction d'un nouveau palais. On a donné à cet édifice, bâti dans le goût du milieu du dix-septième siècle, un air un peu plus moderne, en remplaçant les anciennes croisées à petits carreaux obscurs par de beaux vitrages doubles à grandes dimensions et en établissant à la hauteur du premier étage un balcon, qui règne le long du milieu de la façade. Peut-être, cependant, les connaisseurs trouveront-ils que ce balcon a trop peu de saillie, en comparaison de la hauteur et de la largeur de l'édifice.

L'intérieur offre des changemens bien plus frappans ; j'eus peine, en y entrant, à me rappeller l'état où je l'avais vu il y a peu d'années. Les prisons, les chambres des détenus pour dettes, les corps de garde et autres logemens du rez-de-chaussée ont fait place aux offices et à des cuisines pourvues de toutes les commodités nécessaires; les corridors sont garnis de poëles de fayence, qui, au moyen de tuyaux conduits avec art, distribuent la chaleur dans toutes les parties du bâtiment; la salle, avec ses décorations imposantes, où les criminels condamnés étaient conduits pour entendre lire leur arrêt de mort, à été con-

vertie en une chapelle pour le service catholique; la chambre du conseil municipal est devenue chambre du conseil d'état, et l'ancien siège scabinal est aujourd'hui la salle du trône. La grande-salle, avec son précieux pavé de marbre, sert aux audiences solemnelles, et les chambres du conseil de guerre ont été converties en galeries pour l'exposition des tableaux d'artistes hollandais. Tous les appartemens sont tendus de draperies élégantes, ornés de glaces magnifiques, de lustres brillans, de riches tapis et d'autres meubles précieux: l'aspect de toutes ces nouveautés, en frappant d'étonnement, n'est que trop propre à confirmer ce que nous observons tous les jours sur la réalité d'une foule d'événemens, qui paraissaient ne devoir jamais arriver.

La seule partie de ce bâtiment, qui ait conservé sa destination primitive, est le local de la banque, dont on n'a fait que placer l'entrée ailleurs. La banque d'Amsterdam, dont la fondation remonte au commencement du dix-septième siècle, surpasse, par la solidité de son institution, tous les établissemens de ce genre en Europe. C'est à elle, que les Hollandais sont, en grande partie, redevables de leur crédit, et de leur commerce autre-

fois

fois si florissant. Elle est peu fréquentée aujourd'hui à cause de l'état languissant du commerce, et devra attendre le retour de la paix générale pour reprendre toute son ancienne splendeur.

Les raisons politiques, qui en 1810 engagèrent le grand NAPOLÉON à réunir, sous la forme de départemens, la Hollande à son vaste empire, devaient naturellement amener une foule de changemens et de modifications, auxquels tout peuple, et surtout un peuple livré au commerce, ne s'accoutume qu'avec peine. Lorsqu'en *1808 le roi vint fixer sa résidence à Amsterdam, il y fut transféré d'ailleurs jusqu'à quinze nouveaux bureaux. Plusieurs* hôtels considérables et d'autre édifices, employés autrefois à des établissemens de charité, furent évacués pour faire place aux bureaux d'administration, qui devaient travailler dans la capitale sous les yeux du Roi. Il arriva à Amsterdam, d'Utrecht et de la Haye, une multitude d'employés des diverses branches de l'administration, si nombreuse, qu'elle eut de la peine à trouver des logemens, ce qui fit considérablement hausser le prix de vente et les loyers des maisons. Le séjour du Monarque et de toute sa cour ranima, en quelque sorte, la circulation intérieure et dédom-

mages, du moins en partie, un grand nombre d'habitans de la stagnation de leur commerce; mais le mode, plus simple et moins dispendieux, d'administration départementale a depuis diminué cette ressource. En revanche la faveur accordée à la ville d'Amsterdam par S M. l'Empereur et Roi, qui l'a élevée au rang de troisième capitale de l'Empire, le séjour du Gouverneur S. A. S le Duc de Plaisance, l'établissement de la haute police pour les sept Départemens hollandais, la résidence de Mr le Préfet du Département, les bureaux de liquidation pour la branche des finances, et d'autres établissemens formés à la suite de l'introduction du nouveau système d'administration: tout cela donne quelque mouvement et répand comme un nuage brillant et animé sur l'inactivité de la capitale, mais sans pouvoir consoler entièrement ses habitans d'avoir vu leur commerce tarir et le nom hollandais disparaître de la liste des peuples. Néanmoins cette constance à toute épreuve, qui fit braver autrefois aux habitans de ces contreés les tempêtes et les débordemens, continue à être le trait dominant de leur caractère. les bourses de commerce d'Amsterdam, de Rotterdam et de Dordrecht se soutiennent encore sur un bon pied, sans être ébranlées par des faillites, au moins

con

considérables ; et l'espèce de sécurité, exemte d'apathie, avec laquelle on attend ici asfez généralement un meilleur avenir, plaide encore très avantageusement en faveur de l'opinion, que les principes solides, qui ont servi à l'élévation d'une nation, ne se détruisent jamais entièrement. „ Puisse le héros du dix-neuvième siècle réprimer le despotisme, que le gouvernement britannique exerce sur les mers!......, Qui sait si „ des milliers de victimes, que la guerre immole „ actuellement, ne renaîtraient pas de leurs cendres, et si *la* Hollande *ne respirerait pas* alors „ avec *plus de liberté*, qu'elle n'en a jamais eu „ durant *sa* prétendue constitution *républicaine?*" *Tels* sont les épanchemens de l'espérance, dont j'ai plus d'une fois été témoin dans ce pays. J'ai même entendu des théoristes, raisonnant de sang froid, se consoler par la pensée, que, vu la situation actuelle des affaires de l'Europe, la balance politique une fois détruite ne permettait pas un autre état de choses, et se féliciter au moins de ce que le théâtre de la guerre et ses horreurs restaient éloignés de ces contrées Mais j'en reviens à la description de la ville.

Le grand Poids, bâtiment maussade, élevé sur la

 pla-

place du Dam, a cessé de déparer ce bel emplacement et d'offusquer la vue du Palais; il a été démoli. On a trouvé, dit-on, lors de la démolition de cet édifice, un grand nombre de médailles, particulièrement relatives à sa fondation. Un autre bâtiment, situé sur le marché de l'ouest, a remplacé l'ancien poids public.

Le conseil municipal et les tribunaux ont été transférés au ci-devant Bureau de la marine. C'est un ancien cloître, fondé au commencement du quinzième siècle et qui depuis a servi d'hôtellerie aux personnages de distinction, aussi a-t-il conservé longtems le nom *d'Hôtel des princes.* Quoique ce local soit beaucoup moins spacieux que l'ancien hôtel-de-ville, tout y est néanmoins disposé et approprié convenablement pour les tribunaux et l'administration municipale. Plusieurs des appartemens sont décorés d'excellens tableaux peints par des artistes hollandais; on y remarque entre autres le jugement de Titus Manlius Torquatus, par F. Bol, la lutte des vaisseaux d'Enée et la distribution des prix, le supplice de Manlius, etc.

La visite, dont leurs Majestés impériales ont bien

bien voulu honorer les Départemens nouvellement réunis, a occasionné ici une activité extraordinaire. Le bruit et le mouvement qui regnaient partout, m'annoncèrent le moment de l'arrivée de leurs Majestés; pendant plusieurs jours la ville entière présenta le spectacle d'une fête non-interrompue. Je ne m'arrêterai pas au détail d'une foule de particularités remarquables,, que les journaux ont pu vous apprendre . Il en est une, cependant, que je ne dois pas passer sous silence: le héros du dix-neuvième siècle ne pouvait donner une preuve plus éclatante de sa confiance en ses nouveaux sujets, qu'en parcourant, comme il a fait, en chaloupe découverte les principaux canaux qui coupent la ville. l'Empereur a vu avec plaisir les belles maisons qui en bordent les quais, et s'est montré partout sensible aux marques de respect et d'attachement des habitans, qui faisaient retentir l'air de leurs acclamations.

La régence d'Amsterdam, voulant célébrer par une fête civique le bonheur qu'elle avait de posséder leurs Majestés dans son sein, la société *Felix Méritis* s'est fait un plaisir de lui céder pour cet objet le vaste et magnifique local, où elle tient ses séances. Tout y était disposé avec pom-

pe pour la réception de ces personnages illustres. Leurs Majestés se placèrent sous un dais semé d'étoiles. Au de-là de six cent personnes avaient été invitées à la fête. Tandis que le Maire adressait à l'Empereur les vœux et les hommages de ses concitoyens, douze jeunes personnes de seize à dixhuit ans, choisies dans les familles les plus distinguées d'Amsterdam, présentèrent à l'Impératrice une corbeille des plus belles fleurs naturelles, quoiqu'on fût au mois d'octobre. Après les discours adressés à leurs Majestés et auxquels elles daignèrent répondre avec affabilité, Mr. Piantanida, artiste distingué, chanta, accompagné d'une excellente musique, des couplets analogues à la circonstance et dont Mr. Chazet est l'auteur. Je me contenterai d'en transcrire quelques vers, pour vous en faire connaître l'esprit.

Votre présence nous ranime
Et tous nos voeux sont satisfaits.
A notre allégresse unanime
Vous reconnaissez des Français.
Nous ne craignons plus les tempêtes,
Heureux et fiers de vous céder.
Nos cœurs, ce sont-là vos conquêtes,
Et vous chargez l'amour du soin de les garder.

Bien-

Bientôt les forbans britanniques
Sauront respecter vos drapeaux;
Bientôt de vos chantiers magiques
Sortiront de nombreux vaisseaux.
Sur ces citadelles mobiles
Des *Duguai Trouin*, des *Jean-Bart*,
Des *de Ruiter* et des *Tourvilles*
Iront dans Albion frapper le Léopard.

Leurs Majestés ont daigné s'entretenir, pendant plus d'une heure, avec un grand nombre de personnes; après quoi elles se sont retirées, laissant à l'assemblée *la liberté* de jouir du bal, qui a duré jusque bien avant dans la nuit.

Cette fête fut suivie, peu de jours avant le départ de leurs Majestés, d'un superbe feu d'artifice au milieu de l'Amstel Les décorations figuraient un temple consacré à l'immortalité; devant ce temple s'élevait majestueusement une colonne triomphale. Quoique le tems fût ce jour-là on ne peut plus défavorable, l'ensemble de l'illumination ne laissa pas de produire un très-bel effet. L'Empereur alluma lui-même le feu d'artifice avec la mèche que lui présenta le maire. A l'instant mille gerbes de feu partent à la fois et fendent l'air, mille

le globes enflammés paraissent se jouer dans l'immensité de l'espace, des chiffres artistement combinés se peignent en traits variés et d'autant plus brillans, que le fond du tableau était plus rembruni par le mauvais tems.

L'Empereur a passé quinze jours dans cette ville, et ces quinze jours ont été pour les habitans autant de jours de fête, à en juger par les acclamations dont l'air n'a cessé de retentir, chaque fois que ce prince s'est montré en public. Malgré le caractère sérieux des Hollandais, qui les rend peu propres à se livrer à une gaîté bruyante, l'espoir d'un avenir plus heureux semblait néanmoins alors tirer les coeurs de l'abattement, où les avait plongés un concours de circonstances accablantes. Plusieurs décrets avantageux, rendus par l'Empereur, nourrissaient cet espoir: mais ce qui le vivifia surtout, fut de voir l'intérêt particulier que témoigna sa Majesté pour l'objet favori du goût de la nation, je veux dire la navigation. L'inspection réitérée des chantiers, les exercices de la flotille stationnée dans le Zuiderzée et destinée à former les équipages aux manoeuvres, aux évolutions et à toutes les branches de la tactique, et particulièrement une tournée,

que

que l'Empereur à faite à Medenblik, à l'île de Texel et au Helder, prouvent évidemment que l'intention de S M. est de rétablir la marine, aujourd'hui si déchue, et de la remettre un jour en état de tenir tête à ces fiers insulaires, qui, à force de ruses et de violences, sont parvenus à imposer à leurs anciens vainqueurs un joug, que ceux-ci n'auraient jamais pu secouer par leurs propres forces.

On peut regarder comme d'autres fêtes intéressantes les représentations données dans la grande salle du spectacle hollandais, tant par les artistes hollandais eux-mêmes, que par les artistes français, qui s'étaient rendus en cette ville à la suite de leurs Majestés. L'Empereur et l'Impératrice ont assisté d'abord à la représentation de *Phèdre*. Dix-huit cent personnes et au de-là, réunies pour rendre hommage à leurs Souverains et au talent des artistes, et décorées chacune d'une branche de laurier, symbole de la gloire, offraient elles-mêmes un spectacle imposant. A peine leurs Majestés parurent, que toute la salle retentit d'acclamations, et ce ne fut qu'au bout de quelques minutes, que l'orchestre put entonner l'air: *Où peut-on être mieux, etc.* En Hollande les spectateurs ont

ont coutume d'applaudir presqu'à chaque trait saillant de la pièce et à chaque passage, où l'acteur montre un talent particulier: jugez de ce qui leur en à coûté cette fois pour différer, comme l'exigeait la bienséance, leurs applaudissemens jusqu'à la fin de chaque acte, en voyant sur la scène les Talma, les Damas, les Duchesnois, les Bourgoin; mais aussi les acclamations ne partaient alors qu'avec plus d'éclat. Depuis cette première représentation, la scène à été occupée alternativement par les artistes français et par les hollandais, ce qui a produit entre eux une rivalité de talens propre à inspirer le plus vif intérêt. Mr. Snoek et Mad. Wattier-Ziesenis se sont particulièrement distingués à l'envi l'un de l'autre. La célèbre tragédie *d'Hamlet*, de Shakespear, et la *Phèdre* de Racine ont été donnés dans les deux langues. J'ai assisté à la première de ces pièces, et j'y ai vu jouer Talma. Jamais je n'éprouvai un ravissement pareil, jamais je n'oublierai la beauté et la simplicité de son jeu. Non-seulement la première apparition sur la scène, dont l'effet est si essentiel pour enchaîner l'attention des spectateurs; le langage muet du port et de la physionomie, qui doit remplir les premiers momens de la scène avant que la bouche ait prononcé une seule parole, et

le

le premier ton qui doit préluder à l'harmonie de toute la pièce; mais encore la démarche noble et mesurée du personnage, son geste, sa déclamation, l'accent, les inflexions de sa voix, la vérité de son jeu, en un mot sa personne toute entière, avec toutes les nuances dont son rôle est susceptible, sans s'écarter de l'unité de caractère: tel est l'art incomparable de l'acteur tragique, et que Talma a su porter à un point de perfection, que n'ont peut être jamais atteint les créateurs même de la haute tragédie. Les Grecs, il est vrai, avaient de grands avantages sur les peuples de l'Occident par leur climat, si propre au développement des formes physiques et si favorable à la beauté, par le séjour de leurs campagnes où ils se formaient à un langage harmonieux, par leur idiôme capable de se prêter à tous les sons, et par les mots composés de leur langue, si propres surtout à rendre l'expression du sublime: cependant, avec tous ces avantages, l'acteur n'en devait pas moins emprunter de lui-même la vérité de son jeu, la même chez tous les hommes, qui ont atteint quelque degré de culture. Certains traits, qu'on pourrait appeler les accidens du caractère, peuvent être outrés ou extravagans chez quelques individus, par ce qu'ils sont ainsi mo-

modifiés par des circonstances particulières de tems ou de lieu ; mais le fond même du caractère héroïque, les grandes passions faites pour animer la scène tragique, l'amour de la gloire, l'ambition, la jalousie, le patriotisme et l'enthousiasme de la liberté, en un mot les situations terribles, les actes d'héroisme et de dévouement, et tout ce qui forme l'ensemble de la scène tragique ; sont les mêmes chez toutes les nations : ce sont-là les traits saillans de leur histoire, faits pour transmettre leur nom à la postérité, et que l'artiste tragique doit surtout s'étudier à peindre, s'il veut influer sur les moeurs de la génération actuelle en inspirant aux spectateurs l'horreur du vice et l'amour de la vertu. Vous vous rappelez peut-être, dans *Hamlet*, la scène du dernier acte, où le héros presse sa mère d'affirmer son innonce sur l'urne qui renferme la cendre de son père : ce passage, surtout, m'a paru rendu avec une énergie de sentiment, qui semblait ne plus rien laisser à désirer ; quoique cette scène donnât lieu à tant de réflexions, qu'on se sentait comme enchaîné à la réalité même plutôt qu'à la représentation. Aussi l'effet que produisit cette scène sur les spectateurs, fut-il tel, que toutes les voix ne formèrent qu'un cri pour rappeler les acteurs et leur prodiguer les

ap-

applaudissemens qu'ils méritaient. L'épigramme suivante fut jetée à cette occasion sur le théâtre: elle est de Mr. Calland, artiste du théâtre français d'Amsterdam:

L'autre jour chez un statuaire,
Je demandais *Le Kain*, *Garrick et Roscius*.
„ Depuis longtems je n'en ai plus,"
Dit l'artiste; „ Pourtant je puis vous satisfaire.
„ On ne vend plus ces bustes-là;
„ Mais aujourd'hui, c'est la coutume,
„ On prend le buste de *Talma*,
„ Pour les avoir en un volume."

Les mêmes rôles, d'Hamlet et de Gertrude, furent ensuite joués en hollandais par Mr. Snoek et Mad. Ziesenis, et les spectateurs, les mêmes à peu près qui avaient assisté à la représentation française, doutèrent presque lesquels des artistes, français ou hollandais, méritaient la préférence. Ces derniers n'obtinrent pourtant pas le même hommage de la part du public; on ne jeta point de vers sur le théâtre: mais c'est qu'il est très rare qu'on prodigue sur la scène hollandaise les lauriers aux acteurs. A la représentation de Phèdre, Snoek sembla aussi le disputer à Talma dans le rôle d'Hippolite; mais dans le rôle de Phèdre, Mad. Ziesenis l'emporta évidemment sur Madlle. Duchesnois.

Leurs Majestés ont daigné assister aussi à cette représentation jusqu'à la fin du second acte, et l'Empereur, quoiqu' étranger à la langue hollandaise, a paru si satisfait du jeu sublime de Mad. Ziesenis, qu'il a daigné, dès le même jour, lui assigner une pension de deux mille francs. Le talent du célèbre Talma devait d'autant plus paraître dans tout son jour, qu'à l'exception de Mrs. Damas et Lagardère et de Mesdemoiselles Duchesnois et Bourgoin, il n'avait presque personne pour l'aider à donner à l'ensemble de la pièce l'harmonie nécessaire pour rendre l'illusion complette; il a dû par conséquent employer toutes les ressources de son art pour remplir seul, pour ainsi dire, le vide des autres rôles. Ce *remplissage* était surtout sensible dans *Manlius Capitolinus* (quoique Mr. Lagardère y ait supérieurement joué son rôle), dans *Mahomet*, *Sémiramis* et d'autres tragédies.

Les artistes français sont de beaucoup supérieurs aux Hollandais dans le genre comique, parce qu'il est bien plus analogue à leur caractère, à leurs mœurs et à leur climat. En revanche le théâtre hollandais possède dans Mrs. Westerman, Majofsky, Jelgerhuis, van Hulst et d'autres encore, des artistes, qui,

qui, dans la tragédie, et surtout dans le drame; savent rendre et soutenir jusqu'au bout les principaux personnages avec une force et une vérité, qui remplissent sans interruption l'ame des spectateurs. Ce que j'ai vu et entendu, durant cette lutte, aux représentations *d'Athalie*, *d'Omasis*, *d'Olimpie* et particulièrement du drame intitulé le *Burguemaître*, a même surpassé de beaucoup l'idée que je m'étais formée, d'après la renommée, des progrès de l'art dramatique sur la scène hollandaise. D'ailleurs le sérieux naturel à la langue hollandaise, ses voyelles pleines et sonores, ses nombreuses consonnes, ses polysyllabes allongés, ses phrases accentuées, et leur construction, si favorable à l'arrondissement des périodes, lui donnent, dans la tragédie et le drame, beaucoup d'avantage sur la langue française, qui par le grand nombre de ses voyelles brèves, par ses diphtongues multipliées, ses élisions fréquentes, sa rapidité et l'espèce de chant qui l'accompagne, est bien plus faite pour la comédie et surtout pour les petits opéra et le vaudeville.

Parmi les décrets remarquables rendus par l'Empereur pendant son séjour à Amsterdam, et qui prouvent l'affection que S. M. porte à cette gran-

de ville, il en est deux particulièrement propres à perpétuer la reconnaissance de ses habitans: le premier ordonne qu'il sera construit un aqueduc pour conduire l'eau du Vecht dans la ville d'Amsterdam; le second confirme la durée de l'Institut de Hollande, établi par le Roi en 1808, et lui assigne un revenu de vingt mille francs sur le trésor public.

Depuis que le Roi avait établi sa résidence dans la capitale, la présence de ce monarque exigeant le séjour d'une nombreuse garnison, pour laquelle il n'y avait pas de logemens suffisans, il avait été plusieurs fois question d'aggrandir les anciennes casernes, ou d'en construire une nouvelle; on s'est arrêté à ce dernier parti, et je ne fus pas peu surpris de trouver cet édifice, dont la première pierre n'a été posée que le 17 Novembre 1810, déja presqu'achevé. On ne pouvait faire choix d'un local plus avantageux: la nouvelle caserne est située auprès d'une des principales portes de la ville, qui conduit à la route du ci-devant pays d'Utrecht, de la Gueldre, de l'Overyssel et des départemens de l'Empire situés sur les rives du Rhin; elle est bâtie sur un terrein élevé, qui domine l'entrée du port, et d'où la vue

vue s'étend sur divers points, tant au dehors qu'à l'intérieur de la ville. Ce bâtiment, isolé dans tout son contour, s'ouvre partout aux rayons du soleil et à l'action du vent, ce qui en rendra le séjour très-salubre pour le militaire qui viendra l'habiter. Le terrein qu'il occupe, forme un rectangle de 890 pieds de long, sur 140 pieds de large, mesure rhénane; la profondeur du bâtiment, entre les deux aîles et le centre, est de 50 pieds, y compris l'épaisseur du mur. Le centre forme une saillie de dix-huit pouces. Les deux aîles en forment une d'un pied sur le devant, et une autre de 35 pieds sur le derrière, ce qui leur donne une étendue latérale de 86 pieds. Il y a deux étages au dessus du rez-de-chaussée; le rez-de-chaussée et le premier étage ont chacun 12 pieds de haut, le second étage en a 11, pris jusqu'à la hauteur des poutres. Chacune des aîles a 70 pieds de long, le milieu en a 86; de sorte qu'il reste sur toute la longueur de l'édifice 332 pieds pour chacun des deux espaces intermédiaires, destinés à la demeure du soldat. Les deux aîles, qui doivent servir de logement aux officiers supérieurs, renferment 46 appartemens, appropriés pour 64 personnes, tandis que les lieutenans et les sous-lieutenans sont logés en commun au second étage.

 Au

Au dessus du centre, sont 46 chambres, destinées pour les sous-officiers, au nombre de 122 hommes. L'étage du milieu est destiné aux soldats. Le rez-de-chaussée renferme, outre les logemens pour les domestiques des officiers supérieurs, 24 salles, et les deux étages en contiennent chacun 26 ; chaque salle a 47 pieds de long sur 22 pieds de large, et contient 16 lits pour 32 hommes. Ces appartemens sont disposés de manière à laisser un libre passage au courant de l'air, ayant tous des planchers et des plafonds, et chaque étage étant, aussi bien que le rez-de-chaussée, percé pour 49 croisées. Les portes du milieu de l'édifice ont 6 pieds, et celles des aîles 5 pieds de largeur, et sont surmontées de vitrages pour éclairer les corridors. La façade est ornée de sculptures représentant des attributs de la guerre. Le milieu de la façade renferme une horloge avec une sonnerie. Le terrain, devant et derrière, se prolonge en esplanades : la première a 100 pieds de large ; la seconde en a 40, et s'étend jusqu'au fossé extérieur de la ville. On a placé les cuisines en dehors du bâtiment principal, pour prévenir les incendies. Ces cuisines, au nombre de quatre, contiennent chacune 25

chau-

chaudières, et chaque chaudière sert pour le repas de 32 hommes.

Telle est, mon cher ami, la description abrégée d'une caserne, capable de loger un régiment complet de 3 bataillons, ou à peu-près 2300 hommes, et tellement construite et distribuée, qu'on n'en trouvera guère de semblable ailleurs. On lui a donné le nom de quartier de St. Charles, d'après le célèbre général, S. E. le Maréchal et Comte de l'Empire, Charles Oudinot, duc de Reggio, qui, à *la* fin de 1810, a eu son quartier général en cette ville, étant alors commandant en chef du corps d'armée d'observation en Hollande. C'est lui qui en a posé la première pierre, en présence d'une députation nombreuse du corps de l'état et de la magistrature de cette ville. Cette première pierre est un bloc de marbre creux, dans lequel on a déposé le procès-verbal de cette cérémonie, écrit en latin sur du parchemin; la même pierre renferme l'inscription sur une plaque de bronze, avec une quantité de pièces d'or et d'argent, portant l'effigie de S. M. l'Empereur et Roi, et la date de l'an 1810. Le plan de la caserne a été dressé, m'a-t-on dit, par Mr. Picot de Moras, capitaine du corps im-

périal de génie, et exécuté par Mr. van der Hart, inspecteur et architecte des bâtimens de la ville.

Rien de plus singulier, mon ami, que les contrastes, dont on est frappé chaque jour. Les tems, les événemens et les circonstances ressemblent à l'homme, si souvent en contradiction avec lui-même. Qui aurait pu conjecturer, qu'au milieu des guerres, sous le fardeau desquelles l'Europe gémit presque toute entière, on verrait entreprendre et exécuter des ouvrages destinés à braver les siècles et dont la dépense semble ne pouvoir convenir qu'à des tems de paix et d'abondance? C'est néanmoins ce qu'on voit arriver, et la raison en est sensible: ces grandes entreprises sont ordinairement commandées par des besoins momentanés, effet des mêmes circonstances qui sembleraient devoir les interdire, et auxquels on est obligé de pourvoir sans délai; au lieu que dans le calme de la paix ces besoins se font bien moins sentir, sans compter qu'alors l'attention se porte sur d'autres objets, et que la prospérité des particuliers occupant les bras ailleurs, il est rare d'en trouver pour des travaux publics de ce genre. Tous les états policés en fournissent une multitude d'exemples, et la Hollande en particulier doit une foule d'ouvra-

vra-

vrages, étonnans par la grandeur et la hardiesse de leur construction, aux dissensions de ses anciens comtes. Qui ne sait, de même, combien de monumens des arts ont été entrepris et achevés sous le règne de Napoléon dans toutes les parties de son vaste empire, tandis que l'impossibilité apparente de les exécuter au milieu de guerres continuelles y aurait fait renoncer tout esprit médiocre? Outre la vaste et magnifique caserne que je viens de décrire, on trouve ici un second exemple de ce que j'avance; c'est une écluse, construite en 1809 à l'extrémité d'un des faux-bourgs de la ville. J'entrerai dans quelques détails, pour vous faire comprendre l'importance de cet ouvrage.

Autrefois les navires venant du sud de la Hollande et des rivières qui l'arrosent, ne pouvaient arriver à Amsterdam, qu'en se rendant, par la rivière de *Spaar*, dans l'Y, à deux lieues de cette ville et par conséquent, en faisant un détour considérable; mais ce détour n'était pas encore le plus grand inconvénient. A l'embouchure du *Spaar* est une écluse, qu'on tient fermée toutes les fois que le vent du nord ou du nord-est, soufflant avec violence, fait refluer de ce côté les

 eaux

eaux de l'Y. A peine alors ose-t-on ouvrir l'écluse une ou deux fois par jour pour laisser passer les navires. De-là des retards très-préjudiciables au commerce et nuisibles surtout à l'envoi des marchandises destinées pour les foires ou pour les marchés qui se tiennent à des jours fixes. Ces inconvéniens avaient, depuis longtems, donné lieu à des réclamations de la part d'Amsterdam et des villes de l'intérieur intéressées à son commerce; mais ces réclamations étaient restées sans effet. L'opposition venait en particulier de la ville de Haarlem, intéressée à maintenir l'ancien cours de la navigation, parceque le Spaar traverse cette ville; et l'on sait combien l'ancienne forme de gouvernement en Hollande était propre à favoriser, même au détriment du bien-être général, les prétentions des villes particulières, quoique souvent injustes et aquises au prix de l'or. Enfin la constitution monarchique vint terminer ces rivalités. Amsterdam se hâta de profiter du moment pour demander qu'il fût ouvert un canal de communication directe de cette ville avec le lac de Haarlem, entreprise d'autant plus importante, que les vaisseaux de Nord-Hollande et de Frise pourraient, au moyen de ce canal, communiquer aussi directement avec l'Yssel, le Lek et la Meuse.

Ce-

Cependant cette opération présentait de grandes difficultés. En particulier la dépense qu'elle allait exiger, semblait être peu compatible avec les circonstances; mais l'intérêt de la navigation intérieure, d'autant mieux senti, que le commerce par mer était dès-lors presqu' entièrement interrompu, fit qu'on passa sur toutes les autres considérations; il fut arrêté que, pour ouvrir le nouveau passage, une écluse serait établie à une demi-lieue de la ville, le long du canal de Schenkel et d'un marais appelé le nouveau Lac. En conséquence les travaux préparatoires commencèrent en 1808; la première pierre fut ensuite posée le premier Mai 1809 par M. W. J. van Brienen van de Groote Lindt, alors *Wethouder*, représentant le bourguemaître Mr. J. W. van de Poll, et dès le 5 Septembre de la même année le passage du premier navire par l'écluse eut lieu en cérémonie, en présence d'une députation nombreuse du corps administratif et de la régence d'Amsterdam.

L'écluse, en elle-même, n'offre rien de particulier. La chambre a 360 pieds de long et se ferme avec des portes à deux vantaux; les piles, construites en briques et en pierres de taille, forment, en se prolongeant en avant du bassin, deux mô-

môles qui ont 50 pieds de saillie, et 24 pieds de largeur à fleur d'eau. Mais ce qui rend cette construction remarquable, ce sont les difficultés qu'il a fallu vaincre pour en poser et affermir les fondemens. Le terrein, sur lequel il fallait asseoir tout l'édifice, est un fond de tourbe, mou et glissant, dont la mobilité naturelle, augmentée par la pression et le frottement des eaux du lac de Haarlem, quand le vent les poussait de ce côté-là, formait un obstacle sans cesse renaissant. Cependant on a creusé, pour poser les fondemens des deux môles, jusqu'à douze pieds au dessous de la hauteur ordinaire de l'eau à Amsterdam; et dans la vue de prévenir l'éboulement du fond de tourbe et l'amoncelement de la vase autour des ouvrages, on a curé, aux environs de l'écluse, le canal de Schenkel et le nouveau lac. Néanmoins, malgré ces précautions et d'autres encore, il est à craindre que cette construction, quelque solide qu'elle soit en apparence, ne puisse, à la longue, résister à l'action d'une mare aussi houleuse que l'est souvent le lac de Haarlem et au frottement continuel d'une vase mouvante, surtout si, comme on me l'a assuré, le bassin n'est pas planchéyé. Il est vrai, comme on me l'a fait observer, qu'il sera d'autant plus facile de le débarrasser de la vase

à

à mesure qu'elle s'y amoncelera ; mais on sait aussi combien il est dangereux de remuer le fond autour d'un massif de pierres, parceque l'eau, en se précipitant pour remplir les creux et les sillons, ne tarde pas à délaver et détruire la maçonnerie. Quoiqu'il en soit, il est à regretter que ce nouveau canal de navigation, qui a couté des sommes immenses à la seule ville d'Amsterdam, n'ait servi jusqu'à présent qu'à y introduire des navires à un seul mât, et ne puisse porter des vaisseaux plus considérables. On a lieu de s'étonner que le besoin seul de combustible n'ait pas depuis longtems suggéré aux Hollandais l'idée de dessécher une partie considérable des marais appelés le nouveau lac et le Schenkel, qui sont en plusieurs endroits remplis de bas-fonds presqu'à fleur d'eau: on aurait pu ensuite en exploiter la tourbe, qui aurait laissé après elle une eau navigable pour toutes sortes de bâtimens. Par ce moyen, l'on aurait atteint le même but, presqu'au même endroit, à moins de frais et avec plus de sureté.

La douce température de l'air pendant cet hiver a de nouveau privé les Hollandais de leur divertissement favori, je veux dire la course à patins sur la glace; je n'ai pu les voir qu'un seul

jour

jour se livrer à cet exercice, dans lequel ils montrent une adresse toute particulière. L'étonnement est le premier sentiment que ce spectacle inspire aux étrangers, qui ont peine à croire qu'on ose glisser avec tant de célérité, porté sur deux bandes de fer très-poli et qui n'ont que quelques lignes d'épaisseur; mais bientôt la surprise fait place à une admiration mêlée de plaisir en voyant la sécurité des glisseurs parcourant des espaces considérables, tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, et décrivant sur la glace les courbes les plus élégantes, sans aucun embarras et sans qu'il en résulte le moindre accident. Il arriva cependant ce jour-là, comme la glace était très-mince en plusieurs endroits, qu'elle se rompit sous les pieds d'un jeune homme et d'une jeune fille, qui glissaient en se tenant par la main. Il n'y avait pas le moindre danger de se noyer, puisqu'on était au dessus d'une prairie et que l'eau sous la glace n'avait tout au plus qu'un pied de profondeur. Je fus même tenté de croire, après avoir vu relever la jolie glisseuse, que c'était un tour que lui avait joué tout exprès son compagnon, pour s'attribuer ensuite le mérite de lui avoir sauvé la vie et s'en faire accorder la récompense. Une gaîté générale régnait sur ce théâtre fragile, et le plaisir de glisser était d'autant plus grand,

grand, qu'on le goûtait ce jour-là pour la première fois de la saison. On croit en d'autres pays que la course à patins sur la glace n'est qu'un amusement du petit peuple, qu'il est en outre réservé aux hommes seuls et qu'il est même défendu aux femmes d'y prendre part. J'ai été témoin du contraire: la carrière, où on se livrait à cet exercice, et qui était d'une assez grande étendue, contenait des glisseurs des deux sexes et de toutes les classes. S'il est quelquefois interdit au beau sexe, ce n'est que par la prudence des médecins, qui le déconseillent surtout aux femmes enceintes, comme trop violent, et qui croient qu'en général les vêtemens légers, que prescrit aujourd'hui la mode, rendent très-dangereux un tel exercice pris en plein air et souvent par un froid très-piquant. Au reste cet amusement, quoique généralement chéri des Hollandais, est encore bien plus en vogue dans l'ancienne Frise, où la noblesse et le peuple s'y livrent pèle-mèle et à l'envi. Il n'est même pas rare d'y voir des courses à patins, où des femmes seules se disputent le prix; cependant on ne voit guère des personnes d'un certain rang y prendre part. Les Frisons excellent surtout à se tenir ferme sur leurs patins et à glisser avec une grande cé-

célérité, n'employant ordinairement que dix minutes pour parcourir l'espace d'une lieue ; les habitans de la Sud-Hollande, au contraire, les surpassent de beaucoup par la grace et l'adresse des mouvemens, qu'ils exécutent sur la glace.

J'ai eu cet hiver, par l'effet d'une faveur toute particulière, le plaisir de contempler de tems en tems la précieuse collection de tableaux de peintres hollandais, rassemblée dans la salle des Arts du palais impérial. Cet établissement doit son origine au Roi de Hollande, et il semble que S. M. l'Empereur daigne le favoriser particulièrement pour l'encouragement des arts. On trouve parmi les anciens tableaux plusieurs pièces de Rubbens, de van der Elst, de Wouwerman, de Jan Steen, d'Ostade, de Teniers, etc.; et parmi les ouvrages des peintres vivans, on distingue ceux de Hodges, van Drielst, Bauer, van Os, Barbiers, Hulswit, Schouman, Kobell, Morits, Lely, Scheffer, Kooy, Sonneberg-Gaillard, etc. Parmi les ouvrages de ces derniers, on admire surtout les portraits, à cause de leur ressemblance frappante et de la fraîcheur du coloris ; ainsi que les tableaux représentant des animaux, des fleurs, des fruits et des paysages, à cause de la perfec-

fection que ces artistes ont mise dans leurs ouvrages, et la vérité avec laquelle ils ont représenté la nature. Les jeunes peintres jouissent de la faculté de venir chaque jour étudier leur art dans ces modèles, ce qui m'a plus d'une fois procuré l'occasion de converser avec des artistes d'un génie précoce et élevé. Entre autres objets antiques et curieux, que renferme cette salle, on y montre le fauteuil de Jaqueline de Bavière, celui d'Oldenbarneveld dans sa prison, *l'écuelle* et *la coupe des gueux*, la *boule de l'union*, de superbes coraux, des pétrifications et d'autres fossiles curieux, trouvés en divers endroits de la Hollande. La bibliothèque, quoique peu nombreuse, contient des ouvrages précieux, surtout dans la partie de l'histoire, un bon nombre de manuscrits, de gravures et de cartes. Parmi les médailles, il s'en trouve quelques-unes de très-rares, qui appartiennent à l'histoire de ce pays.

Je puis mettre au nombre des momens les plus agréables de ma vie, ceux que j'avais passés dans un des fauxbourgs de cette ville, chez Mrs. Ypelaar et Sas, à faire des observations au microscope. Je puis dire en effet, d'après tout ce qui m'est connu sur cette partie de l'histoire

naturelle, qu'ils ont porté l'art de préparer et d'assortir les objets pour le microscope à un degré de perfection unique en ce genre. Je n'oublierai jamais le grand nombre de découvertes curieuses et intéressantes, dont ils m'ont fait part de la manière la plus affable. Non contens de simples observations, propres à confirmer celles des Leeuwenhoek, Swammerdam, Adams, Baker, Nollet, Pallas, Houttuin, de Mol, ou à répandre du jour sur les recherches de ces hommes célèbres; non contens aussi de disséquer et de saisir les objets, diaphanes ou opaques qu'offrent les divers règnes, de manière à rendre sensibles, au moyen du microscope, les phénomènes les plus secrets de la nature, ils se sont appliqués surtout aux observations relatives à l'histoire des insectes, et ont rangé plusieurs parties, qui n'étaient connues qu'isolément, dans un ordre systématique, qui ne laisse presque plus rien à désirer. Telle est, entre autres, une collection de plusieurs milliers d'yeux, de vaisseaux limphatiques, d'organes de la génération, etc. appartenant à la classe des insectes, et en particulier les parties disséquées de la fourmi, du pou, de la puce, autant d'objets absolument imperceptibles à l'oeil nud. Hélas! fallait-il, après quelques jours d'absen-

sence, que je trouvasse l'attelier divin de ces deux hommes de génie converti en un séjour de tristesse et de deuil? L'épouse de l'un d'eux, mère d'un enfant de trois ans, m'annonça la perte de ces deux incomparables artistes. Mr. Ypelaar avait atteint l'âge de 75 ans et avait conservé jusque dans cette vieillesse avancée le libre usage de tous ses organes; son ami Mr. Sas, n'avait que 58 ans quand il mourut. Tous deux, autrefois négocians et jouissant d'une fortune assez considérable, se l'étaient vu enlever en 1780 par la piraterie des *Anglais*. *Ypelaar*, élevé dans la profession de joualier, résolut de mettre à profit son adresse à manier des objets très-petits et très-délicats; il apprit à son compagnon d'infortune à l'imiter, et tous deux ont trouvé dans la préparation et la vente d'objets pour le microscope une ressource, qui les a aidés à subsister, mais qui ne semble guère les avoir enrichis. Ces deux artistes inséparables sont morts au mois de décembre, tout au plus vingt-quatre heures l'un après l'autre, et leurs cendres reposent dans le même tombeau. Puissent les restes de leur industrie trouver des amateurs capables de les apprécier, et leur débit procurer un moyen suffisant de subsistance à la veuve du plus jeune d'entre eux!

Je fus également touché d'apprendre, à mon retour, la mort de Mr. Sonneberg Gallant. Quoique j'eusse à peine eu le tems de faire la connaissance de cet artiste lors de mon premier séjour en cette ville, je désirais ardemment de le revoir. Je m'étais bien promis surtout de contempler de nouveau son cabinet d'animaux et particulièrement les oiseaux qu'il renferme, et qui sont préparés avec tant d'adresse et un choix d'attitudes si naturel, qu'on les prendrait pour des oiseaux vivans. Cet homme singulier, aussi chéri pour son humeur joviale, qu'estimé pour son mérite, venait également de payer le tribut à la nature, après avoir couronné ses autres ouvrages par un tableau de prix, représentant un bouquet de fleurs.

Heureusement, j'ai retrouvé des amis et d'anciennes connaissances, qui ont fait diversion à ma douleur par l'accueil le plus gracieux, et en particulier par la complaisance qu'ils ont eue de m'introduire dans ce qu'on peut appeler ici le sanctuaire des lettres et des beaux-arts. J'ai assisté à plusieurs séances de la société *Felix Meritis*, et je n'oublierai jamais combien ce que je j'y ai vu et entendu, justifie le sens de l'épigra-

phe,

phe, dont cette compagnie a fait choix. Les dissertations ou les discours, qu'on y lit deux ou trois fois la semaine, roulent sur diverses matières, suivant le choix des orateurs: les progrès de la géologie jusqu'à nos jours; les comètes; le magnétisme; l'histoire des procès des sorcières; les voyages singuliers du grand restaurateur de la Russie, le Czaar Pierre I, en Hollande; la poésie de la peinture; l'exposé des systêmes de morale depuis les tems les plus reculés jusqu'à nos jours; la connaissance de soi, ramenée à ses principes et *développée jusque* dans ses nuances les plus *délicates*, tels sont les principaux sujets d'histoire naturelle ou politiquè, de physique, de morale et de philosophie, que j'ai entendu traiter, soit en prose, soit en vers, dans diverses séances, de cette société savante. D'autres fois, une précieuse collection de dessins, que les assistans, rangés autour d'un tapis verd, se passent de main en main, ou un concert exécuté par un orchestre nombreux et composé des artistes les plus distingués, ont charmé mes yeux ou mes oreilles de ce que les arts ont produit de meilleur et de plus ravissant.

Une ville telle que celle-ci, ne peut manquer d'at-

d'attirer en tout tems beaucoup d'étrangers ; j'ai été plusieurs fois agréablement surpris d'y rencontrer inopinément de nos compatriotes, soit au spectacle, soit aux concerts, qui se donnent ici fréquemment en hiver et où des virtuoses en tous genres de font entendre. Le musée de lecture, où les étrangers peuvent aisément se faire introduire, donne aussi souvent lieu à ces rencontres. C'est l'endroit, où je vais le plus souvent me remettre de la fatigue et me distraire des ennuis que me cause l'affaire désagréable qui me retient depuis si longtems loin de vous. J'espère néanmoins être en règle dans peu de jours : je vais me rendre incessamment à la Haye pour la vérification de quelques pièces de mon procès. Je ne quitte jamais Amsterdam, sans que l'accueil sincèment affectueux, que j'ai reçu des habitans de cette ville, ne me fasse faire des voeux pour le retour de son ancienne prospérité.

✿

LETTRE DEUXIÈME.

Leide, *Mai* 1812.

J'ai fait le trajet d'Amsterdam à la Haye en *trek-jagt*. C'est bien la voiture la plus douce et la plus commode, qu'il soit possible d'imaginer. Elle consiste en un bateau long, sans voile, tiré par un ou deux chevaux, d'ailleurs extrêmement propre, orné de chaque côté de six belles vitres en glace fine avec des volets pour la nuit, et pourvu de toutes les commodités pour le voyage, sans même en excepter la cuisine et un très-bon lit. Nous arrivâmes après onze heures de route.

La Haye, autrefois le siège des principaux corps de l'Etat et la résidence des Stadhouders,

devenue ensuite la résidence du Roi de Hollande, ne portait, malgré sa magnificence, que le nom de bourg ou village: S. M. l'Empereur l'a depuis élevée au rang des villes. La Haye offre partout l'aspect d'un lieu destiné au séjour du souverain: une multitude d'édifices remarquables, tels que celui appelé *l'Ancienne Cour*, palais bâti par le prince Frédéric-Henri pour sa mère l'illustre Louise de Coligny; la Cour du prince Maurice; le Vyverberg, avec son large quai orné d'hôtels magnifiques et ombragé par de grands arbres touffus; le Voorhout, avec ses belles maisons, qu'on nommerait ailleurs des palais: tout cela prouve de quelle abondance et de quelle prospérité ce pays a dû jouir autrefois, pour montrer tant de magnificence non-seulement dans les édifices destinés aux dignitaires et aux grands officiers de l'État, mais même dans les maisons des particuliers. Ce qui augmente encore l'agrément de ce séjour, pendant l'été, c'est le bois voisin planté de hêtres et d'antiques chênes, formant, sur un terrein inégal, des promenades délicieuses, tantôt dans de larges allées, où les voitures peuvent passer à l'aise, tantôt sous des berceaux de verdure ou à travers des sentiers, dont la nature a dessiné les sinuosités et qui conduisent, comme par enchantement,

ici

ici à des champs de bled, là à de riantes prairies couvertes de bestiaux ou sur des tertres élevés, d'où l'on découvre la plus belle perspective. Cet asyle parut si agréable même au roi d'Espagne Philippe II, qu'il ordonna en 1574 à ses troupes féroces de le respecter. Plusieurs allées du Bois conduisent à des maisons de plaisance, parmi lesquelles on distingue surtout *l'Orange-Zaal*, communément appelée la Maison ou le Palais du bois. Cet édifice, anciennement construit par le même Stadhouder pour son épouse Amalia van Solms, a été modernisé depuis quelques années. Le perron large et élevé qui le décore, sa façade, ses aîles, feraient un très-bel effet, s'ils pouvaient être vus en face et de plus loin. L'intérieur contient quelques belles salles, ornées de peintures d'un grand prix. On y remarque, en particulier, plusieurs tableaux de De Wit imitant le bas-relief, l'expédition des Bataves sous la conduite de Claudius civilis contre l'armée romaine, et un grand nombre de portraits supérieurement peints, appartenant à l'histoire de la Hollande.

Les édifices les plus curieux de la Haye sont l'église de St. Jaques, composée d'une nef coupée par plusieurs aîles en forme de croix : on y

voit la tombe du baron van Wassenaar, qui sauta en l'air avec son vaisseau en combattant contre les Anglais en 1665; l'Église-neuve, dont la forme est quarrée, mais dont la construction singulière la fait paraître tantôt ronde, tantôt ovale, tantôt sous la forme d'un parallélogramme allongé: à l'intérieur, elle paraît communément sous la forme d'une ellipse; l'Hôtel de ville, où l'on voit une riche collection de tableaux, entre autres, ceux qui représentent les plus belles vues de la Haye et divers costumes nationaux du 16ème et du 17ème siècle; la magnifique salle de spectacle, autrefois le palais d'un prince ou d'un duc; la *Cour*, renfermant une multitude de salles, entre autres celles où s'assemblaient autrefois les premiers corps de l'Etat, la chambre *des Trèves*, ainsi appelée parceque la trève de douze ans y fut conclue en 1609 entre la République et l'Espagne: cette chambre est décorée des portraits des cinq Stadhouders en costume de cérémonie et en habits de guerre, et ornée ou plutôt couverte d'emblêmes sur l'union des Pays-bas; la Chambre du conseil, où l'on voit sept des plus beaux tableaux de Lairesse; la Salle de la loterie, dont le platfond se soutient sans poutres de traverse: il est fait, dit-on, d'un bois qui croît en Irlande et dont

dont l'odeur forte et résineuse écarte les insectes et préserve de la vermoulure. On remarque encore, parmi les édifices de la Haye, l'Hospice destiné à retirer les mendians pour les occuper à des travaux utiles, et la Fonderie de canons, d'où sortent des pièces du plus gros calibre et dont la bonne qualité peut rivaliser avec les meilleurs ouvrages de ce genre dans toute l'Europe. On y a fondu, entre autres, un mortier pesant au de-là de 5,000 livres et qui lance un boulet de 150 livres à la distance de près d'une lieue en mesure géométrique. Le *Koe-kamp* ou pré des vaches, qui s'étend sur les deux lisières du Bois, forme d'un côté un enclos pallissadé, où l'on nourrit des chevreuils, et de l'autre un parc, qui sert quelquefois au campement et aux exercices d'une partie considérable de la garnison.

Monsieur V. D. K., qui a eu le complaisance de m'offrir sa maison pendant mon séjour à la Haye, m'a procuré en même tems l'occasion d'en parcourir avec agrément tous les environs. Eikenduinen, Loosduinen, fameux par le conte des 365 enfans, nés le même jour de la comtesse de Hennenberg et baptisés dans l'église du lieu, où l'on montre encore les fonts qui ont servi à cet-

te

te cérémonie, Naaldwyk, Houdsholredyk, autrefois château des Stadhouders, Monster, Gravezande; Voorburg, Voorschoten, Wassenaar et Leidschedam : tous ces villages, situés dans un rayon d'une demi lieue, font des environs de la Haye un vrai lieu de délices par la multitude et la variété des maisons de plaisance, des jardins, des champs et des prairies, qui s'y succèdent à chaque pas. Cependant depuis que le commerce languit, et à mesure que l'aisance diminue, on voit démolir sur plusieurs points les plus belles maisons de campagne, dont le terrein sera bientôt rendu à la culture. Un des endroits les plus agréables dans le voisinage de la Haye, est le village de Ryswyk, renommé dans l'histoire par le traité de paix qui y fut conclu en 1697; on aime à s'y rendre aujourd'hui pour se promener à l'ombre des hauts arbres, contempler l'antique château avec sa flèche, et entendre l'écho, qui y est admirable. Mais la plus belle de toutes les promenades est la route de Schevelingen, village situé à une demi-lieue de la Haye, au bord de la mer. Cette route forme une allée de 916 verges de longueur, ayant vingt cinq pas de largeur et plantée de quatre rangées de chênes, de hêtres, d'ormes et de tilleuls. Un petit nom-

nombre de maisons de plaisance contribuent encore à l'agrément de ce lieu. On y voit entre autres celle qu'habitait Jakob Cats, poëte qui vivait au milieu du dix-septième siècle et dont les Hollandais aiment encore à lire les ouvrages, à cause de la simplicité naïve qui y règne. C'est dans cette campagne, considérablement embellie par ceux qui l'ont possédée ensuite, que le célèbre Trembley, chargé de l'éducation du jeune comte de Bentink, a eu occasion d'observer les polypes. Avant d'arriver au village, on voit, à côté de l'avenue, un cimetière entouré de murailles et dont l'entrée est de la plus grande simplicité; c'est là, que sont déposés les restes d'Elisabeth Bekker et d'Agatha Deken, deux femmes d'une tournure d'esprit singulière et qui se sont distinguées par plusieurs ouvrages en vers et en prose. Compagnes d'infortune, elles demeuraient ensemble depuis longtems, et sont mortes en 1804, peu de jours l'une après l'autre. On jouit ici, du haut d'une des collines que forment les dunes, de l'aspect imposant de la mer du Nord. Elle n'était que doucement agitée quand nous la vîmes; mais elle est furieuse quand ses vagues sont soulevées par la tempête, et semble menacer d'engloutir, un jour, quatre des sept départemens de ce pays-ci, dont

dont le sol est beaucoup moins élevé que le niveau de la mer du Nord.

Le village lui-même est considérable par le nombre de ses habitans; les maisons sont, en général, propres et bien bâties, et l'on y trouve plusieurs belles auberges, autrefois fort fréquentées des étrangers curieux de voir Schevelingen, et même des habitans de la Haye, qui dirigeaient ordinairement de ce côté-là leur promenade du dimanche. Les habitans de Schevelingen vivent de la pêche; ils portent leur poisson frais au marché de la Haye et dans les villes d'alentour. J'ai de tout tems aimé à observer les habitans des côtes maritimes, parcequ'on retrouve ordinairement chez eux, plus que partout ailleurs, le tableau des formes antiques, et des restes du caractère national. En effet les pêcheurs de Schevelingen et de toute cette côte de la mer du Nord ont conservé, en grande partie, la taille, le teint et le caractère des anciens Bataves: les hommes sont grands, robustes et bien faits; les femmes ont, en général, les traits beaux et réguliers et la taille bien dessinée. L'habiliement des deux sexes a tenu bon, depuis trois ou quatre siècles au moins, contre tous les caprices de la mode; vous pouvez voir leur costume

tume dans les gravures que je vous envoie. On conserve ici un chariot à voiles, inventé du tems du prince Maurice par un ingénieur appelé Steven; il peut contenir 28 personnes et parcourir, le long de la côte, un espace d'environ neuf lieues dans le tems de deux heures. On dit que le même prince avait fait construire une autre voiture sur le même modèle, mais garnie par dessous de deux bandes de fer, avec laquelle il parcourut, pendant la forte gelée de 1610, toute la côte depuis Schevelingen jusqu'à Petten, dans le tems d'une heure et demie. Les dunes servent, de ce côté-là, de rempart contre les vagues, qui, sans cela, menaceraient le pays du danger le plus imminent, surtout lorsque, pendant les hautes marées, les vents d'ouest et de nord-ouest soufflent avec violence. Ces dunes sont des collines de sable amoncelé non-seulement par les flots, mais encore par les vents; aussi leur élévation et leurs formes sont-elles sujettes à varier. Pour empêcher le vent de les dissiper entièrement, on a coutume d'y planter du genêt sauvage, espèce de jonc, dont les racines longues et ligneuses pénètrent en tous sens à travers le sable, et qui s'y propage de lui-même. Ces dunes, qui suivent la même direction que la côte qu'elles dominent, s'éten-

s'étendent, ouest sud-ouest, jusqu'au promontoire appelé la pointe de Hollande, à l'embouchure de la Meuse, et se prolongent, au-nord ouest, jusqu'à Petten, où la côte se termine au Zuiderzée. Les dunes les plus élevées sont celles de 's Gravesande, de Zandvoort, d'Egmond et de Petten; en revanche celles dont les sommités sont moins élevées, sont plantées de chenets plus touffus. En avant des digues de *Zype* et de *Petten*, la côte est applatie. A la *pointe de la Hollande*, au contraire, il n'y a point de grêve du tout. La nature a opposé elle-même en quelques endroits des barrières à l'Océan : ce sont des bancs d'argile, recouverts de sable, contre lesquels les lames se brisent ; mais en même tems le réjaillissement des flots rend souvent l'approche de la côte dangereuse, même impossible, pour les gros navires. Aussi les pêcheurs se servent-ils dans ces parages de barques à fond plat, qu'ils dirigent adroitement entre les bancs, ou que deux hommes poussent pardessus, quand la mer est trop basse. Le fond inférieur des côtes est composé d'argile et de glaise, disposées en plusieurs couches et à diverses profondeurs. Le flux et le reflux dans ces parages ont ordinairement lieu de six en six heures, avec un intervalle de

dou-

douze minutes. La haute marée, qui a lieu au tems des équinoxes, est appelée par les gens du pays double-marée.

Quelque monotone que soit, à la longue, l'aspect de la mer, surtout quand la scène n'est pas animée par des navires qui la sillonnent, je trouve néanmoins qu'il y a dans le mouvement des vagues, lors même qu'elles ne sont que doucement agitées, quelque chose qui élève l'ame : rien ne ressemble tant aux vicissitudes de la vie, qui se succèdent et se confondent sans cesse, sans laisser un seul point où l'imagination puisse se reposer, que le roulement des flots, se poussant et s'engloutissant tour-à-tour, sans que l'œil le plus attentif saisisse jamais le point, où ils se touchent. D'ailleurs la fraîcheur de l'air au bord de la mer, et la facilité avec laquelle on y respire, semblent donner plus de vigueur à tous les muscles et plus d'énergie à l'ame..... c'est ce qui nous fit résoudre à suivre la côte jusqu'à Katwyk.

L'existence de Katwyk remonte aux premiers siècles de l'ère chrétienne. C'est en cet endroit, qu'un des deux bras, que forme le Rhin à son entrée dans les départemens Hollandais, se

jettait dans la mer, après avoir traversé Nimègue, baigné les murs de Thiel et de Bommel et avoir coulé à travers Arnhem, Wageningen, Rhenen, Wyk près de Duurstede, Utrecht et Leide. Mais une violente tempête, survenue en l'année 860, où peut-être plutôt, a fermé cette embouchure. Près de Katwyk sont les ruines d'une ancienne forteresse, appelée par les gens du pays *het huis te Britten* (*Arx britannica*), qu'on dit avoir été bâtie, l'an 30 ou 40 de notre ère, par l'empereur Caligula, pour servir d'arsenal. Ces ruines sont entièrement cachées sous les eaux, et ce n'est qu'après que le vent d'est a soufflé longtems, comme il est arrivé en 1752, 1755 et 1768, qu'on peut en découvrir les sommités. Le Rhin termine actuellement son cours majestueux, impétueux même en quelques endroits, contre les dunes, où il ne forme plus qu'un ruisseau d'eau dormante, qu'on franchit d'une seule enjambée. Le nom de *Malle-gat* ou Débouché manqué, donné par dérision à l'endroit, où le Rhin se perd dans les sables, paraît venir du mauvais succès d'une entreprise, formée en 1571 et 1572, pour rétablir la communication de ce fleuve avec la mer du Nord: le canal creusé pour cet effet était presqu'achevé, lorsqu'une violente tempête le

com-

combla de nouveau et y amoncela le sable à la hauteur d'une dune. Cependant les eaux, ainsi arrêtées dans leur cours, refluèrent vers le lac de Haarlem (*), l'unique réservoir de presque toutes celles du Rhynland, et s'y déchargèrent en si grande quantité, que ce lac, ne pouvant les contenir, submergea et dévasta un grand nombre de terres et de villages, et forma au sein de la Hollande une mer redoutable. De-là aussi les fréquentes inondations, qui couvrent, tous les hivers, les plus belles terres dans la partie méridionale de l'ancienne province de Hollande, et qui, à force d'y séjourner longtems, refroidissent le sol, sans laisser après elles aucun limon fertilisant, capable de compenser le dommage qu'elles ont causé. Ces inconvéniens croissant chaque année avec le danger, on s'était occupé, à diverses reprises et particulièrement pendant les années 1629, 1662 et depuis 1737 jusqu'à 1739, des moyens de s'en préserver. On fit divers essais, on forma plusieurs entreprises; mais les difficultés à vaincre et les dépenses à faire parurent

cha.

(*) Voyez tom. 2.

chaque fois des obstacles insurmontables. Cependant la crainte d'un danger d'autant plus imminent, qu'on sait que l'Y et le Zuiderzée se sont accrus d'environ huit pieds depuis cinq siècles, tandis que le sol s'est abaissé dans la même proportion par l'action des pluies, des rivières et de la mer, l'a enfin emporté sur toutes les autres considérations. Cette affaire importante fut remise sur le tapis en 1803 et 1804; le Gouvernement s'occupa alors, plus sérieusement que jamais, du versement si longtems projeté, et deux ans plus tard l'embouchure du Rhin dans la mer du Nord se trouva rétablie et assurée, autant qu'il est possible, par la construction d'une double écluse, qui fournit une nouvelle preuve de l'industrie, avec laquelle les Hollandais savent maîtriser les flots et mettre leur pays à couvert des atteintes de l'Océan. J'ai cru vous faire plaisir en vous donnant ici une description abrégée de ces travaux étonnans et en y joignant une gravure qui représente la principale écluse vue à quelque distance.

Cette écluse est composée de trois voies ou passages, longs de 54 pieds, mesure rhénane, et larges de 18 pieds entre les piles. Les seuils sont assis à la profondeur de 9 pieds au dessous du ni-

niveau d'Amsterdam. Chaque passage se ferme au moyen d'une porte busquée à deux vantaux, qui surpasse de 4 pieds la hauteur des plus fortes marées, évaluée à 11 pieds au dessus du niveau d'Amsterdam. A l'intérieur de chaque passage et à une distance convenable de la porte de flot, est une porte de soulagement, élevée de 6 pieds audessus du niveau d'Amsterdam, dont le dessus appuie contre une poutre surmontée d'un parapet en maçonnerie, et le dessous contre l'arche du pont de l'écluse. Chacun des sas se ferme, du côté de la terre, au moyen de deux vantaux garnis de guichets et de vannes à coulisse, pour retenir l'eau douce, quand le déversement n'est pas nécessaire. Ces portes d'èbes ont six pieds, et les parapets 7½ pieds d'élévation au dessus du niveau d'Amsterdam.

Les trois passages sont en outre garnis, devant et derrière, de deux rangs de poutres encastrées dans des entailles pratiquées à la maçonnerie. Ces poutres servent à préserver l'écluse et à construire, à peu de frais, les batardeaux nécessaires pour la tenir à sec en cas de besoin. C'est pour la même raison qu'on a enfoncé une forte pile de palplanches tout autour de la fondation.

A 130 verges de la principale écluse et du côté de la mer, est une écluse de chasse, aussi solidement fondée que la première et qui peut se fermer à chaque marée ordinaire. Cette écluse, qui a cinq débouchés, chacun de 12 pieds de large, sert à prévenir l'assablement du canal et d'autres accidens, et à curer et tenir ouvert le chenal extérieur jusqu'à la mer; tandis qu'en ouvrant ou en fermant les pertuis de cette écluse, on peut laisser entrer l'eau dans la retenue du milieu, ou l'en faire sortir à volonté.

On a creusé depuis l'écluse de chasse, à travers la côte, une rigole pour recevoir l'eau qui vient du côté de la terre et la conduire jusqu'à la mer.

Telle est, en peu de mots, la description de ce chef-d'œuvre, qui a coûté au de-là d'un million de florins, et qui ne peut manquer de faire honneur au génie des Hollandais, quand bien même l'expérience à venir ne confirmerait pas tous les avantages qu'on a droit d'en attendre. L'architecture hydraulique procède d'après des calculs purement mathématiques; et quelque soin que l'artiste apporte à les combiner avec l'action physique, leurs ré-

résultats sont toujours incertains, soit à cause de la diversité des couches que traverse le fluide, soit à cause du plus ou moins d'élévation des marées, dont l'action sur les constructions et sur le terrein qui les soutient, ne peut être assujétie d'avance à un calcul exact. Quoiqu'il en soit, l'utilité et même la sureté publique faisait un devoir d'entreprendre au moins, dans cette occasion, tout ce dont l'art est capable: car il ne s'agissait de rien moins, que de mettre une étendue de quatre-vingt mille arpens de terre à couvert des inondations, qui les menacent chaque année au printems et en automne, et, pour y parvenir, il fallait comprimer une mare, dont la surface n'a pas moins de deux cens arpens quarrés. En prenant pour terme moyen de l'élévation de l'eau dans le bassin de Rhynland 14 pouces, et pour celui du reflux 31 pouces au dessous du niveau d'Amsterdam (l'eau se trouvant alors sur le seuil de l'écluse $72 - 14 = 58$) le déversement, qui se fait par cette écluse à chaque seconde, peut être évalué à 1043, 38 pieds cubes, et par conséquent la baisse de l'eau sur toute la surface à 0,215 pieds cubes, ou au de-là de $2\frac{1}{2}$ pouces par heure: avantage, qui, en ne le considérant que sous le rapport de la sureté, suffirait pour justi-

fier cette entreprise coûteuse et lui mériter les plus grands éloges; mais qui devient plus sensible encore, si l'on considère qu'on évalue à peu près à six millions de florins l'amélioration, qui en résulte pour les terres, soustraites par ce moyen aux détrimens causés par les inondations annuelles; tandis qu'on assure en outre qu'après que *l'état des eaux* aura été réglé uniformément pour tous les départemens hollandais, le déversement par l'écluse de Katwyk pourra également servir à détourner les débordemens des rivières de l'intérieur, de l'Y, du Zuiderzée, du Lek, de l'Yssel et de la Meuse, et contribuer ainsi à la sureté de presque tout le pays. On parviendrait, dit-on, plus surement encore à atteindre ce but, si l'on formait une digue suffisante autour du lac de Haarlem, et que des trente mille arpens qu'il inonde, on n'en laissât qu'un tiers pour servir de réservoir à l'écoulement des eaux: on y gagnerait vingt mille arpens de bonne terre, dont la valeur surpasserait vraisemblablement de beaucoup les frais de l'endiguement, sans compter les avantages considérables, qui en résulteraient sous le rapport de la salubrité et de la navigation.

Comme le tems était assez favorable ce jour-

là,

là, j'eus le plaisir de voir les habitans de Katwyk vaquer à leurs occupations ordinaires. La scène était gaie et très-animée: l'oeil découvrait au loin une multitude de barques de pêcheurs, qui se balançaient sur les flots ; nous en vîmes arriver une chargée de merlans, de soles et de plies. Avant que le bâtiment n'aborde, deux hommes vont à sa rencontre, en s'avançant dans la mer jusqu'à ce qu'ils aient de l'eau au dessus des genoux, pour recevoir sa charge dans des paniers. Les poissons, déposés sur le rivage, sont partagés en tas, de vingt pièces chacun, et vendus au plus offrant par un commissaire-priseur. Les merlans abondent particulièrement dans ces parages: il n'est pas rare, m'a t-on dit, que toutes les barques du village ensemble en rapportent soixante et jusqu'à quatre-vingt mille après vingt quatre heures de pêche, sans compter plusieurs autres sortes de poissons, qui se prennent en même tems. J'y vis aussi la pêche des chevrettres; elle se fait au moyen d'un long filet, qui balaie le fond de la mer; ce filet est tiré par un cheval et dirigé par deux hommes robustes, qui le vuident à mesure qu'il se remplit. D'autres, en grand nombre, étaient occupés à rassembler des coquillages, dont on fait de la chaux. Cette

espèce de pêche se fait avec des filets, et de deux manières: l'une a lieu sur la grève, l'autre à quelques toises avant dans la mer, où les pêcheurs se rendent sur des charettes attelées de deux ou trois chevaux et qui s'enfoncent jusqu'à ce que voiture et attelage disparaissent presqu'entièrement.

Le village de *Katwyk-sur-mer*, dont le nom vient des anciens Cattes, n'offre par lui-même rien de remarquable; il a plusieurs fois souffert des ravages de l'océan, et n'est ni aussi régulièrement, ni aussi proprement bâti que *Schevelingen*.

En revanche les habitans de Katwyk passent pour avoir, et ont en effet des formes encore plus belles que ceux de ce dernier village. Dans l'un, comme dans l'autre sexe, l'incarnat de la santé colore les joues à travers le hâle; les hommes ont la tête belle, beaucoup d'expression dans la physionomie et quelquefois l'air un peu malin; les femmes ont les traits du visage réguliers et pleins de grace, et souvent le profil dessiné comme celui des Grecques: les hommes et les femmes ont en général la bouche et les dents très-belles. La gravure ci-jointe vous donnera une idée de la taille et du costume des femmes.

A une demi-lieue de-là, en avançant dans les terres, en découvre *Katwyk-sur-Rhin*, dans une situation agréable. C'est un grand village, coupé par plusieurs rues, dont la principale est plantée de grands arbres. Un grand nombre de maisons fort propres, construites même avec goût, témoignent encore quel était naguère l'état florissant de ce village; mais tout ce qui contribuait à sa prospérité, languit actuellement: la pêche du hareng n'a pas lieu, et les atteliers des environs, tels que les corderies, les tuileries, les briqueteries, les blancheries et les fours à chaux, sont presque déserts. Dans le voisinage de Katwyk sont deux cimetières, établis par des particuliers et dont l'un sert à la sépulture des Juifs habitans du *Rhynland.* On voit dans l'église un superbe mausolée de marbre blanc, élevé par Madame Marie de Reigersbergen, parente de l'illustre Madame de Groot (ou Grotius), à son époux le chevalier de Lyère, seigneur des deux *Katwyk*, mort en 1653. La douairière de Lyère, qui n'avait alors que vingt-cinq ans, fit voeu de rester veuve toute sa vie. Sa statue, en habits de deuil, de bout à côté de la tombe, fait partie de ce monument. Cette moderne Artemise survécut dix-neuf ans à son époux, et mourut sans avoir quitté le deuil, exemple de

fidé.

fidélité conjugale, qui n'est pas rare, même aujourd'hui, parmi les dames hollandaises. L'épitaphe sculptée sur le monument est pleine de sentiment et d'élévation, mais trop longue pour vous la transcrire ici.

En poursuivant notre route à pied, nous arrivâmes bientôt au village de Rhynsburg, ombragé d'arbres de haute futaie. Ce village est renommé, dans l'histoire du moyen âge, par son abbaye de chanoinesses nobles, qui suivaient la régle de St. Benoit. Les supérieures de ce monastère prenaient le titre d'Abbesses par la grace de Dieu. Elles reçurent l'hommage des premières têtes couronnées; l'Empereur Charle-Quint lui-même se prosterna devant l'une d'elles et ne quitta cette humble posture, que quand la *Dame souveraine de Rhynsburg* daigna le relever. Il ne reste plus de cette célèbre abbaye que des décombres et quelques pans de muraille. On voit encore dans l'église les tombeaux de quelques abbesses.

Une des particularités, qu'on remarque à *Rhynsburg*, est la maison où s'assemblaient les *Rhyns-bourgeois*, appelés aussi les *Collégians*, parcequ'ils donnaient le nom de collèges aux sociétés ou

com-

communautés, qu'ils formèrent en quelques endroits. Leur institution date de l'année 1619, époque de la convocation du Synode de Dordrecht et de la persécution exercée contre les Remontrans. Trois frères nommés van der Kodde, cultivateurs, aussi estimables par leur probité que distingués par leurs lumières, se chargèrent gratuitement de remplir les fonctions des ministres ou prédicateurs, auxquels on avait ôté leur charge. Ils adressaient, dans les communautés dépourvues de pasteurs, des exhortations aux fidèles et permettaient à chaque membre, à l'exception des femmes, de prendre la parole à son tour. Dans la suite les frères rhynsbourgeois achetèrent une maison avec un jardin, où ils se rassemblaient une ou deux fois chaque année pour distribuer la Ste. Cène et aggréger de nouveaux membres à leur troupeau, en leur administrant le batême. Ils le conféraient suivant l'ancien rite, c'est à dire par l'immersion totale du néophite. On voit encore, dans le jardin, les fonts, qui servaient à ce batême. Ils consistent en un bassin de forme quarrée, dans lequel est pratiqué un escalier; celui qui devait être batisé, y descendait d'autant de marches qu'il était nécessaire, pour qu'en s'agenouillant il pût aisément plonger la tête sous l'eau.

Ces

Ces *Collégians* n'exigent de leurs disciples d'autre profession de foi, que la croyance en Dieu et en Jésus-Christ, et la déclaration qu'ils veulent suivre les préceptes de sa morale évangélique. Aujourd'hui cette communauté est fort déchue, ses membres sont en petit nombre et leurs assemblées sont rares; ils ont cependant à Amsterdam un hospice d'orphelins, au moyen duquel leur nom se soutient encore. On raconte, au sujet des fondateurs de cette institution religieuse, l'anecdote suivante: le Prince Maurice, visitant un jour les environs de Rhynsburg, accompagné de l'Ambassadeur de France Aubery, rencontra ces trois frères occupés à cultiver la terre; il leur adressa la parole, successivement en français et en latin, et ils satisfirent à toutes les questions du prince dans les mêmes langues. Ils avaient un quatrième frère, qui devint depuis professeur des langues orientales à l'université de Leide; il a publié, sous le nom de Gulielmus Coddæus, plusieurs ouvrages remplis d'érudition.

On est frappé, en venant de Katwyk, du contraste qu'offrent les habitans de Rhynsburg comparés à leurs voisins. Leur physionomie, même celle des jeunes gens, n'a rien de vif ni d'animé; ils

ils ont l'air hebêté, le parler pénible, la taille raccourcie. Les femmes portent, en outre, des corps de baleine d'une longueur disproportionnée, qui les font paraître encore plus difformes et plus maussades. Mon compagnon de voyage crut voir, dans l'extérieur languissant et mal-sain des Rhynsbourgeois, les traces du rigorisme et de la bigoterie, qui, en outrant les pratiques religieuses, exercent quelquefois une influence si pernicieuse même sur le physique; mais je crois que, sans recourir à des causes morales, on peut attribuer tout simplement ce phénomène à la situation du village, cerné d'un côté par des dunes très-élevées et de l'autre par des arbres de haute futaie, qui empêchent la libre circulation de l'air et la dissipation des vapeurs de la mer.

Non-loin de là est le petit village d'Oegstgeest, situé dans un canton agréable, sur un terrein fertile et élevé. Les maisons en sont éparses, sans allignement. L'église, bâtie sur les ruines d'une forteresse élevée par les Romains, passe pour une des plus anciennes de la Hollande; elle était autrefois dédiée à St. Willebrord, l'un des premiers apôtres de ce pays.

Le

Le chemin qui conduit d'Oegstgeest à Leide, forme une des promenades les plus agréables; elle est ombragée par des arbres touffus, restes des antiques forêts et d'autant plus pittoresques, qu'ils sont plantés sans symétrie. On trouve sur la route un grand nombre de belles maisons de campagne; il en est deux, entre autres, qui rappelent des souvenirs bien intéressans pour les sciences, celle d'Endegeest, où Renaud Descartes trouva un asyle contre la persécution des théologiens, et le château d'Oud-Poelgeest, où le célèbre Boerhave, de qui j'ai fait mention dans une de mes lettres précédentes (*), avait formé une pépinière nombreuse d'arbres et de plantes exotiques. Cette belle route a conservé le nom de *Sentier de Boerhave.*

Si j'en excepte les environs d'Utrecht et d'Amersfoort, je ne connais pas d'endroit qui offre des promenades plus agréables et plus salubres que les avenues de Leide; avantage d'autant plus précieux, que cette ville, l'Athènes des Hollandais et

(*) Tome II, page 274 et suivantes.

et le siège d'une des plus célèbres universités de l'Europe, a toujours été peuplée de savans et d'étudians livrés à des études abstraites, pour qui la promenade et l'exercice sont une des premières nécessités. On avait, pour cette raison, établi un mail *dans le* voisinage de Leide, comme on a fait auprès d'Utrecht; mais on n'en voit plus aujourd'hui que l'emplacement.

L'université de Leide fut fondée en l'année 1575. On y comptait, dans le dix-septième et le dix-huitième siècle, 1400 à 1600 étudians, la plupart étrangers, Anglais, Allemands, Polonais, Hongrais et Russes; mais aujourd'hui les membres de l'université ne sont plus qu'au nombre de 400 à 500. La principale cause de cette diminution, est l'établissement des académies ou universités provinciales d'Utrecht, de Groningue, de Harderwyk et de Franeker, et des athénées d'Amsterdam, de Rotterdam, de Middelbourg, etc., où les chaires sont occupées par d'habiles professeurs, qu'on a même fait venir de pays étrangers. Les jeunes-gens ont pu, dès-lors, faire leurs études hors de l'université de Leide; quoiqu'elle ait conservé seule le privilège, qui lui avait été accordé lors de sa fondation et qui fut renouvellé en 1681,

de conférer les grades de licencié, de bachelier et de docteur. On y compte actuellement, pour les quatre facultés de théologie, de droit, de médecine et de philosophie, 20 professeurs, dont quelques-uns, tels que MM. van Voorst, Brugmans, Sandifort et Wyttenbach, ont acquis une haute réputation. Plusieurs des professeurs actuels ont vieilli dans les travaux de l'université. Il semble qu'on aurait dû, même pour l'avancement des sciences et le progrès des lumières, leur donner depuis longtems des successeurs plus jeunes, en leur accordant une retraite honorable. En effet, l'expérience prouve qu'à l'âge de soixante ou soixante-trois ans, après en avoir passé trente ou davantage, non-seulement dans des études abstraites, mais dans la pratique pénible de l'enseignement, il est impossible qu'on conserve assez de souplesse et d'énergie pour suivre la marche rapide ou plutôt l'élan, que l'esprit humain a pris en Europe depuis quelques années.

Je viens de dire que l'université de Leide avait conservé seule le droit de conférer les grades académiques. Quelquefois, mais rarement, à cause des frais, la promotion au doctorat y a lieu en grande cérémonie; on l'appelle alors la promo-

tion

tion avec le bonnet, ou la promotion *more majorum.* Voici en quoi consiste cette cérémonie: après que le candidat a fait ses actes, c'est à dire, soutenu une dissertation et des thèses et prononcé un discours en latin, le *Promoteur* le proclame, en présence des autorités municipales, du corps de l'université et d'un grand nombre de personnes de distinction, digne d'être élevé au doctorat. On lui lit ensuite les lois fondamentales de sa *faculté*, on le revêt de la robe de docteur, on lui pose le bonnet quarré sur la tête, on lui passe au doigt un anneau d'or, on lui remet une médaille frappée au coin de la ville, enfin le Promoteur le félicite en lui présentant la main droite, et dans cet état on le reconduit en pompe jusque chez lui.

Maintenant que la Hollande est réunie à l'Empire français, il n'y aura plus que les universités de Leide et de Groningue, qui conserveront ce titre; les autres académies ou écoles supérieures, ainsi que les athénées des départemens hollandais, seront remplacés par quatre lycées, qui seront établis à Leide, à Amsterdam, à Utrecht et à Groningue.

Le théâtre d'anatomie, la bibliothèque, le jardin botanique et l'hôpital, tant celui qui est dans la ville, que celui qui est dans l'un des faux-bourgs, méritent l'attention des étrangers, surtout le théâtre d'anatomie, où l'on voit les dissections du célèbre Albinus. La bibliothèque, décorée d'un grand nombre de portraits, mais rangés sans ordre, contient les collections de Scaliger, de Perizonius, de Vossius et de plusieurs autres savans bibliographes; on y compte environ 60,000 volumes d'ouvrages imprimés, et 14,000 manuscrits, entre autres des manuscrits orientaux très-rares. On y voit aussi une sphère suivant le systême de Copernic, dont le mécanisme est de Stracy: pourquoi n'y a-t-on pas ajouté depuis les nouvelles découvertes faites en astronomie? L'édifice de l'académie, autrefois un couvent d'augustines, a conservé en grande partie son antique forme. La salle du sénat est ornée des portraits des professeurs, dont plusieurs sont supérieurement peints. Le cabinet d'instrumens de mathématique et de physique est très-spacieux, mais mal placé. Le cabinet d'histoire naturelle renferme quelques objets curieux, surtout dans le genre des cristaux; mais l'ornithologie ne contient rien de remarquable. On voit encore, dans une pièce séparée,

la

la bibliothèque du savant Thysius, ouverte au public ; elle contient une collection peu nombreuse, mais riche en ouvrages de littérature ancienne.

Plusieurs personnes particulières possèdent, en outre, des collections précieuses en divers genres. On distingue surtout le cabinet de M. Brugmans et celui de M. Sandifort pour les arts, la bibliothèque de M. Wyttenbach et celle de M. Meerman, les collections de tableaux et de dessins de M. M. Cunæus et Delfos. Nous nous étions aussi flattés de visiter le cabinet de M. le Franc van Berkhey, qui renferme au de-là de 14,000 dessins d'objets appartenant à l'histoire naturelle; mais la mort venait d'enlever ce savant, qui joignait à une érudition profonde le talent de la poésie.

Nous nous sommes rendus sur le théâtre du désastre, arrivé en 1807 et dont je vous ai déja parlé dans une de mes lettres précédentes (*). Les décombres ont été enlevées; on n'y voit plus qu'u-

(*) Tome II, page 269.

qu'une grande place plantée d'arbres, au milieu de laquelle le Roi de Hollande a fait élever un petit monument. On avait parlé d'abord de réparer entièrement les dommages causés par l'explosion, mais jusqu'à présent ce projet n'a pas été réalisé. En attendant, on continue d'exécuter les mesures, ordonnées par le Roi pour le soulagement de la ville et consistant dans les articles suivans: 1°. les rentes constituées, provenant des dettes de la ville et de ses établissemens de bienfaisance, seront payées, pendant 10 années, aux fraix du trésor public; 2°. le trésor public fournira pareillement à la réparation des édifices publics, qui ont souffert par le désastre de 1807; 3°. tous les habitans seront exemts des taxes personnelles pendant 10 ans; 4°. il ne sera perçu, pendant 20 années, aucun impôt foncier sur les maisons, qui auront été bâties à neuf ou reconstruites avant la fin de 1809, et 5°. toutes les maisons de la ville jouiront, pour une année, de l'exemtion de l'impôt foncier. En outre leurs Majestés le Roi et la Reine de Hollande ont donné une preuve signalée de leur munificence en accordant une somme de 40,000 florins, et des milliers de particuliers se sont empressés de contribuer au soulagement des malheureux habitans de Leide. Tous ces secours

cours, pris, en grande partie, non sur le superflu de l'opulence, mais sur les jouissances même de la médiocrité, montent à plus d'un million et demi de florins. Parmi ces libéralités, on a remarqué une somme de 34,000 fl. envoyée par des particuliers de Londres; 3000 fl. envoyés de Lisbonne, 1252 fl. 10 s. de Paris, 100 fl. de divers endroits de la Suisse, et 12,000 fl. donnés par les loges des francs-maçons en Hollande.

Parmi les édifices publics, qui subsistent encore dans la ville de Leide, on distingue le *Burgt*, ancien fort, élevé du tems des comtes de Hollande et entouré d'épaisses murailles, du haut desquelles on découvre tous les environs jusqu'à la mer du Nord; l'église de St. Pierre, décorée des armoiries et des épitaphes de plusieurs personnages distingués et où l'on a récemment élevé les tombes de Camper, de Meerman et du professeur Luzac, qui ont péri dans le désastre de 1807; la halle aux laines, cédée par le Roi aux catholiques, et convertie depuis en une belle église; le *Schutters Doelen*, ou salle des arbalétriers, où l'on voit les portraits des comtes et des comtesses de Hollande peints sur verre, et enfin l'hôtel-de-ville, où l'on va visiter, comme des raretés, les

tableaux peints par Lucas van Leiden au commencement du 16ème siècle et représentant le *jugement dernier*, le *crucifiement de J. C.*, le *serpent d'airain* et le *sacrifice d'Abraham*. Ces tableaux sont remarquables par la force d'expression qui y règne; mais on doit les juger avec quelque indulgence sous le rapport de l'exécution, et les considérer comme les premiers efforts de l'art pour sortir de la décadence, où il était à cette époque. D'ailleurs ils ont beaucoup souffert par la fumée et ils sont placés dans un faux jour. Le *siège de Leide en* 1574, peint par Boll, disciple de Rembrandt, le *jugement de Brutus* peint par de Moor, et quelques autres tableaux de l'hôtel-de-ville, ont plus de mérite. C'est une particularité remarquable, qu'outre une multitude de savans, la ville de Leide ait donné naissance, dans le 17ème siècle, aux peintres aujourd'hui les plus renommés, tels qu'Otto van Veen, Rembrandt, Gerard Douw, Gabriël Metzu, Frans van Mieris avec ses deux fils et son petit-fils, J. P. Slingeland et plusieurs autres.

Leide est beaucoup déchu de son ancienne splendeur. A l'exception du Breestraat, et de la partie du Rapenburg qui n'a pas été ruinée par le dé-

désastre de 1807, cette ville, aggrandie successivement jusqu'à six fois, offre partout les marques du dépérissement. Vers la fin du dix-septième siècle, on y comptait au de-là de 100,000 habitans, aujourd'hui elle n'en contient que 26,000; ses fabriques de draps, d'où il n'était pas rare autrefois de voir sortir jusqu'à 47,000 pièces par an, en fournissent à peine 500; les manufactures de soieries et de camelots sont presque réduites à rien: il n'y a que les fabriques de couvertures de laine, qui paraissent se soutenir par la bonne qualité de l'étoffe et à la faveur du prix modique auquel on les vend.

Pour commencer la tournée, que nous nous étions proposé de faire dans la ci-devant Nord-Hollande, en passant par Haarlem, nous prîmes place dans une de ces embarcations, qu'on appelle dans le pays barques de trait, parcequ'elles sont remorquées par un cheval, sans employer ni voiles ni rames. Il part de ces barques de toutes les villes de la Hollande, à des heures fixes, plusieurs fois par jour et même, en quelques endroits, d'une heure à l'autre ou de deux en deux heures; elles servent ordinairement, tant pour le trajet des voyageurs, que pour le transport des mar-

marchandises. Chaque barque est divisée en trois parties. La partie du milieu, qui est la plus considérable, forme une longue tente, couverte d'une platte-forme en charpente, à la hauteur d'une personne assise : par conséquent, il n'est pas possible de s'y tenir debout. Le long de cette tente, règnent deux ais, formant de chaque côté un banc pour 14 ou 15 personnes: chaque passager peut poser son paquet à terre et quelquefois sur un troisième banc, dressé au milieu sur toute la longueur de la tente. L'avant du bateau a un tillac, sous lequel on loge les marchandises et autres objets volumineux. L'espace, entre la tente du milieu et l'endroit du gouvernail, est occupé par une autre tente, formant la chambre de poupe et pouvant ordinairement contenir huit à dix personnes. On est un peu plus à l'aise dans cette chambre que dans la tente du milieu, et l'on a l'agrément de pouvoir en sortir, quand il fait beau, pour se mettre sur les bancs, qui forment une espèce de gaillard des deux côtés du gouvernail. On peut retenir cette chambre d'avance; si elle n'a pas été retenue, les premiers venus peuvent y prendre place, moyennant une légère rétribution au dessus du prix ordinaire. Au reste ce prix est modique, chaque passager ne payant qu'environ 3 sous par lieue. Le plus

grand

grand inconvénient de ces voitures d'eau, c'est la lenteur de leur marche (étant traînées par un seul cheval, qui ne peut aller qu'au petit trot) et l'attitude gênante qu'on doit y garder, à moins que le beau tems ne permette de se mettre au dessus de la platte-forme ou à côté du gouvernail. A cela près, on y jouit de plusieurs commodités : on peut s'y livrer à la conversation ou s'occuper de la lecture ; si le trajet est long, on peut y faire sa collation des provisions froides dont on s'est muni pour le voyage; on peut même y dormir la nuit sur des matelats, si l'on occupe la chambre de poupe, et tel voyageur, qui part le soir de Leide après y avoir fait ses affaires, peut, s'il est fatigué des courses de la journée, se livrer au sommeil à l'endroit du départ, pour ne se réveiller que le lendemain en arrivant à Amsterdam.

Comme on peut aborder presque partout sur la route, nous quittâmes notre embarcation pour visiter le village de Noordwyk. C'est le lieu, où nâquit van der Does, héros qui défendit en 1574 la ville de Leide et qui s'est ensuite rendu célèbre dans le monde savant, sous le nom de Janus Douza. Noordwyk possède une multitude de

tom.

tombeaux des premiers apôtres du christianisme dans ces contrées. On y va particulièrement visiter les jardins de simples et de fleurs, qui font de ce village un lieu de délices. Nous comptâmes, dans un seul de ces jardins, jusqu'à 200 variétés du rosier. On cultive surtout en cet endroit des légumes, qu'on cueille très jeunes et qu'on fait sécher pour l'hiver, ce qui forme une branche de commerce assez considérable. C'est dans ce village, que demeure Mad. Post, auteur de plusieurs productions littéraires très-estimées.

En suivant la route de Leide à Haarlem, on passe par Lisse et Hillegom, deux villages agréablement situés et qui fournissent au marché d'Amsterdam les légumes les plus recherchés. Les asperges, surtout, y sont d'une beauté remarquable et d'un goût exquis. Nous nous arrêtâmes, pour dîner, dans un de ces villages, où nous fûmes régalés d'une matelote aux perches du lac de Haarlem: elles sont excellentes et les meilleures de tout le pays.

On est étonné de rencontrer ici des dunes élevées, au milieu des terres cultivées et à une distance considérable de la mer. Ce phénomène sem-

semblerait inexplicable, si l'expérience n'avait pas suffisamment prouvé que toutes les dunes de ce pays doivent leur existence aux débordemens des hautes marées, et à l'action du vent, qui a successivement balayé le sable jusqu'à trois lieues dans l'intérieur des terres et davantage, jusqu'à ce qu'on a imaginé de rendre ces dunes stables, en y plantant du genêt, et de les faire servir ainsi de rempart contre la fureur des vagues. Tous les terreins cultivés, compris entre les dunes de mer et les dunes de terre, doivent être, par conséquent, considérés omme des défrichemens, qui n'ont pu avoir lieu qu'après le déblai de la surface sablonneuse; tandis que les dunes, qui sont dans l'intérieur des terres, sont restées depuis des siècles dans le même état, sans que la main du cultivateur les ait nivelées et fertilisées. Une nouvelle observation met cette conjecture audessus de tout doute: on trouve, à différentes profondeurs et depuis 7 jusqu'à 15 pieds, plusieurs fragmens d'une croute noire, sablonneuse, mêlée de racines d'arbres en grande quantité, ce qui prouve l'existence d'une couche formée par l'inondation, tandis que la croûte noire ordinaire des dunes produit spontanément des plantes et des arbustes sauvages; mais là, où cette croûte ne se trouve pas, la surfa-

face des dunes ne présente qu'un sable jaune, aride et stérile, ce qui a lieu de plus en plus à mesure qu'on avance vers la mer. A Hillegom, une belle allée d'arbres touffus conduit à une sablière, d'où chacun peut, moyennant une légère rétribution, tirer du sable jusqu'à la profondeur de la croute noire végétable, après quoi on défriche la couche inférieure, propre à diverses espèces de culture: on découvre ces différentes croutes ou couches à la simple vue et presqu'à fleur de terre. Quant aux fouilles régulières qui ont été faites, elles ont présenté les résultats suivans. Dans les terres déja nivelées, au pied des dunes:

Terre sablonneuse, 1 pied.
Sable aride, 5 pieds.
Couche noire sablonneuse, 1 pied.
Sable mêlé d'ocre en masse, 1 à 2 pieds.
Sable jaune, depuis 4 jusqu'à 6 pieds.
Terre glaise, 2 à 3 pieds.

Dans les lieux plus élevés, on a trouvé les couches suivantes, y compris le sommet des dunes:

Croute de bruyère, ou terre végétale sablonneuse, ½ pied jusqu'à 1 pied.

Gros

Gros sable, aride et blanc, 2 pieds.

Terre noirâtre, sablonneuse, 1 pied.

Gros sable commun, 1½ à 2 pieds.

Sable mêlé d'ocre jaune, 1 pied.

Sable mêlé d'ocre brun, en masse, 1 pied.

Terre meuble à tourbe, mêlée de sable, 1 pied.

Au moyen de cette fouille de 12 à 14 pieds, on avait atteint le fond, qu'on doit vraisemblant regarder comme l'ancienne superficie de la Hollande en général. En creusant plus avant, on a trouvé les couches successives suivantes:

Terre combustible, formée vraisemblablement des débris de plantes ligneuses, mêlés de joncs et de roseaux, engloutis depuis plusieurs siècles par les débordemens de la mer; depuis 4 jusqu'à 5 pieds.

Argille commune, ou mêlée, de diverses espèces; 4 à 5 pieds.

Sable jaune commun.

Croute noire, ou terre sablonneuse végétale.

Ces observations sont confirmées par les fouilles, qui ont été faites à Voorhout, Katwyk, Wassenaar, etc.; ce qui prouve que le vrai terrein

de

de la Hollande consiste en une terre argilleuse, généralement d'une bonne espèce; que les couches inférieures de sable, qui le couvrent, y ont été amenées par les débordemens de la mer, et que les couches supérieures ont été amoncelées par le vent. Au reste, un grand nombre de ces dunes, aux environs de Hillegom et jusqu'à Haarlem, ont été dessablées par des particuliers et converties en prairies ou en terres de labourage. On y cultive aussi des pommes de terre, qui, pour le goût et la bonne qualité, ne le cèdent guère aux pommes de terre de Zélande.

M. B. de Haarlem, qui a sa campagne ici, a eu la complaisance de diriger les courses que nous nous proposions de faire dans les environs. Le paysage n'offre point ici, à la vérité, les masses gigantesques de la Suisse; mais je pense qu'il peut être comparé, pour l'agrément et la variété, avec ce qu'il y a de plus pittoresque en Europe. Bennebrock, Heemstede avec son château et ses ornemens, restes de l'ancienne chevalerie; l'étang d'eau douce et limpide appelé le puits des brasseurs; l'auberge isolée, qui emprunte son nom d'une source au pied des dunes; Overveen et plusieurs autres villages; soixante maisons de cam-

campagne, au moins, embellies par l'art et la nature; les ruisseaux serpentant dans les vallées; les richesses de la végétation portées jusqu'au sommet des plus hautes dunes; de-là, l'aspect du lac, dont les formes varient à chaque point de vue; enfin l'horison couronné par le beau bois de Haarlem, qui couvre une étendue de 76 arpens: tout cela vaut bien, peut-être, une vue de la Suisse. La gravure ci-jointe représente la maison d'Elswoud, dans une situation élevée, d'où l'on jouit de la perspective la plus agréable.

LETTRE TROISIÈME.

Alkmaar.

La ville de Haarlem a été le berceau d'un grand nombre de peintres et d'autres artistes en tous genres; aussi les Italiens lui donnèrent-ils autrefois le surnom de seconde Bologne. Les plus renommés sont, François Hals, Salomon de Bray, Henri Cornelisz Vroom, Jean Wynants, dont on admire surtout le naturel du coloris dans la représentation des diverses couches de sable, Jean et Thomas van Wyk, Philippe Wouwerman et ses deux frères Jean et Pierre, Adrien van Ostade, Roestraten, Helmbreker, Adrien Brouwer, Uilenburg, Hostein, François Post, Nicolas van Berghem, Bartholomé van der Helst, Corneille de Vis-

Visscher, Jaques et Salomon Ruisdaal (ce dernier est plus renommé par l'art de modeller que par l'art de peindre), Jacque van Kampen, van Drielst, Hendriks, Cats, Milatz. Cette ville a aussi produit un grand nombre de savans et de littérateurs en tous genres. On distingue surtout Albert Sypenstein et Antoine van Dale, savans dans l'histoire et l'antiquité; Jean Huigen Linschoten, voyageur, à qui l'on est redevable de plusieurs découvertes; Waterloo, Pierre Langendyk et Elisabeth Hoofman, auteurs de divers ouvrages de poésie très-estimés.

J'ai visité une seconde fois, et avec un nouvel intérêt, l'établissement connu sous le nom de *Fondation* de Teyler. Le cabinet d'histoire naturelle, garni de tout ce que les divers règnes de la nature offrent de plus intéressant; la bibliothèque, riche en productions rares dans l'art typographique; le laboratoire de chimie; l'observatoire, sur lequel est un télescope de Herschel; la riche collection de minéraux, le cabinet de gravures: tout cela, joint à l'ordre et à la propreté, avec lesquels tout est rangé et conservé, met cet établissement à portée de rivaliser avec ce que d'autres pays possèdent de meilleur et de plus curieux en ce genre.

re. Ce qui rend la *Fondation* de Teyler en particulier recommandable, c'est que cette société ne borne pas à ses membres seuls l'usage de ses trésors et l'utilité de ses travaux ; elle en fait part au public, au moyen des leçons et des démonstrations hebdomadaires de physique et d'anatomie comparée, qu'elle fait donner à ses fraix et auxquelles sont employés, gratuitement, les instrumens de sont musée. Les directeurs ont érigé à la mémoire du fondateur, dans l'enceinte même du bâtiment, un monument de marbre, aussi élégant que simple ; il a été sculpté par M. Asselberg.

Un autre établissement non moins intéressant, c'est le musée d'histoire naturelle, appartenant à l'Académie hollandaise des sciences. Il s'y trouve, en particulier, de riches collections de minéraux du Bengale, de coquillages de la Chine, de marbres de différentes espèces et de plantes marines. La partie de l'histoire naturelle des animaux est assez complette, et elle a la mérite d'être classée très-exactement, suivant la système de Linnée.

Quelques membres de cette académie avaient formé, en 1777, une société particulière, sous

le

le nom de *Branche économique.* Le but de cette association était de favoriser et d'étendre l'industrie nationale, au moyen de divers prix proposés au concours; mais en 1797 elle fut réunie à *l'Académie Hollandaise*, et elles n'ont plus formé depuis qu'une seule société. Cette compagnie a fait de grands sacrifices et rendu des services importans au public. Les prix de concours et les encouragemens particuliers, qu'elle a distribués pendant vingt cinq ans, montent à 117,000 florins d'Hollande. La navigation fut surtout l'objet de ses soins; elle employait, entre autres, annuellement une somme de 4000 fl. pour l'équipement de cent jeunes mousses ou matelots, tirés des classes pauvres et destinés pour le service des navires faisant le commerce ou la pêche. Mais il semble que, d'un côté, le desir de la nouveauté, de l'autre la modicité des prix des manufactures étrangères, l'ont emporté sur toutes les vues patriotiques, en même tems que ce qui pouvait servir à l'amélioration de la marine, est devenu inutile par la guerre actuelle et les suites, qu'elle a entraînées après elle. Il reste néanmoins encore dans cette ville un établissement, qui retrace l'utilité de cette institution: c'est une manufacture, où l'on vernisse l'étain, le cuivre et la

tôle; les ouvrages qui en sortent, surpassent incontestablement, pour la beauté des dessins et la solidité du vernis, ce qui vient des fabriques d'Angleterre.

L'hôtel-de-ville renferme encore plusieurs portraits d'anciens comtes de Hollande, et d'autres tableaux supérieurement peints. On y conserve aussi un ouvrage imprimé par Koster lui-même et intitulé: *Spiegel der behoudenisse* (le Miroir du salut). Mrs. Enschedé, propriétaires d'une fonderie de caractères très-renommée, possèdent divers essais, propres à servir à l'histoire de l'origine et des progrès de l'imprimerie et qui semblent prouver, que c'est aussi dans la ville de Haarlem, qu'on a commencé (en 1473) à employer les caractères de fonte: on en attribue l'invention à Théodore Martin. Une pièce très curieuse, que possèdent ces Messieurs, est l'imprimé du traité primitif, conclu entre les provinces de la Hollande en l'année 1574 et connu sous le nom d'Union d'Utrecht. Ils ont enrichi leur magasin, déja très-considérable par lui-même, des fontes grecques du célèbre Wetstein, du travail de Fleischman de Nurenberg, incomparable pour la justesse et l'exactitude, des chefs-d'oeuvre des

frè-

frères Ploos van Amstel et de plusieurs autres. Les œuvres de Mozart, pour le violon, exécutées dans la même fonderie, égalent ou surpassent, tant par la dureté et la solidité des caractères, que par la finesse et la profondeur de la coupe, ce qu'on connaît de plus parfait en ce genre dans toute l'Europe.

La ville de Haarlem renfermait autrefois, après celles de Leide et d'Utrecht, les fabriques les plus florissantes de la Hollande en soieries, toiles de lin et de coton, pannes et étoffes de laine; tandis que ses fileries, ses moulins à retordre, ses blancheries et ses teintureries occupaient une infinité d'ouvriers. Mais ces établissemens y ont éprouvé le même dépérissement qu'ailleurs: la plupart ont enfin disparu entièrement, et ceux qui se sont conservés jusqu'à présent, sont dans un état de langueur. L'herbe croît dans plusieurs rues entièrement désertes; la population de la ville, qui en 1620 montait à environ 40,000 ames, est actuellement réduite au-dessous de la moitié.

Cette ville acquit, il y a près de deux siècles, une renommée extraordinaire par la culture et le débit des fleurs. Vous avez ouï parler, sans dou-

te, du trafic extravagant de tulipes, qui se fit ici particulièrement dans les années 1636 et 1637, trafic qu'on pouvait appeler imaginaire, puisqu'on vendait souvent ce qui n'existait pas. Un particulier acheta un seul oignon de la tulipe appelée le *vice-Roi* pour 25000 florins et en paya le prix, faute d'argent comptant, en grains, bestiaux, vin, beurre, fromage et meubles; un oignon de *semper augustus* fut payé 13,000, et trois autres, de la même qualité, 30,000 fl. Les oignons de tulipes se vendaient au poids, par grains de 9728 à la livre, poids de Haarlem et de 10240, poids d'Amsterdam, comme vous le verrez par le tarif suivant, qui est de l'année 1637 et qui sera toujours une particularité remarquable dans l'histoire du commerce:

Amiral van der Eyk, pesant	214 grains,	*f* 1045 - : -
Amiral d'Enkhuizen	215 . .	» 5400 - : -
Amiral Liefkenshoek . .	300 . .	» 4400 - : -
Eperon Brabançon	430 . .	» 1500 - : -
Pourpre foncé	320 . .	» 2025 - : -
Gouda	156 . .	» 1265 - : -
Grebber	523 . .	» 1485 - : -
Jory Catelyn	619 . .	» 2160 - : -
Peintre Parragon	106 . .	» 1615 - : -
Semper Augustus	123 . .	» 4600 - : -

L'a.

L'araignée	pesant 315	grains,	f 1330-:-
Vice-roi	. . . 410	. . . .	» 3000-:-
Belle d'été	. . . 368	. . . .	» 1010-:-

En outre, quelques oignons plus communs, qui se vendaient à la livre, comme:

Audenarde	f 5700-:-
Cente	» 4300-:-
Epis de bled	» 4800-:-
Couronne jaune	» 1200-:-
Couronne blanche	» 3600-:-
Suisses	» 1800-:-

Cependant ce commerce chimérique, qu' Amsterdam a vu porter, dans une seule année, jusqu'à dix millions de florins, ne tarda pas à tomber en décadence. Il s'éleva des querelles entre les vendeurs et les acheteurs; les tulipes rares devinrent plus communes, parceque tout le monde voulut en cultiver, et l'affluence en fit baisser les prix. Bientôt l'hiacinte entra en concurrence avec la tulipe; mais elle ne s'éleva jamais à un taux si exorbitant. On a conservé les prix de quelques hiacintes, vendues aux enchères publiques en 1730:

La Gloria mundi, un seul oignon .	*f* 650-:-
Non plus ultra	1850-:-
Le Bijou	450-:-
Le Temple de Salomon	400-:-

Le commerce des hiacintes dut une partie de ses succès à Madame de Pompadour, qui aimait ces fleurs et qui les mit en vogue dans toute la France, en même tems que le goût s'en répandait en Angleterre, en Russie, en Italie et en Portugal. Mais ce succès fut de peu de durée : la guerre, qui survint, ayant rendu l'exportation très-difficile, on s'occupa dans d'autres pays de la culture des hiacintes, et l'on a cessé depuis d'en faire venir de Hollande. Cependant quelques espèces ayant dégénéré à l'étranger, leur rareté les a de nouveau fait hausser de prix et il n'y a pas longtems que l'Ophir s'est vendu 3600 florins. Le débit des fleurs se bornant ainsi à l'intérieur, les jardiniers fleuristes s'occupèrent dès-lors de la culture d'un plus grand nombre d'espèces. Les anémones, les œillets, les auricules, les iris, les jonquilles, les renoncules, etc. devinrent à la mode, et l'usage presque général d'avoir des fleurs en vases ou en caraffes dans les appartemens, même en hiver, en augmenta considérablement le débit.

De-

Depuis que les jardins à l'anglaise sont à la mode, les cultivateurs des environs de Haarlem ont formé des pépinières d'arbrisseaux étrangers, qui sont devenus une branche importante de commerce. Les jardins à fleurs sont presque tous aux portes de Haarlem. On ne peut rien imaginer de plus agréable que ces jardins, au tems de la fleuraison: la manière, dont ils sont disposés, le soin avec lequel ils sont entretenus, la coupure des parterres, la diversité des couches, le mélange des plus belles couleurs et surtout le parfum qu'on y respire, en font de véritables lieux de délices: aussi sont-ils, dans la belle saison, remplis d'une foule de curieux. On compte actuellement, dans les environs de Haarlem, treize grands jardiniers-fleuristes, et l'on m'a assuré que le terrein destiné uniquement à la culture des hiacintes comprenait au de-là de 20 arpens. Le principal débouché pour le commerce des fleurs de Haarlem, est le marché d'Amsterdam, qui se tient le dimanche au soir, et le lundi toute la journée. On y faisait encore, il y a peu de tems, des affaires pour 15,000 à 20,000 florins, chaque semaine de printems et d'été: aujourd'hui la totalité du débit hebdomadaire ne va pas au de-là de 2,500 à 3,000 florins.

Je n'ai pu me résoudre à quitter cette ville, sans rendre hommage à la mémoire de Kenau Simons Hasselaar, cette héroïne, qui se dévoua à la défense de la ville, assiégée en 1573 par les Espagnols, et qui, non contente de combattre du haut des remparts, osa faire, en plein jour, une sortie contre les assiégeans, à la tête de trois cens personnes de son sexe, armées comme elle de piques et de mousquets. On conserve encore son portrait à l'hôtel des arbalétriers: elle y est représentée dans son costume ordinaire, la pique à la main, l'épée au côté et le baudrier passé sur l'épaule.

En quittant Haarlem, on trouve un grand nombre de belles maisons de campagne, et de villages admirablement situés. Dans celui de Sparendam, on admire la grande écluse, dont la chambre peut contenir 30 navires et qui sert, dans les basses marées, de déversoir aux eaux de l'Y, qui se rendent dans le Rhynland, le long d'une digue qui a 600 verges d'étendue, et 52 pouces au dessus du niveau d'Amsterdam. Ces diverses constructions ont été combinées de la sorte, pour mettre Amsterdam à couvert des inondations. Non loin de là, est le village de Sparenwoude, renommé pour avoir donné naissance à Nicolas van Kie-

Kieten, géant, qui avait, dit-on, plus de neuf pieds de haut et qui, dans le 14ème siècle, fut envoyé comme ambassadeur en Angleterre à la tête de plusieurs gentils-hommes. En suivant la route de la Nord-Hollande, on traverse le village de *Zandpoort*, entouré, comme tout le quartier de Velsen, de belles maisons de campagne et de vergers, qui produisent des fruits excellens. La plupart de ces fruits servent à approvisionner le marché d'Amsterdam.

La petite ville de Beverwyk est agréablement située. Il s'y trouve un établissement pour la guérison des malades attaqués d'épilepsie et une maison, qui sert, à la fois, d'hospice aux personnes dont l'esprit est égaré et de prison correctionnelle pour des débauchés. On fait dériver le nom de cette ville de deux mots hollandais, qui signifient *quartier des pélerins:* dénomination que l'on attribue aux pélérinages fréquens, qui se faisaient anciennement à l'église de Ste. Agathe. Beverwyk était renommé au 15ème, au 16ème et au 17ème siècle par les cinq chambres ou sociétés de *Rhéteurs*, qui s'y étaient établies. Ces rhéteurs, précédemment connus sous les noms de *Diseurs*, conteurs ou *Récitateurs*, étaient les mêmes,

mes, qu'on appelait autrefois en France *trouba-dours*, *trouverres*, *conteurs* en *fatistes*, du grec *φατίζειν* ou *φατις*, ou du latin *fari*, *fator*. Ils étaient admis dans les maisons des grands, pour entretenir la compagnie, surtout pendant les repas, par le récit de leurs aventures vraies ou feintes, ou par d'autres pièces qu'ils composaient, en prose ou en vers: ils étaient à peu près ce que sont aujourd'hui les *Improvisatori* en Italie. Les rhéteurs formèrent, dans la suite, des sociétés particulièrement destinées à la culture du langage et de la poésie. Ils avaient aussi des théâtres, où ils représentaient tour-à-tour des pièces sérieuses et des farces; on les employait surtout dans les solemnités publiques, où ils chantaient et jouaient de divers instrumens. Il paraît qu'au 16ème siècle leurs assemblées étaient, en quelque manière, autorisées par le Gouvernement. Ils formaient alors en Hollande une centaine de chambres: celle de Middelbourg était distinguée par le titre d'*ancienne*. Chaque chambre avait son écu, sa légende et même ses lois particulières. Les principaux membres ou les directeurs étaient désignés par les titres d'Empereur, Prince, Doyen, Facteur, Conseiller et Enseigne. Guillaume I Prince d'Orange fut *prince* de la chambre *des*

Vio-

Violettes à Anvers. Le *Facteur* était chargé d'ordonner les fêtes et les divertissemens, aussi le choisissait-on parmi les plus habiles. L'Enseigne portait le drapeau dans les assemblées ou les processions solemnelles, qui se faisaient ordinairement au son des flutes et des tambours. Lorsque la civilisation commença à faire de grands progrès en Europe, ils se montrèrent zélés partisans de la tolérance religieuse et ne contribuèrent pas peu à l'établissement de la réforme au 16ème siècle; souvent même ils osèrent, dans des farces, exposer les fraudes et l'ambition ou l'avidité des prêtres à la risée publique, ce qui leur attira quelquefois des persécutions, et même des peines afflictives de la part du Gouvernement. Parmi les rhéteurs du 17ème siècle, Oudaan, Langendyk de Haarlem et van Vondel d'Amsterdam ont acquis une grande réputation par la réforme qu'ils ont introduite dans les représentations théâtrales Leurs chambres, abolies depuis par les intrigues du clergé, semblent s'être confondues avec les loges des Francs-Maçons.

Aux environs de Beverwyk mon compagnon me fit observer ces mots sur le frontispice d'une d'une ancienne maison de campagne; *L'endroit le plus*

plus étroit de la Hollande. En effet, le terrein, resserré entre le marais de Wyk (qui est un bras de l'Y) et la mer du Nord, n'a qu'une demi-lieue de largeur en cet endroit. On dit que c'est ici, que van Vondel a composé sa tragédie de Palamède, sur le modèle des tragédies grecques; on ajoute qu'il a emprunté de ce local la belle description de la contrée célébrée par le chœur des Eubéens. Les Hollandais, regardant avec raison le sol, qu'ils habitent, comme leur propre ouvrage, s'intéressent conséquemment aux moindres particularités qu'il offre, et regardent comme une espèce de sanctuaire chaque coin de terre marqué par les traces du génie ou des talens de leurs compatriotes: aussi mon guide ne manqua-t-il pas de m'introduire dans la chaumière, où ces deux femmes de génie, qui reposent dans la même tombe auprès du village de Schevelingen (*), ont composé leurs romans de *Sara Burgerhart* et de *Willem Leevend.* En arrivant à Uitgeest, il me fit considérer une peinture représentant le premier moulin, dont on ait fait usage pour scier le bois et

---

(*) Voyez ci-dessus, page 45.

et qui fut inventé par un Hollandais en l'année 1592; ce moulin est construit sur un radeau flottant, pour pouvoir le tourner au vent. A Heemskerk, mon compagnon me conduisit devant un monument en pierres de taille, surmonté d'un génie, qui de sa torche allumée semble vouloir réduire quelques os en cendres. Ce qui attire particulièrement l'attention sur ce monument, c'est que son fondateur, appelé van Veen, peintre de profession, a eu la fantaisie, en l'érigeant à la mémoire le son père, d'assigner une dot pour chaque jeune fille, qui consentirait à se marier sur cette tombe et qui jurerait d'avoir jusqu'à ce moment gardé sa virginité. A Heiloo, nous allâmes voir une source appelée le puits de St. Willebrord, qui, suivant la chronique du 7ème siècle, jaillit miraculeusement à la prière de ce moine anglais; quelques bonnes gens y viennent encore de tems en tems chercher la guérison de leurs maux. Près de là est un sentier, qui conduit au haut d'une colline appelée la chaire de St. Willebrord et d'où il commença, dit-on, à prêcher l'évangile. On prétend que c'est aussi en cet endroit, qu'il fonda la premiere église pour les chrétiens; mais il n'en reste plus aucun vestige.

Un objet beaucoup plus intéressant, c'est la vue des ruines d'une abbaye, célèbre dans les anciens tems et dont le savant Matthæus a éternisé la mémoire. Vous vous rappelez, sans doute, ces solitaires d'Egmond, fameux dans l'histoire du moyen âge par leur zèle pour les sciences et la littérature. La bibliothèque de leur monastère, consistant en une multitude de manuscrits, passait pour une des plus riches et des plus curieuses qu'on connût. Où est restée cette collection, qui subsistait encore au quinzième siècle? Qu'est devenu l'autel d'or, enrichi de pierreries et qu'on pouvait comparer à tout ce que les églises d'Allemagne possédaient en ce tems-là de plus magnifique? Pourquoi cet édifice même, la demeure du roi Guillaume et du comte Florent V et qui semblait devoir braver les siècles, a-t-il été ruiné presque jusqu'aux fondemens durant les troubles civils et particulièrement pendant la guerre que les Espagnols ont faite à ce pays? Combien sont encore intéressans les moindres vestiges de ces tems reculés, où les hommes possédaient assez de force, de courage et de richesses pour élever ces masses colossales, que l'architecture moderne oserait à peine entreprendre, quoiqu' aidée de toutes les nouvelles inventions de la mécanique!

Le

Le monastère d'Egmond avait deux tours, dont les flèches s'élevaient à 175 pieds ; elles étaient jointes par un pan de muraille de 28 pieds de haut, ayant, depuis son sommet jusqu'à la hauteur de douze pieds au dessus du terrein, une épaisseur de 3 pieds, et plus bas une épaisseur de 7 jusqu'à 8 pieds. Toute cette construction était en pierres de tuf, dont quelques-unes pèsent jusqu'à 200 livres : telle était la hardiesse des édifices élevés par l'ancienne noblesse, et par l'esprit religieux de ces tems-là ! Il n'en reste plus aujourd'hui que les ruines représentées dans la gravure ci-jointe, qui ont fait partie de l'église paroissiale et de son clocher. Mon ami m'en a montré un autre dessin, fait en l'année 1800, et dont toute la différence consiste en ce qu'une des tours de l'abbaye et la flèche du clocher de la petite église étaient encore debout. Une partie beaucoup plus considérable de ces ruines avait résisté pendant plus de deux siècles aux ravages du tems ; mais après une forte gelée, qui survint au mois de décembre 1798 à la suite d'un épais brouillard, le mur extérieur s'écroula tout-à-coup et entraîna tous les planchers intérieurs dans sa chûte. Pour prévenir d'autres accidens semblables, le seigneur d'Egmond fit, peu de tems

 après,

après, démolir les autres parties qui menaçaient ruine. On a cependant, par respect pour les arts et l'antiquité, conservé ce qui méritait de l'être, et fait prendre des dessins de ce qu'il a fallu abattre. On voit, entre autres, dans la maison de campagne qui a appartenu à M. Tinne, un monument de pierre, faisant autrefois partie du principal portail de l'église, entre les deux tours de l'abbaye. Ce monument est appuyé contre un bloc de grès posé perpendiculairement et qui a 6 pieds de long, sur 3 pieds de large et 4 de haut. Le monument lui-même est de grès rougeâtre. Il a 3 pieds de haut et 6 de long à la base; il forme un relief de 3 à 4 pouces autour du cadre, et d'un pouce trois quarts à l'intérieur. Thierry, le sixième des comtes de Hollande, et Petronelle sa mère, veuve du comte Florent II et fondatrice de ce monastère, y sont représentés dans l'attitude de personnes qui prient. Ils s'adressent à l'apôtre St. Pierre, qui est debout au milieu, ayant la tête couronnée d'une auréole, les épaules couvertes d'un manteau court à large bord, orné de croix et enrichi de perles. Le Saint tient dans sa main droite la clef du paradis, et dans sa gauche une crosse d'évêque. On lit sur la base cette inscription, sculptée en relief:

hic

hic. thidoric. orat. opus. hoc. petronilla. decorat.

La légende autour du monument, qui forme un demi-cercle, est conçue en ces termes:

Janitor. o. celi. tibi. pronum. mente. fideli.
Intromitte. gregem. superum. placans. sibi. regem.

Le célèbre manuscrit de Willeranus, religieux de ce monastère, contenant sa traduction du Cantique des cantiques en latin et en franc-teuton, se trouve actuellement, si je ne me trompe, parmi les manuscrits de l'université de Leide.

Je me suis reposé ici au même endroit, où l'on prétend que Descartes, persécuté ailleurs pour sa philosophie, composa ses ouvrages savans et profonds; il trouva ici, comme Spinoza à Rhynsburg, un asyle contre l'acharnement des prêtres dans cette tolérance religieuse, qui a fait tant d'honneur aux Hollandais. Parmi les antiquités, qu'on conserve en cet endroit, sont deux statues en bronze, de grandeur naturelle; elles représentent le premier comte et la première comtesse d'Egmond, et semblent avoir fait partie d'un magnifique mausolée. On voit, en outre, dans ce

 vil.

village un monument en marbre, élevé à la mémoire de Nicolas Witsen, célèbre architecte naval, qui fut bourguemaître d'Amsterdam et l'ami de Pierre-le-Grand.

Nous arrivons à Alkmaar, ville régulièrement bâtie et d'une extrême propreté. C'est la patrie de Métius, qui dispute à Johnson et Lippersheim de Middelbourg l'invention des lunettes à longue vue; de Drebbel, à qui l'on doit l'invention du thermomètre; de la famille des Foreest, de Vesalius Mobachius, savant littérateur et des frères Everdingen et de Wit, qui tiennent un rang distingué parmi les peintres.

Alkmaar faisait, il y a peu d'années, un commerce très-considérable en grains et surtout en fromage. Depuis 1763 jusqu'à 1769 l'affluence de cette dernière denrée fut telle sur les marchés d'Alkmaar, de Hoorn et de Purmerend, qu'on y en vendit près de 99 millions de livres. Mais actuellement cette branche de commerce languit, comme toutes les autres. Alkmaar fournit encore, annuellement, 6 à 7 millions de livres de fromage, et les autres villes de la Nord-Hollande, y compris les îles de Texel et de Wieringen, 11 à

12 millions. On fait en Hollande des fromages de deux espèces, les uns de lait doux, et les autres de lait écrémé : ces derniers se nomment aussi fromages au cumin ou aux épices, parce qu'il entre dans leur composition des graines de cumin et des clous de girofle. Parmi les fromages de la première espèce, le meilleur est celui de Beemster, auquel on donne communément le nom de fromage d'Edam. On laisse à ce fromage sa couleur naturelle; ou bien, dans la vue de le mieux conserver, quand il est destiné à l'exportation, on le couvre d'une couche légère de tournesol rouge ou d'un autre enduit de la même couleur, qui lui a fait donner le nom de rouge-croute. On en fait de divers poids et en différentes saisons, suivant les pays pour lesquels ils sont destinés. Les rouges-croutes, pour l'Amérique, l'Espagne et l'Italie, pèsent depuis 3 jusqu'à 10 livres et se font dès le mois de Mai; pour la France, 3½ livres et se font dans les mois de Septembre et d'Octobre; pour l'Angleterre et le Brabant, 3½ à 4 livres, on les prépare en Novembre et Décembre; enfin pour Cologne et une partie du Brabant, qui pèsent 20 livres et qu'on fabrique dans le cours de l'automne : les prix de ces fromages varient ordinairement de 17 à 26

florins par 100 livres. Les fromages à croute blanche, de 6 à 7 livres pesant, s'expédient principalement pour Paris et Hambourg : le prix est de 14 jusqu'à 20 florins. Les fromages blancs les plus gros se fabriquent dans la partie méridionale de l'ancienne province de Hollande et surtout dans le village de Stolkwyk près de Gouda, au mois de Mai et de Septembre. Ils ne pèsent jamais moins de 10, 14 ou 16 livres, il s'en fait même de 40 livres. Les plus gros sont destinés pour l'Allemagne, la Russie et la Baltique; on envoie les plus petits en France, en Espagne, en Italie et jusqu'aux Indes.

Les meilleurs fromages au cumin se font le long du Rhin et surtout aux environs de Leide; aussi les nomme-t-on fromages de Leide. Ils sont marqués aux armes de cette ville, qui sont deux clefs en sautoir. Il y a de ces fromages, qui pèsent depuis 10 jusqu'à 40 livres, et ils se vendent depuis 30 jusqu'à 36 florins les 300 livres. Les plus petits sont destinés pour les Indes, les plus gros sont envoyés en Angleterre et en Suède; on préfère aussi les plus gros pour la consommation dans l'intérieur de la Hollande. On prépare encore du fromage de lait écremé aux en-

environs de Delft et en Frise, mais il est moins recherché dans le commerce et, à l'exception de ce qui s'en expédie pour l'Angleterre et la Suède, on n'en fait usage que pour les équipages de vaisseaux. Ce fromage pèse depuis 20 jusqu'à 30 livres la pièce, et se vend 25 à 28 florins les 300 livres; il est ordinairement enduit d'une couleur jaune, qui sert à le conserver. Dans les tems ordinaires, il se fait annuellement, en Hollande, au delà de 30 millions de livres de froge. Comme aujourd'hui le navigation par mer est interrompue et par conséquent l'exportation considérablement diminuée, les prix des fromages ont baissé à proportion, et les magasins d'Amsterdam et de Nord-Hollande en sont tellement remplis, qu'il n'est pas rare d'en trouver, qui contiennent pour 60,000 et même pour 80,000 florins de cette marchandise.

On conserve, dans le chœur de la cathédrale d'Alkmaar, un catafalque en charpente, surmonté d'une pierre blanche, sur laquelle est sculpté un lion, avec une épitaphe en vieux hollandais, qui indique qu'un comte de Hollande, appelé Florent, fut enterré en ce lieu le 27 Juin 1296.

On m'a montré, au coin d'une petite rue, la maison du Roi Guillaume, père du comte Florent V., bâtie en l'année 1252. Cette maison, comme on le pense bien, à été rebâtie depuis; mais on y a laissé subsister, surtout dans la façade, plusieurs morceaux, d'après lesquels on peut se former une idée de l'architecture et de la sculpture de ce tems-là. Le mur latéral est orné d'une grande croix, écartelée de quatre autres plus petites et surmontée d'un heaume, qui porte pour cimier deux plumes avec trois animaux, qui paraissent être des lapins. A côté est une main d'homme, qui semble indiquer cette espèce d'armoirie, avec cette inscription: *Blyft hier Opynen Regeert*.

La ville d'Alkmaar contient à peine 9000 habitans: cependant on y remarque, en général, plus de civilisation qu'on ne semblerait devoir en attendre dans une contrée, où tout retrace encore les anciennes mœurs et des usages surannés. Les femmes d'un certain rang y sont mises avec goût et même avec une élégance qui leur est particulière (*). Les hommes y sont bien faits, polis et

(*) Voyez Tome I. page 127.

et prévenans; ils aiment la conversation, et leur société est aussi agréable qu'intéressante. Quelques particuliers ont même formé une réunion, dans laquelle on joue des pièces de théâtre; d'autres composent une société, qui s'occupe de la physique, tant spéculative qu'expérimentale: peut-être ces associations ont-elles contribué jusqu'à certain point à donner aux habitans d'Alkmaar un degré de culture, qui les met au dessus de leurs voisins. Au sortir de la ville est un bois, qui couvre une surface d'environ 50 arpens et dans lequel on a ménagé des allées, des bouquets, des tertres et tout ce qui sert à varier agréablement la promenade. On attribue cependant au voisinage de ce bois, planté en grande partie d'arbres de haute futaie, un effet pernicieux sur la santé des habitans. Il est vrai que la mort enlève à Alkmaaar, année commune, un dix-huitième de sa population, tandis qu'il n'en meurt pas tant ailleurs, et l'on croit généralement que le voisinage du bois en est la cause, en accumulant les vapeurs et en interceptant le courant de l'air. Je crois cependant que l'insalubrité du séjour d'Alkmaar doit être principalement attribuée aux terres marécageuses qui l'environnent, à la mauvaise qualité de l'eau et particulièrement au brouillard

froid,

froid, qui s'élève le soir de la mer du Nord, souvent après une journée très chaude, et qui fait quelquefois périr les végétaux avec les animaux. On donne à ce brouillard, sur toute la côte, le nom de flamme de mer; il se fait surtout sentir au commencement de l'automne, et engendre des fièvres accompagnées de frisson.

En parlant de maladies, il est naturel de penser à la mort et aux cérémonies funéraires en usage chez les diverses nations. Je vais vous faire part de ce que j'ai vu pratiquer ici, dans les environs et dans d'autres villes de la Hollande. Comme cependant la description même la plus exacte pourrait vous paraître obscure à cet égard, je me suis amusé à dessiner l'esquisse, que je vous envoie. Elle représente, en premier lieu, un convoi funèbre, tel que celui qui accompagne ordinairement la sépulture des personnes riches ou de distinction à Amsterdam, Delft, Dordrecht, la Haye, Haarlem, Leide, Rotterdam et Utrecht. Cette cérémonie a lieu, de la manière suivante, après le coucher du soleil et à la lueur des lanternes. Un sergeant de police, vêtu de noir, portant une canne à la main et l'épée au côté, ouvre la marche: sa présence sert à écarter la foule et à prévenir le désordre.

Vien-

Viennent ensuite six bedeaux, portant de grandes lanternes, où sont allumées deux chandelles ou bougies. Ils sont suivis des prieurs aux enterremens, communément au nombre de six, au milieu desquels marche un domestique du mort ou le valet du commissaire du quartier. Derrière eux avance lentement la voiture, qui porte le cercueil; elle est précédée et escortée de trois bedeaux, qui portent chacun une lanterne de tôle noire au bout d'un long bâton peint de la même couleur, et de six porteurs en manteau noir, avec des rabats et un long crêpe au chapeau: ces porteurs enlèvent le cercueil de la voiture devant la porte de l'église et vont le déposer au bord de la fosse. La voiture est peinte toute en noir, et garnie, ainsi que les deux chevaux qui la tirent, de housses de velours de la même couleur. Le cocher est aussi vêtu de noir et affublé d'un manteau; il porte sur la tête un chapeau à bord détroussé, d'où pend par derrière un large crêpe. Derrière cette voiture, appelée le carosse de deuil, viennent, dans six carosses ordinaires, les parens et les amis du mort. Chacun de ces carosses est accompagné de deux porte-lanternes, et d'un domestique en habit de deuil ou en livrée. On distingue à la couleur des gants de toutes les per-

son-

sonnes qui forment le convoi, si le défunt était marié, ou célibataire : dans le premier cas ces gants sont noirs, dans l'autre cas ils sont blancs. A la Haye, les convois sont quelquefois composés de neuf carosses de deuil ou davantage. A Utrecht on n'emploie qu'un seul carosse de deuil; mais il est suivi de carosses ordinaires, souvent au nombre de dix, vingt ou davantage.

Cette pompe, autrefois commune aux funérailles des gens aisés, a rarement lieu aujourd'hui, à cause des fraix qu'elle entraîne, tous ces bedeaux, porteurs, prieurs, cochers et domestiques, avec ou sans livrée, devant être payés par les héritiers ou les parens du mort. Il n'y a point de tarif déterminé; mais on donne communément depuis 5 jusqu'à 14 florins à chacun d'eux, sans compter un pour-boire de 20 jusqu'à 40 sous, suivant l'état et les richesses du défunt. Pour porter un mort en terre à meilleur marché, on fait cette cérémonie de jour et ordinairement le matin. Alors on transporte le cercueil avec le même carosse de deuil; mais au lieu du convoi, que je viens de décrire, il n'est accompagné que des porteurs et des prieurs : les parens du mort se rendent par un autre chemin au lieu de la sépulture,

ture, et reçoivent le cercueil à l'entrée de l'église ou du cimetière.

L'usage des convois à pied est plus commun parmi les personnes d'une condition médiocre. Dans ce cas-là, la cérémonie a lieu dans l'après-midi. On pose le cercueil sur un long brancard couvert d'un poêle, que les porteurs, au nombre de douze ou quatorze, chargent sur leurs épaules pour le porter de la maison du mort jusqu'à l'endroit, où il doit être enterré. Des prieurs, au nombre de deux, quatre ou six, précèdent le cercueil. Derrière suit le convoi, composé d'abord des proches du défunt, quelquefois des enfans mâles en bas-âge; après eux viennent les amis et les voisins, deux à deux suivant leur rang, tous en habit et en manteau noir, avec un rabas, un long crêpe pendant au chapeau, et des gants noirs ou blancs. Autrefois ces convois à pied étaient composés de 100, 200 et jusqu'à 300 personnes; mais ils sont beaucoup moins nombreux aujourd'hui Cette manière de porter les morts en terre est beaucoup moins coûteuse que la précédente: on ne paie guère que les prieurs et les porteurs, et le salaire de ceux-ci est depuis 1 jusqu'à 7 florins, suivant les facultés du

du défunt ou de ses héritiers Si quelqu'un meurt dans l'indigence ; on l'enterre aux fraix de la commune, ou de l'église dont il était membre. Le cercueil n'est alors accompagné que d'un seul prieur et des parens en ligne ascendante.

La cérémonie des enterremens a lieu d'une manière différente dans les campagnes, surtout si l'endroit de la sépulture est éloigné du domicile du mort. A l'heure fixée pour le départ, on pose la bière, couverte d'un poële, sur un chariot ordinaire à timon recourbé et attelé de deux chevaux ; le conducteur est un des proches ou des voisins du mort, à qui le chariot et les chevaux appartiennent ; derrière lui s'assied le mari ou l'épouse, le frère ou la sœur du défunt, la tête couverte d'une cape noire. Ce premier chariot est suivi d'un ou de deux autres, qui portent les plus proches parens du mort, habillés de noir, mais sans rabats et sans manteaux, et placés deux à deux, tant hommes que femmes (cependant la présence des femmes aux enterremens commence à être moins en usage). Les porteurs reçoivent le cercueil à l'entrée de l'église, où les assistans se rangent deux à deux, pour le conduire jusqu'à la tombe au tintement de la cloche. Les por-

porteurs reçoivent, pour ces enterremens, depuis 11 jusqu'à 30 sous.

C'est aussi de cette manière, que se font les funérailles des Israélites, le lieu de leur sépulture étant ordinairement éloigné de leurs habitations. Quelquefois (et cela dépend des localités) le convoi se fait par eau. Alors on transporte le mort au lieu de la sépulture dans une de ces barques de trait, dont j'ai fait mention ci-devant, et la famille avec les amis du mort se placent dans la chambre de poupe, ou prennent une barque séparée.

On suit encore un usage différent par rapport à l'enterrement des enfans, au dessous de 12 ans. Dans les principales villes de la ci devant Hollande méridionale, le transport du mort au lieu de la sépulture se fait en voiture, ou à pied. Dans le premier cas, on fait usage d'un *traîneau drapé:* c'est une voiture semblable au carosse de deuil, aux dimensions près, qui sont plus petites et avec cette différence, qu'au lieu d'être montée sur un train à quatre roues et attelée de deux chevaux, elle est attachée sur un traîneau et tirée par un seul cheval. Le conducteur, en habit noir, marche à côté.

Deux ou trois prieurs précèdent la voiture, et à peu près autant de parens du mort la suivent; quelquefois aussi il n'y a pour toute escorte qu'un seul domestique en livrée, qui marche à côté du traîneau. Le convoi à pied a lieu de la manière suivante: un homme en manteau noir porte la bière sous le bras droit, soutenue par une bretelle en baudrier, qui lui passe sur l'épaule gauche; derrière lui marche ordinairement le père de l'enfant mort, avec un ou deux de ses proches; sur le poële, qui couvre la bière, sont quelquefois attachés des bouquets de fleurs et d'autres ornemens, et celui, qui la porte, tient à la bouche un petit rameau verd, dont il répand ensuite les feuilles sur la tombe: douce image de la créature moissonnée en son printems, et qui suffirait pour prouver que les Hollandais ne sont pas si dépourvus de sensibilité, que quelques voyageurs le prétendent.

Aussitôt que la bière est descendue dans la fosse, le convoi revient à la maison mortuaire, en suivant le même appareil, mais en invertissant l'ordre de la marche: de sorte que la voiture de deuil et les porteurs ferment le train. C'était cidevant la coutume, à la rentrée dans le domicile

du

du défunt, de présenter aux assistans du vieux vin de Rhin dans des coupes de verre verd particulièrement destinées pour ces sortes d'occasions, tandis que l'un des proches remerciait l'assemblée pour les derniers honneurs rendus au défunt: aujourd'hui cet usage est presqu'entièrement aboli; c'est un des prieurs, qui se charge du remercîment à l'endroit de la sépulture même, et le convoi se sépare ordinairement avant d'arriver à la maison mortuaire. Dans les villages, c'était anciennement le coutume de donner aux parens et aux amis du mort un banquet, qui durait quelquefois trois jours; mais aujourd'hui ces banquets sont fort simples, ou même il n'ont plus lieu: on se contente d'un pour boire, qu'on distribue aux assistans sur le lieu de la sépulture et dont ils font ensemble un petit régal, composé de pain, de beurre, de fromage et de bierre.

Ceci regarde particulièrement la Hollande: en Zélande et en Frise les habitans de la campagne suivent des usages très-différens. Dans les villages de Zélande le banquet funéraire ne manque pas d'avoir lieu. On y sert souvent un mouton partagé en deux (chaque moitié pesant environ 70 livres), plusieurs jambons, aloyaux fumés,

etc.; la boisson consiste en bierre forte et vieille, qu'on verse à la ronde. Quelquefois le ministre protestant du lieu est présent à ce repas, et alors c'est lui qui bénit les alimens; les prêtres catholiques y assistent rarement. S'il n'y a point d'ecclésiastique, c'est alors le magister du village, le menuisier qui a fait la bière ou le boulanger qui a fourni le pain, qui se charge de dire le bénédicité, en se tenant debout, pour être mieux entendu, sur le seuil de l'appartement où les convives sont assis, ordinairement les hommes d'un côté et les femmes de l'autre.

En Frise, les funérailles sont une vraie fête de village, à laquelle assistent cent personnes et au de-là. Jusqu'à onze heures du matin, qui est le moment du départ, l'assemblée garde le plus profond silence : il n'est interrompu que par des rasades d'eau-de-vie avec du sucre, que les assistans se versent eux-mêmes en puisant la liqueur avec une cuillère dans un vase d'argent ou de porcelaine. Le convoi marche ensuite, jusqu'au lieu de la sépulture, avec assez de décence; mais il n'en est pas de même au retour, après qu'on s'est débarrassé du mort. Chacun alors s'entretient avec son voisin, souvent à haute voix, et semble im-

pa-

patient de revenir au lieu du départ, où, pendant les funérailles, les femmes se sont occupées des apprêts du repas. Quoique ce repas ne consiste qu'en grosses viandes avec du pain et qu'on n'y boive que de la bierre chauffée, qu'on verse d'un chaudron, les convives, qui peut-être n'ont pas fait depuis longtems un pareil régal, s'en donnent au cœur joie. A mesure que la grosse faim s'appaise, la conversation s'anime de plus en plus; elle roule sur toutes sortes de sujets indifféremment; rien n'en est exclus, pas même les intrigues amoureuses du quartier. Après la prière, qui termine le repas, on distribue aux hommes des pipes et du tabac; les femmes se rangent autour de la table à thé et en servent à toute la compagnie. Après le thé, viennent de nouvelles rasades de genièvre pour les hommes, et d'eau-de-vie au sucre pour les femmes, avec du pain d'épice ou des gâteaux au miel. A six heures les convives se séparent, ceux du moins dont les habitations sont éloignées. Il ne reste plus alors que quelques parens, voisins de la demeure du défunt; ceux-ci s'arrêtent encore une heure ou deux après le départ des autres: ce qui exige encore un goûter, dans lequel on sert du pain, du beurre et du fromage, avec du caffé. Au reste cet-

cette coutume de manger et de boire aux funérailles retrace les anciennes pratiques des peuples superstitieux du nord, qui à la mort d'un proche dressaient un banquet expiatoire, pour appaiser les mânes du défunt.

Nous avons fait d'ici une excursion vers la côte, très-agréable par la variété des objets, que nous avons rencontrés sur notre route. Deux bois d'une étendue considérable, le Bergerbosch et le Rampenbosch, offrent des promenades délicieuses. Dans un château des comtes de Nassau, dont la construction n'a pas été achevée, nous vîmes, entre autres, une tapisserie peinte, représentant le reniement de St. Pierre, admirable par la force d'expression, qui règne dans les caractères, et par la beauté du coloris. Cette tapisserie est entourée d'un cadre doré, dont la sculpture représente tous les instrumens de la croix. On dit qu'on a inutilement offert au propriétaire plus de dix mille florins pour l'achat de ce tableau. Le petit village de Bergen est dans une situation tout-à-fait champêtre. Les traces de la descente des Anglais et des Russes, en l'année 1799, sont encore visibles. On nous montra l'endroit où sont enterrés un grand nombre de morts

morts, tués dans les combats qui forcèrent les ennemis à la retraite. Le village de Schoorl est singulièrement situé, dans un vallon entouré de dunes très-élevées, d'où l'on jouit de la plus belle perspective. Près de la mer est le village de Petten, qui tire son nom des puits ou réservoirs, où l'on fait dégorger et où l'on engraisse les huitres, après qu'on les a pêchées fort jeunes au mois de Mars sur les blancs de sable et les îlots du Zuiderzée. La manière, dont on pêche les huitres dans ce pays, diffère de celles qu'on emploie sur les côtes de France et dans le Holstein. Au lieu d'une griffe, ou d'une pêle à cercle, à laquelle est suspendu un filet, on se sert ici, pour détacher et tirer les huitres du fond de la mer, d'une drague appelée *Kor*. Elle est composée de deux pièces de fer cilyndriques formant un angle, dont les deux branches sont réunies au sommet et se terminent en forme de crochets aux deux extrémités : ces cylindres ont quatre à cinq pouces de long et un pouce de diamètre. A l'endroit de la courbure est une troisième pièce de fer en travers, qui sert à maintenir l'écartement des deux autres et à laquelle le filet, en forme de poche, est suspendu. Les mailles de ce filet sont de fil d'archat jusqu'à trois cinquièmes de l'em-

bouchure, le reste est de fil de chanvre. A l'extrémité inférieure est adapté un instrument tranchant, appelé coutre, qui a quatre pieds de long sur deux pouces de large, formant un coin, dont la tête à un pouce d'épaisseur et dont la pointe est dirigée vers le sommet de l'angle formé par les deux crochets. Ce coutre sert à arracher tout ce qui tient au fond de l'eau. Le sommet de l'angle, où les deux crochets se réunissent, est arrondi et creux à l'intérieur, formant ainsi une espèce de carcan, autour duquel est roulé un des bouts de la corde, qui sert à tirer le *Kor* en avant; l'autre bout sert à le lever, dès qu'on s'apperçoit qu'il est chargé. On pêche ordinairement avec deux *Kors*, dont l'un se jette à bas-bord, et l'autre à stribord. Quelquefois aussi on en emploie trois à la fois; alors l'un se jette à la proue, l'autre à la poupe et le troisième vers le milieu du bâtiment. Les courans et la sonde indiquent quels endroits sont propres à la pêche des huîtres; on les marque ensuite au moyen de balises. On pêche en suivant le fil du courant et en faisant des bordées d'une balise à l'autre, à moins qu'on ne s'apperçoive que le *Kor* est chargé, ou que les balises ne soient trop éloignées: car elles se trouvent quelquefois à la

distan-

distance d'une lieue. La pêche la plus abondante a lieu quand le vent est opposé à la marée, parce qu'alors on drague en allant et en revirant. La saison de la pêche dure depuis le 25 de juillet jusqu'en Décembre. Les endroits, appelés puits, où l'on conserve les huitres, sont des bancs de sable d'une centaine de verges, à 16 pieds quarrés par verge; ils sont ordinairement bornés par des branches de saules, marqnées de manière à faire distinguer les divers propriétaires. Ces puits n'ont jamais besoin d'être repeuplés, si ce n'est en cas d'assablement à la suite d'une tempête, ou parceque les glaçons les ont détruits. Six mois suffisent pour donner aux huitres le degré de grosseur, qui plait à la plupart des amateurs. D'autres préfèrent néanmoins celles qui sont plus grosses et qui ont été plus longtems à l'engrais. De ce genre sont surtout les huitres du Texel, dont il se fait des envois considérables pour Hambourg, Petersbourg et d'autres endroits. On compte que la pêche des huitres et le transport, tant à l'intérieur, qu'à l'extérieur, occupe annuellement cent navires; cependant il faut que chaque navire en transporte, au moins, cent mille pour compenser les fraix de pêche et d'expédition. Le débit de ce coquillage dans ce pays ci commen-

ce au mois d'Octobre et finit au mois de Mars. Les personnes d'un goût exquis, qui donnent la préférence aux huitres pêchées sur les côtes d'Angleterre, doivent se trouver gênées par la guerre actuelle.

Depuis Petten, en passant par Kalans-oog (l'endroit, où les Anglais débarquèrent avec des forces formidables en l'année 1799) et par Huisduinen, jusqu'au Helder, la côte est platte, les dunes ayant été vraisemblablement balayées par la mer du Nord. Pour y suppléer, on a construit sur toute cette ligne une digue suffisante et dont l'entretien coûte des sommes très-considérables. D'immenses massifs de pierres, formant de grandes jettées et d'autres ouvrages de défense à la mer, forment en cet endroit un excellent port pour les vaisseaux de guerre et les navires marchands. Le village de Helder, autrefois uni a l'île de Texel et qui forme aujourd'hui l'extrêmité du promontoire au nord-ouest de la Nordhollande, fut longtems et est maintenant plus que jamais l'objet de l'attention particulière du Gouvernement, tant pour le garantir contre les inondations, que pour tenir en bon état le canal de navigation, qui le sépare du Texel; cependant les pilotes côtiers des en-

environs se plaignent des alluvions et des assablemens, qui se forment en plusieurs endroits. Le Nieuwe-Diep était anciennement une crique, formée par le courant que la marée faisait refouler contre le banc de Zuidwal et qui se déchargeait de nouveau dans le Marsdiep le long de la côte du Helder. L'impétuosité du courant venait naturellement de ce que les eaux, que la haute marée a portées lentement sur tous les bancs, refluent toutes à la fois à la basse marée; mais ces courans, rencontrant bientôt une masse d'eau plus lente dans sa course, sont forcés de changer de direction et de se porter à l'ouest contre le rivage du Helder; ce nouvel obstacle augmente leur vitesse et les fait refluer de nouveau vers le nord-ouest le long du Helder, jusqu'à ce qu'ils se déchargent avec impétuosité dans le Mars-Diep. On a su tirer parti de cet effet naturel, en construisant au côté sud-est une jettée et d'autres ouvrages, qui concourent à augmenter la force du courant et à entretenir le curage du canal. Une autre chaussée en pierres, qui se projette depuis le milieu du Nieuwe-Diep à une très-grande distance à l'est jusqu'aux sables de Wieringen, fait prendre au courant une direction à l'ouest, jusqu'à ce qu'il se décharge, par le Nieuwe-Diep,

dans

dans le canal du Texel. Un petit établissement, appelé le bastion-neuf ou le fort Dugommier, et planté de quelques pièces de canon, renferme la demeure de l'officier qui a la direction des ouvriers, et en outre quelques constructions en bois, qui servent d'arsenal ou de magasin. Ce petit fort est entouré d'une digue en pierres, avec une belle écluse pour la séparation des eaux intérieures et extérieures. Il communique avec le Helder par un sentier, garni de plusieurs petits ponts pour passer par-dessus les marais.

Autrefois le Helder n'était défendu que du côté de la mer, où l'on avait établi plusieurs batteries formidables; mais il n'y avait du côté de la terre qu'une ligne ou un fossé, bordé d'un parapet de peu d'importance. Tout cela est amélioré: S. M. l'Empereur a fait construire, entre le Helder et le village de Huisduinen, une forteresse magnifique, garnie de larges fossés et de chemins couverts: on lui a donné le nom du célèbre général Lasalle. Cette forteresse et le fort Dugommier communiqueront entre eux par un autre fort, nommé le fort l'Écluse, mais qui n'est pas encore achevé. Le Helder et le Nieuwe-Diep se trouvent compris dans cette ligne formidable de défense, tandis qu'on

qu'on construit alentour une nouvelle ville maritime, qui contiendra des bassins, des chantiers, des magasins, etc. Un tiers de la ville sera destiné à des habitations particulières: on s'occupe déja des quais et autres ouvrages nécessaires pour cet objet. L'administration en est confiée, si je ne me trompe, à M. Blanken, inspecteur-général des ponts et chaussées, connu par ses talens et les services qu'il a rendus. Enfin la côte est encore défendue par le fort Morland, établi à Kykduin et monté de pièces d'artillerie du plus gros calibre, et par plusieurs batteries, tant anciennes que nouvelles, élevées sur le sommet des dunes.

Malgré la situation avantageuse du Helder, le séjour en est mal-sain. Les rues, n'étant point pavées, forment en hiver des mares, où l'on enfonce jusqu'à mi-jambe dans la fange. Cependant les maisons y sont bien bâties. Il y a une église pour les Réformés et une autre pour les Catholiques; la première sert maintenant de logement aux bataillons de prisonniers espagnols, qui travaillent aux fortifications.

Une des principales ressources pour la subsistance des habitans est la pêche de la morue, qu'on

vend

vend après l'avoir salée. Elle est assez estimée, quoique moins bonne que la vraie morue de Terre-neuve. On y pêche aussi du hareng, qu'on sale, mais qui est inférieur à celui qu'on appelle hareng *hollandais*. Le Nieuwe-Diep, les eaux derrière le bastion-neuf et en général le banc de Zuidwal, abondent en homars, anguilles, plies, carlets et en merlus d'une petite espèce, appelées *Gullen*. L'attention des pêcheurs se porte aussi quelquefois sur les Marsouins, qui peuplent tout le Zuiderzée et qui abondent surtout tellement dans la rade du Texel, qu'il n'est pas rare d'y en rencontrer des troupes serrées, qui se jouent à la surface de la mer. Il est étonnant que les industrieux Hollandais n'aient pas entrepris depuis longtems la pêche des marsouins, vu que ces poissons, parmi lesquels on en trouve qui pèsent jusqu'à 400 livres, contiennent une quantité considérable de très-bonne huile. Peut-être n'a-t-on pu, jusqu'à présent, se procurer des filets convenables et assez solides : car les marsouins ont beaucoup de force, et les courans sont très-rapides dans ces parages. L'usage du harpon serait peut-être plus convenable, si ces poissons étaient moins farouches et se laissaient approcher. Au reste, il est d'autant plus à désirer qu'on s'occupe

sé-

sérieusement de la pêche des marsouins, qu'on doit vraisemblablement attribuer à leur voracité l'étonnante diminution, qui a lieu depuis quelques années dans la pêche des autres poissons, autrefois si abondante dans le Zuiderzée. Les saumons, entre autres, autrefois si nombreux dans ce golfe, l'ont entièrement déserté et se sont retirés dans l'intérieur des rivières.

Le voisinage du Texel nous engagea à aller visiter cette île, la plus considérable de celles, qui servent de boulevard à la Hollande contre la mer du Nord. L'île de Texel, qui semble avoir été jointe autrefois à la terre ferme, a deux lieues de long sur une lieue et demi de large et renferme six villages. Nous fîmes voile à travers le Marsdiep, et entrâmes heureusement dans une rade, dont l'entrée est difficile, à cause de deux bancs de sable très élevés, le Noorder-Haak et le Zuider-Haak, fameux par maints naufrages. Les plus gros villages du Texel sont Hoorn, Burg, Schild. On y nourrit jusqu'à 30,000 moutons, dont la laine rapporte annuellement au-delà de *f* 112,000. On élève de ces utiles animaux sur presque tout le territoire des anciennes Provinces-Unies. Ceux des provinces d'Utrecht, de Gueldre

dre et d'Overyssel sont les moins estimés; ensuite viennent les moutons de Groningue et de Frise; ceux de Zélande et de Hollande sont encore plus recherchés que ces derniers; enfin ceux de l'île de Texel sont considérés comme les meilleurs. Ils sont plus petits de taille que les moutons de Hollande: mais ils ont la tête belle et l'air doux; ils sont couverts, jusqu'aux oreilles, d'une laine touffue et soyeuse; ils ont la queue courte, mais grosse et bien fournie Une toison pèse ordinairement, dans l'île de Texel, 5 à 6 ℔; dans le quartier de Zyp, en Nord-Hollande, 7 à 8 ℔; dans la Sud-Hollande 9 ℔; dans le Beemster 9½ ℔ et en Frise jusqu'à 10 ℔. Il n'y a presque point de cultivateur, dans les départemens hollandais, qui n'élève quelques moutons parmi son gros bétail. Dans plusieurs cantons, des particuliers, encouragés par la société de Haarlem, ont introduit dans leurs troupeaux des béliers d'Espagne et surtout des mérinos, qui ont déja tellement amélioré la race, qu'on a fabriqué à Leide plusieurs pièces de drap de fine laine du pays. Le nombre total des bêtes à laine, qu'on nourrit dans les départemens hollandais, peut être évalué à 550,000 et même au-delà; mais de ce nombre il n'y en a que de 30,000, qui fournissent de

la

a laine propre à fabriquer de fines étoffes. Cette laine, dont on estime la quantité annuelle à deux millions de livres pesant, varie de prix suivant les circonstances: comme actuellement il ne vient pas de laines d'Espagne, on peut évaluer celles du pays à un million ou un million et demi de florins. C'est à Leide qu'on envoie tant la laine tondue, que les peaux. La chair des moutons qu'on élève ici, surtout quand ils sont jeunes, est tendre et succulente. Ils semblent être aussi moins sujets qu'en d'autres endroits à contracter des maladies et ils s'acclimatent aisément en tous lieux. On prépare avec le lait des brebis un fromage verd, connu sous le nom de fromage de Texel et dont il se fait une assez grande consommation dans le pays. Les peaux de moutons servent à faire de bons gants, des tabliers pour les ouvriers et du parchemin; du poil, qu'on enlève des peaux en les passant, on fait de gros chapeaux; le fumier sert d'engrais, principalement pour les champs où l'on cultive du tabac.

Le village appelé *de Burg* est renommé pour avoir donné naissance à Maria Tesselschade Vischers, qui vivait au 17ème siècle et qui a laissé

des ouvrages de poésie estimés. Près de ce village est un puits d'excellente eau douce, où les marins viennent faire provision.

Le village de Schild a une très-bonne rade; il est principalement habité par des pilotes côtiers. Ces pilotes sont soumis à des réglemens, parmi lesquels se trouve un article qui leur enjoint, chacun à tour de mois et tous ensemble à la fin de chaque trimestre ou après une tempête, de sonder les passes, et de visiter les balises placées çà et là pour indiquer aux navigateurs les chenaux et les bas-fonds. Dans toute l'île de Texel les gardes chargés de crier les heures pendant la nuit, annoncent aussi, à chaque heure, le rumb du vent.

Tous les villages de cette île se glorifient de posséder quelques antiquités romaines, particulièrement du tems de Drusus, dont les légions semblent avoir débarqué en cet endroit. Il y a 30 ans, qu'en faisant des fouilles dans le petit village de Waal, on déterra un grand nombre d'ustensiles de ménage, dont une partie a été conservée. On nous montra, entre autres, un vase de métal, portant à l'intérieur cette in-

inscription en petits caractères : *Mutatio F.*, et deux cuillères de métal, qui s'adaptent l'une dans l'autre, marquées aux deux extrémités : *Adraxius F.*, ce qui semble être le nom de l'artisan qui les à fabriquées.

Le village d'Eferland (l'île aux œufs), réuni à l'île de Texel par une chaussée de sable depuis l'année 1629, a emprunté son nom des myriades d'oiseaux aquatiques, en particulier d'hirondelles de mer, qui viennent y pondre et couver leurs œufs tous les étés. Les habitans en rassemblent beaucoup, pour s'en nourrir ou pour les aller vendre ailleurs. Les dunes abondent en lapins. Une d'elles forme un promontoire élevé, d'où l'on jouit au loin du spectacle de l'océan.

Vous avez pu voir par la description que je viens de vous donner de l'île de Texel, que ses habitans consistent principalement en pilotes côtiers, pêcheurs et propriétaires de troupeaux. Il s'y trouve aussi un grand nombre de patrons de navires et autres marins, qui, dans des tems plus florissans, vivaient du commerce maritime et qui sont actuellement réduits à subsister de leurs petites épargnes. Aussi entendîmes-nous beaucoup

de plaintes, exprimées dans un langage simple et naturel qui ne pouvait manquer d'exciter la compassion. Mais nous n'avions pas besoin des plaintes de ces insulaires pour nous attendrir: la vue de la rade dite moscovite, où jadis des centaines de navires marchands, et surtout les riches vaisseaux chargés pour les Indes orientales, attendaient le vent favorable, actuellement déserte et ne montrant pas un seul mât; quelques barques de pêcheurs dispersées au loin, là où des flottes nombreuses avaient coutume de passer et de repasser sans cesse; ça et là une galiotte anglaise, stationnée sur les plaines de l'océan autrefois couvertes de navires dans presque toutes les saisons; un petit nombre de vaisseaux de guerre destinés à protéger le pays, là où des flottes formidables dominaient autrefois et portaient la terreur jusque dans la Tamise: tout cela suffisait pour nous pénétrer, et des larmes s'échappèrent de nos yeux. Pour surcroît de douleur, j'ai appris ici la mort de l'amiral hollandais de Winter, homme estimable à tous égards, tant par son courage, son intelligence et ses talens militaires, que pour ses autres qualités personnelles. Le hasard m'avait autrefois fait faire sa connaissance, et un concours de circonstances, qui m'apprirent à apprécier son

mé

mérite et à goûter l'amabilité de son caractère, m'avait rendu son ami. Il joignait à beaucoup de fermeté dans tout ce qui concerne le service, un grand fond d'humanité et une simplicité dans les manières, qui le faisaient respecter et chérir de tous ceux qui servaient sous lui. Un matelot de son équipage, que je rencontrai sur la côte, me dit dans son langage bourru: „Morbleu! je donnerais ma tête aux Anglais pour pouvoir ramener l'amiral vivant sur son bord; mais puisqu'il est mort, j'espère un jour en venir aux mains avec *court jack* (sobriquet, par lequel les marins désignent un Anglais) et planter le pavillon breton sur le tombeau de mon vieux camarade."

En revenant par le Helder, nous nous apperçûmes que le conducteur de notre voiture nous faisait faire, à travers les landes, plusieurs détours, dont nous ne pûmes deviner le motif. Voici la raison, qu'il nous en donna. L'endroit où nous nous trouvions alors, appelé le Pré des vaches, est coupé de ravins, creusés par les fréquentes inondations de la mer. Ces ravins sont remplis d'un sable léger, de manière qu'il est très-difficile de les appercevoir. Cependant ce sable est si mouvant, que pour peu qu'on s'y arrêtât, il en-

gloutirait les hommes et les animaux. Notre conducteur nous en cita des exemples. On prétend même que des villages entiers ont disparu de cette manière; on nous montra un des ces cimetières, comme les gens du pays les appèlent, et le nom particulier de *Kwelduin* (dune désastreuse) donné à cet endroit-ci, semble attester le fait. Quoiqu'il en soit, on retrouve dans ces quartiers des traces fréquentes des malheurs causés par les ravines. Dans l'île voisine de Wieringen, ainsi nommée à cause du varech, qui y croit en abondance et dont on fait les meilleurs revêtemens pour les digues, on a déterré, il y a quelques années, un grand nombre de cercueils de bois de chêne, bien conservés et dont les ais n'étaient attachés qu'avec des chevilles de bois. On conjecture, d'après ces fouilles et d'autres semblables, que l'île de Wieringen tenait anciennement à la terre ferme et que le canal, qui l'en sépare aujourd'hui, n'est qu'un ravin, causé par quelque grande inondation survenue dans le 13ème ou le 14ème siècle.

Dans le village de Stroe, nous vîmes au dessus de la porte de l'église l'image d'un porc, qui a vraisemblablement appartenu à un temple païen. De

De gros blocs, taillés en pierres sépulcrales, et une voie pavée, qu'en a trouvée sous terre à plusieurs pieds de profondeur et sur une étendue d'environ une demi lieue, sont autant de vestiges curieux des ouvrages construits par les Romains dans ce pays, au commencement de l'ère chrétienne.

Schagen est un gros village, renommé pour ses chevaux, pour ses bêtes-à-cornes et pour le marché de beurre et de lin qui s'y tient toutes les semaines. Il y avait autrefois dans ce village des tanneries et des coutelleries, dont les ouvrages étaient généralement recherchés; mais ces fabriques n'existent plus aujourd'hui. La plaine, où se tient le marché, ne le cède guère aux places des plus grandes villes. Non loin de là est un château fortifié de bastions et de tourelles, ouvrage du 14ème siècle, en grande partie ruiné, mais dans lequel on conserve encore l'armure et les portraits de plusieurs comtes de Hollande et, entre autres curiosités, deux colonnes, qui soutiennent une cheminée et qui, si l'on en croit l'inscription latine du savant Barlæus, ont été rapportées des ruines de Carthage par un des anciens nobles de Hollande.

Suivant une ancienne tradition, il se tenait autrefois à Schagen une *foire aux pucelles*, où l'on exposait en vente les jeunes filles à marier. Quoique cette particularité n'ait rien qui répugne aux usages du paganisme dans l'antiquité, je me suis cependant assuré que ce conte n'est qu'une fable, qui a vraisemblablement son origine dans ce qui se pratique encore aujourd'hui, au tems des foires, dans toute la Nord-Hollande. Dans ces occasions, les jeunes filles, empressées de montrer leurs attraits (et je puis vous assurer qu'on ne trouve nulle-part de plus jolis minois qu'ici) ne manquent pas de paraître dans les places et les promenades publiques et de se présenter d'elles-mêmes aux jeunes garçons qu'elles invitent à fêter la foire avec elles, sans que la pudeur en souffre le moins du monde. Comme les jeunes hommes ne se font pas tirer l'oreille, ces petites parties sont l'affaire d'un instant. Mais elles engagent pour tout le tems de la foire: si un jeune villageois venait à quitter la belle dont il s'est fait le chevalier, il serait honni de tout le canton. Au reste ces liaisons de mode ne tirent pas à conséquence; si, malgré les petits larcins auxquels elles peuvent avoir donné lieu, le mariage ne suit pas la fête, personne ne s'en formalise.

Quant

Quant à la manière de rechercher une fille en mariage dans ce pays-ci, elle est tout-à-fait singulière. Lorsqu'un jeune homme a fixé son choix, il débute par aller, un dimanche au soir, frapper à la porte de celle dont il veut obtenir la main. La jeune fille vient au bruit et demande, mais sans ouvrir, ce qu'on désire? Quelquefois l'amoureux répond par un frivole prétexte: il vient demander des nouvelles de la famille, ou il prie simplement qu'on lui permette d'allumer sa pipe au foyer de la maison, etc. Quelquefois il va plus directement à son but et il commence par faire l'éloge de la jeune fille. Celle-ci, qui, pendant ce préambule, a eu le tems de méditer sa réponse, introduit ou renvoie l'amoureux. Dans ce dernier cas, le jeune homme renouvelle, chaque dimanche, la même visite (ce qui en hollandais s'appelle *allocution*) employant à chaque fois des sollicitations plus tendres et plus pressantes, jusqu'à ce que la jeune fille se laisse fléchir, ou qu'elle ajoute à son refus des raisons, qui fassent sentir à son amoureux l'inutilité de faire des recherches ultérieures. Si, au contraire, le jeune homme est admis dans la maison, les amans commencent par se débarrasser de la présence importune des parens: ils se retirent à l'écart, ou vont

se réunir à d'autres jeunes couples, avec lesquels ils se divertissent jusqu'au point du jour. Telle est la coutume, et personne n'y trouve à redire.

Une manière encore plus étrange de faire l'amour, est celle qu'on appelle *Kweesten*, mot qui paraît être dérivé du latin et signifier, ou *se plaindre*, ou *aller à la quête*. Au reste, voici comme la chose se passe. D'abord *l'allocution* a lieu, comme de coutume: mais si l'amoureux ne parvient pas à se faire ouvrir la porte à force de belles paroles, de prières et de sollicitations, il épie alors le moment d'entrer par une fenêtre et de s'introduire dans la chambre de sa belle, tandis qu'elle est au lit. Il se place ensuite à côté d'elle, mais à condition qu'une couverture, au moins, les séparera: c'est dans cet état que l'amant *fait sa quête*, ou *gémit* sa douce plainte. Je crois vous entendre rire aux éclats du *Kweesten* des Nordhollandais, ou peut-être vous indigner de *l'impudeur* de ces amans: on m'a cependant assuré que tout cela n'est qu'un jeu innocent, consacré par la coutume et que rien n'est plus rare dans ces villages, que de voir conduire à l'autel une fiancée qui porte les marques des larcins de son amant. Ce qui semble au moins le pron-

prouver, c'est que les parens, qui ont des filles à marier, ne se font aucun scrupule de laisser une fenêtre ouverte, pour favoriser ces visites nocturnes.

Puisque nous voilà sur l'article de l'amour, j'entrerai dans quelques détails sur ce qui se pratique au tems des fiançailles et de la célébration du mariage. D'abord je dois déclarer, à l'honneur des Hollandais en général, que je n'ai vu nulle part les mariages d'intérêt moins en vogue, que dans leur pays. Pour peu que les partis se conviennent, l'inclination mutuelle des jeunes gens est presque toujours ce qui décide le choix de leurs parens; cette règle n'a guère d'exception, que dans les classes supérieures. Dès que le mariage est arrêté, on se rassemble dans la maison de la future pour en rédiger les articles, qui, hormis les précautions que demande l'état de négociant, sont ordinairement très-simples; souvent même on se contente d'une convention verbale entre les parties. Aussitôt que la promesse de mariage est reçue, les fêtes commencent. La chambre de la maison, où la fiancée fait sa résidence ordinaire, et tous les meubles qui la garnissent, sont ornés de guirlandes de fleurs. On dé-

décore de même jusqu'à la pipe, la boîte à tabac et le réchaud à fumer du fiancé. Dans les villages on dresse un petit arc de triomphe devant la maison, ou bien l'on suspend des festons à l'entrée. Quelquefois aussi la fiancée trouve le matin devant sa porte un mannequin de paille orné de fleurs: c'est ainsi qu'on se moque des jeunes amans, qu'on soupçonne de s'être permis des privautés avant le mariage; mais le plus souvent ce n'est qu'un trait de vengeance, inspiré par la jalousie de quelque garçon, qui n'a pu se faire aimer. Chaque jour, pendant la matinée, les fiancés reçoivent la visite et les félicitations de leurs amis et de leurs connaissances, à qui l'on ne manque pas d'offrir des *larmes de l'épousée:* c'est le nom qu'on donne, dans ces sortes de visites, à de l'hypocras ou à d'autres liqueurs. C'est même la coutume, parmi les gens aisés, de faire une bonne provision d'hypocras, qu'on envoie en cérémonie chez les parens et les amis des fiancés, dans des bouteilles enjolivées de rubans blancs et verds et auxquelles on ajoute de petites boites quarrées, remplies de dragées et d'autres friandises. Le festin de la noce, où se réunissent les deux familles, a lieu le dimanche après les épousailles. Ordinairement les convives s'im-

s'imposent la loi de ne donner ce jour là aux jeunes époux d'autres noms que celui de *fiancé* et de *fiancée*. Quiconque manque à cette étiquette, paye une amende en argent, et ces amendes réunies servent aux frais d'une petite partie de plaisir après les noces. L'intervalle entre les fiançailles et le mariage est employé en divertissemens : l'hiver on fréquente assiduement, dans les villes, le spectacle ou le concert ; dans les villages, on se rassemble pour jouer aux cartes.

Enfin le jour marqué pour la célébration du mariage approche, et chacun s'empresse à l'envi de concourir aux préparatifs. Avant l'introduction des lois françaises, les annonces de promesse de mariage se faisaient à l'église trois dimanches consécutifs, et l'on épousait le troisième. Les fiancés s'y rendaient suivis du cortège de leurs parens, de leurs proches et de tous ceux qui avaient des relations avec leurs familles, et là, ils recevaient en public la bénédiction du ministre de leur culte. Cette bénédiction nuptiale suffisait pour homologuer le contrat de mariage, lorsque les deux époux appartenaient à l'église dominante, c'est-à-dire à celle des protestans réformés ; quant aux personnes qui professaient une

une autre religion, elles devaient être unies par le magistrat civil. Les lois françaises ont rendu cette forme commune à tous les citoyens sans distinction.

La célébration du mariage est suivie, le même jour, d'un souper où se réunissent les deux familles et leurs amis. Ce souper se donne chez les parens de la mariée, ou dans une hôtellerie, si la compagnie est trop nombreuse. Les convives sont rangés exactement suivant leur degré de parenté; ceux qui n'ont été invités que comme amis, se placent au bas bout de la table. Les frères ou les plus proches parens non-mariés des deux époux font l'office de paranymphes et de maîtres des cérémonies. La table est toujours servie avec beaucoup d'appareil, et quoique le choix des mêts dépende en général de la saison, il en est cependant, que l'usage a comme consacrés et qu'on retrouve à point nommé dans tous ces soupers de noces : ce sont deux plats d'un potage très-délicat et très-nourrissant, du poisson et de la volaille. Autrefois on portait à la ronde les santés de tous les conviés présens à la noce et même de ceux qui n'avaient pu y assister. Chaque toast était accompagné d'un

d'un compliment passablement prolixe, adressé non-seulement à la personne dont on portait la santé, mais encore à tous les convives appartenant à sa famille. Actuellement ces santés ne sont plus en usage : si l'on adresse encore des toasts, ce n'est qu'aux jeunes mariés et à leurs plus proches parens. Le dessert abonde en pâtisseries, sucreries, etc ; le blanc manger surtout n'y est pas oublié : il porte, dans ces occasions, le nom de *confortatif de la mariée.* Jusqu'au dessert, la conversation a été générale; mais alors on commence à s'occuper plus spécialement des jeunes époux : chaque convive les complimente à sa manière, et quelque bourgeoise que soit la noce, il s'y trouve toujours quelque bel esprit, qui les régale d'un épitalame, ou qui leur adresse des couplets, dont toute la compagnie répète le refrein. Le dessert est aussi le tems qu'on choisit pour offrir les présens de noces aux jeunes mariés, ou pour leur annoncer ceux qu'on leur destine. Au reste vous devinez bien qu'un régal si somptueux ne peut avoir lieu que dans les classes aisées. Les petits bourgeois célèbrent leurs noces à moins de frais, et les paysans se contentent d'offrir aux convives une collation de pain, de beurre, de fromage et de viandes fumées.

mées. Dans ce dernier cas, au lieu de couvrir la table d'une nappe, on la parsème de sable très-fin, dans lequel on trace divers ornemens et des emblêmes, dont la délicatesse ne fait pas toujours le mérite principal.

Au festin succède le bal, qui, dans les villages, ne consiste qu'à danser aux chansons autour des jeunes mariés. C'est au milieu de ce divertissement, que se fait *l'enlèvement* de la mariée par les paranymphes. De-là naît une contestation simulée entre eux et l'époux, à qui elle n'est rendue, qu'à condition qu'il paiera sa rançon d'un second régal et que l'épousée donnera pour gage quelque ruban ou une de ses jarretières. Cette nouvelle fête se donne en effet quelques jours après le mariage aux frais des jeunes époux, au lieu que ce sont les parens qui se chargent du festin des noces. Peu à peu les convives âgés se retirent sans bruit; l'épousée disparaît avec sa mère sans être apperçue, et l'époux s'éclipse de même pour suivre ses pas. Après qu'ils se sont retirés, les jeunes convives se livrent de nouveau à la danse et à d'autres jeux; les objets de parure qu'on a ravis à la mariée sont étalés; le jeune homme possesseur de la jarretière devient le

le roi de la fête; il s'en décore et finit par l'offrir à une jeune fille de la compagnie, quelquefois à celle qu'il sait être recherchée par un de ses amis et à condition qu'elle lui donnera sa foi.

Le lendemain des noces est employé à recevoir les visites et les félicitations des convives de la veille. Au village tous les voisins ont soin de s'acquitter de ce devoir; on leur sert pour cela du pain-d'épices, du caffé, et de l'eau-de-vie au sucre.

Après ces fêtes, la vie des jeunes mariés n'offre plus rien de particulier. Ils n'ont d'autre passe-tems que de se complaire mutuellement, du moins, comme dit assez naïvement le proverbe hollandais, *aussi longtems que le menétrier est sur la platte-forme*, et jusqu'à ce qu'une grossesse déclarée fasse penser à d'autres soins.

En Hollande les femmes sont généralement très fécondes. Des accouchemens de deux, et même de trois enfans à la fois, n'y sont pas rares. Il y a des exemples de cinq enfans nés d'une même couche, comme l'atteste l'inscription gravée sur une pierre sépulcrale que j'ai vue à Schevelingen.

Des personnes dignes de foi m'ont raconté qu'une femme des environs de la Haye, qui avait 34 ans lorsqu'elle fit ses premières couches, se vit, avant l'âge de 50 ans, mère de vingt-cinq enfans en vie. Elle était accouchée la première fois de quatre enfans (trois garçons et une fille); trois autres fois elle accoucha de trois enfans, cinq fois de deux enfans et deux fois seulement d'un enfant, tous garçons: cette femme n'avait été mariée qu'une fois. Elle avait deux soeurs, dont l'une a épousé cinq maris. Pendant son premier mariage, celle-ci accoucha, une seule fois, de trois enfans et elle en eut depuis vingt avec ses quatre autres maris. L'autre soeur n'a fait qu'une seule couche, mais de six enfans à la fois. On cite ici, comme un autre exemple de fécondité, deux époux, qui, après avoir eu dix enfans de leur mariage, ont vu leur progéniture s'élever au nombre de 128 individus; mais ce qui surpasse même tout ce que j'ai entendu raconter à ce sujet; c'est un fait, attesté par une généalogie authentique de l'an 1602, que j'ai eue entre les mains et par laquelle il conste qu'une femme étant morte à l'âge de 97 ans, ses descendans assistèrent à ses obsèques au nombre de 181. En voici la liste: 7 fils et 6 filles, d'un seul mariage, 32 petits-fils et

87 petites-filles, 52 arrière-petits-fils et 47 arrière-petites-filles, par conséquent 91 individus du sexe masculin, et 90 du sexe féminin. J'ai plus d'une fois visité des gens de la campagne, qui avaient eu jusqu'à 20 enfans d'un seul mariage; mais il en reste rarement plus d'un quart ou de la moitié en vie. La fécondité des femmes hollandaises se fait également remarquer dans les villes. Il n'est pas rare d'y voir 10 et jusqu'à 15 enfans dans une famille, ce qui arrive surtout quand la mère n'allaite pas elle-même ses enfans. Les femmes les plus fécondes de ce pays-ci sont celles qui habitent les contrées les moins basses de la Sud-Hollande, où l'usage nuisible des corps-de-baleines est moins répandu que dans les autres départemens hollandais. Il naît en Hollande, année courante, à-peu-près autant de filles que de garçons. La même parité de nombre entre les deux sexes se remarque dans la plupart des familles, les femmes accouchant presqu'alternativement d'une fille et d'un garçon. Les fausses couches sont assez fréquentes. En revanche le nombre des femmes, qui meurent en couche, est très-petit en comparaison de la population, surtout dans les villes, depuis que l'usage des accoucheurs y a prévalu sur celui des sages-femmes.

A la première apparence des signes de la maternité, le secret en est d'abord confié à la mère de chacun des deux époux ; elles réservent pour elles ce mystère, jusqu'à ce qu'il devienne évident de lui-même, ce qui, particulièrement dans la Nord-Hollande, la Zélande et la Frise, n'a ordinairement lieu qu'après plusieurs mois de grossesse, graces aux corps-de baleines. Dans tous les repas, où une femme avancée dans sa grossesse se trouve au nombre des convives, on ne manque pas de boire *au bon succès de la nacelle, qui va être lancée à l'eau*, ou *à la santé de Jeannot dans la cachette.* Le premier de ces toasts est, comme vous le voyez, tout-à-fait national et emprunté de la navigation, source inépuisable d'allégories pour la nation hollandaise, qui lui dut si longtems sa gloire et sa prospérité. Quant au second, il rappelle une coutume très-ancienne et qui se pratique encore quelquefois dans ces sortes d'occasions : on présente à la ronde une large coupe vuide, au milieu de laquelle est une petite cage en forme de demi-coque d'oeuf, percée au sommet et dont le trou est couvert d'une soupape. On verse ensuite du vin dans la coupe ; à mesure qu'elle se remplit, la soupape se lève et on voit sortir de la cage une petite

figu-

figure représentant un enfant nu: c'est ce qu'on appelle *Jeannot dans la cachette.* Cette santé est accompagnée de félicitations et de souhaits, auxquels se mêlent quelquefois des traits d'esprit, et plus souvent des équivoques peu délicates. Vous, qui connaissez si bien l'antiquité, retrouverez peut-être dans ces usages quelques traces des cérémonies, qu'on célébrait autrefois à Rome sous le nom de *Lupercalia.*

Les derniers mois sont employés à préparer les langes de l'enfant. Quand il s'agit d'un premier-né, ce soin est réservé à la mère de l'époux. C'est à elle aussi, qu'appartient exclusivement le droit de nommer le premier enfant, en cas que ce soit une fille. Si les aïeux de l'enfant à naître ne sont plus en vie, on choisit alors le parrain et la marraine parmi les autres membres de la famille, et ce choix est considéré comme une affaire importante, surtout s'il s'en trouve parmi eux de plus à leur aise que les autres et dont on ait lieu d'attendre pour le filleul un beau présent de batême. Ce motif d'intérêt engage aussi quelquefois, surtout quand il y a déja plusieurs enfans dans une maison, à faire ce choix hors de la famille; dans ce cas, l'enfant reçoit ordi-

nairement, outre les noms qu'on lui donne sur les fonts de batême, le surnom de son parrain ou de sa marraine.

Enfin arrive le tems des couches. Il y a dans chaque village une ou deux sages-femmes, suivant que la population est plus, ou moins nombreuse. Ces sages-femmes désignent leur demeure au moyen d'une petite enseigne placée audessus ou à côté de leur porte, représentant un enfant nu, avec une croix, et cette inscription: *Dieu est mon aide.* Outre la sage-femme et la garde de couches, les voisines (mais dans les villages seulement) se rassemblent dans la demeure de la femme en travail; souvent la chambre est pleine de ces commères, qui se régalent de caffé et d'eau-de-vie et dont le caquet est un surcroît de tourment pour la personne souffrante.

L'usage barbare d'emmailloter les enfans depuis les pieds jusqu'à la tête, de sorte qu'ils ne forment qu'une masse immobile, n'est pas encore, à beaucoup près, entièrement aboli dans la partie de la Hollande où je me trouve actuellement. Celui des beguins y subsiste encore plus généralement. Cette coëffure tient les oreilles

for-

fortement collées et applaties, et comprime tellement les côtés de la tête, que ce n'est pas sans raison qu'on lui attribue le prolongement de l'occiput, que quelques naturalistes ont regardé comme un caractère particulier des Hollandais. En général, on tient les enfans nouveaux-nés fort chaud, et cette coutume n'a peut-être de blâmable que l'excès, dans un pays, où la température de l'air est extrêmement variable en toutes saisons.

Dès qu'une femme est accouchée, on en donne connaissance aux membres de la famille, aux amis et aux voisins, qui, à leur tour, doivent, pendant les neuf premiers jours après l'accouchement, faire demander régulièrement des nouvelles de la mère et de l'enfant. Pour prévenir, dans les villes, l'importunité, que causeraient des demandes multipliées, on affiche chaque jour, à la porte de la maison ou devant une croisée, un bulletin, qui rend compte de l'état de tous deux. Ce tems écoulé, le bulletin journalier fait place à un billet affiché aux mêmes endroits, par lequel on annonce, qu'à tel jour, l'accouchée recevra les visites des dames de sa connaissance. Au reste, tout cela ne doit s'entendre que des

gens aisés: parmi les classes inférieures on y fait moins de façons, et telle est la bonne constitution des femmes du peuple en Hollande, qu'il n'est pas rare d'en voir, qui, peu d'heures après leurs couches, retournent à leurs occupations ordinaires.

Dans l'intervalle on administre le batême au nouveau-né. Vous savez que, parmi les catholiques et les luthériens, on diffère cette cérémonie le moins qu'il est possible: aussi a-t-elle ordinairement lieu en particulier, chez le curé ou le ministre. Les autres communions protestantes requièrent plus de solemnité, et le batême s'y administre publiquement à l'issue de l'office. C'est ordinairement la garde de couches, qui porte l'enfant à l'église, accompagnée du parrain et de la marraine, en carosse ou en traîneau. L'enfant doit être paré, ou plutôt affublé, ce jour-là, d'une manière toute particulière. Comme ces vêtemens seraient fort couteux s'il fallait en faire la dépense pour chaque batême, les marchandes de modes en ont ordinairement de tout prêts, qu'elles louent à un prix modique pour le jour de la cérémonie. Le batême est ordinairement suivi d'un souper, auquel on invite, outre les pro-

proches, le ministre du culte, qui l'a administré. Dans les villages, au lieu d'un souper, on se contente d'une simple collation, consistant principalement en tartines de pain mollet, saupoudrées de sucre. On ne manque pas, à cette occasion et aussi longtems que l'accouchée garde sa chambre, de régaler les autres enfans de la maison, et même ceux du voisinage, de toutes sortes de friandises, et particulièrement de dragées, grenues si le nouveau-né est un garçon, et lisses si c'est une fille. Enfin, après que l'accouchée est rétablie au point de pouvoir reprendre elle-même le soin de son ménage, et surtout après qu'elle a été rendre solemnellement ses actions de graces à l'église (pratique religieuse, que les Hollandaises observent scrupuleusement), tout le cérémonial relatif à l'accouchement se termine par un festin, dans lequel on ne manquait pas autrefois de présenter à la ronde un grand bocal de vin de Rhin avec beaucoup de sucre, et un rouleau de canelle orné de rubans, au lieu de cuiller, pour mêler la liqueur. Aujourd'hui le sucre et la canelle sont retranchés de la fête: cependant on lui a conservé son ancien nom, et l'on invite encore les convives, suivant l'ancienne coutume, à venir *mêler le vin avec le rouleau de canelle.*

 Vers

Vers la fin du repas, la garde de couches présente à tous les assistans l'enfant, emmailloté de ses plus belles langes, et reçoit de chacun d'eux une gratification.

Dès que les enfans commencent à marcher, on leur couvre la tête d'un bourrelet. On croit encore assez généralement ici que, pour que les enfans marchent, il faut le leur apprendre; et l'on fait pour cela usage, du moins dans les campagnes et parmi les classes du peuple les moins éclairées, de chariots à roulettes et à coulisses, de bretelles et d'une espèce de balançoire, que je n'ai vue qu'ici et qui m'a paru être la plus nuisible de toutes les machines inventées pour tenir les enfans debout et en équilibre: c'est une perche ou tringle de bois, placée horisontalement et attachée au plafond; le long de cette tringle glisse un anneau, auquel l'enfant est suspendu; de manière que, jusqu'à ce qu'il ait appris à se tenir sur ses pieds, tout le poids de son corps porte sur la poitrine et doit la resserrer.

En revanche, il n'y a peut-être pas de pays, où l'on tienne les enfans plus assiduement occupés qu'en Hollande. Les parens, pour peu que leurs

leurs facultés le leur permettent, les entourent, pour ainsi dire dès le berceau, d'une multitude de jouets, qui ne sont pas de simples fantaisies, mais qui leur présentent, au moins dans de faibles ébauches, l'image de quelque art ou de quelque opération utile. La petite fille, par exemple, n'a pas seulement une poupée, qu'elle habille et déshabille, qu'elle gronde et caresse tour-à-tour: elle possède en outre un ménage complet, en bois, en fer-blanc et quelquefois en argent, dont elle apprend, en jouant, à connaître les diverses pièces et l'usage qu'on en peut faire. Il en est de même des petits garçons: leurs jouets ne se bornent pas à un cheval sur des roulettes, une flûte, un tambour, etc.; on leur met ordinairement entre les mains des pièces, qui peuvent se monter et se démonter et qui représentent des maisons, des moulins, des bateaux; ou bien on leur donne, pour s'amuser, toutes sortes de petits outils et par préférence ceux, dont le père fait usage dans sa fabrique ou dans son atteller. Peut-être les Hollandais doivent-ils, en partie, à cette coutume nationale d'utiliser les premiers jeux de l'enfance, leur supériorité dans toutes les parties de la mécanique et principalement dans la construction des navires.

Les

Les amusemens des garçons, jusqu'à l'âge de douze ans, sont ici les mêmes que chez nous et consistent à jouer à la fossette, à faire rouler de petites boules de terre cuite, à lâcher des cerf-volans, à faire l'exercice militaire, à conduire de petits chariots traînés par des boucs, à voguer dans une chaloupe, etc.

La plupart des parens confient de très bonne heure l'éducation, ou du moins la surveillance de leurs enfans, à des mains étrangères. Ceux qui peuvent en faire les frais, prennent chez eux une gouvernante; les gens moins aisés envoient leurs enfans, filles et garçons, dès l'âge de trois ans, dans de petites écoles, tenues ordinairement par des femmes âgées, qui leur rendent les soins d'une bonne et leur donnent, jusqu'à l'âge de six ou sept ans, quelques notions élémentaires. Le but des parens, en envoyant de si bonne heure leurs enfans à l'école, n'est pas tant de les faire instruire, que d'en être débarrassé pendant la journée, afin de pouvoir vaquer à leurs propres affaires. Au reste il en résulte pour les enfans mêmes un avantage, qui ne me paraît pas à négliger: c'est qu'ils y contractent de bonne heure les habitudes de la vie sociale et qu'ils sont,

en

en général, moins volontaires et moins capricieux que ceux qu'on élève en particulier. Peut-être est-ce à cette cause, autant qu'au caractère national, qu'on doit attribuer cette douceur et cette condescendance, qui font honneur aux classes inférieures des habitans de la Hollande et qui sont aussi éloignées de la bassesse, que de la rusticité. C'est vers l'âge de sept ans que commence l'éducation proprèment dite; alors les garçons et les filles sont instruits séparément, au moins dans les écoles: cependant leurs premiers exercices y sont, à peu près, les mêmes et se bornent à la lecture, à l'écriture et aux premières notions du calcul. Les écoles primaires sont ici, en général, sur un très-bon pied, et peut-être mieux organisées et mieux dirigées que partout ailleurs. Les maîtres excellent surtout dans l'art d'écrire et se piquent d'être bons arithméticiens. Non-seulement dans les villes, mais jusque dans les villages, on trouve des *écoles françaises* pour les deux sexes. C'est là, que les gens aisés envoient leurs enfans, à l'âge de dix ou douze ans. Ils y sont instruits dans l'histoire et la géographie, et dans quelques langues modernes, du moins autant qu'il est nécessaire pour l'usage ordinaire de la vie ou pour les affaires journalières du commerce. Les filles apprennent en

même

même tems à coudre et à faire tous les petits ouvrages, qui conviennent à leur sexe. Les écoles de garçons ont une forme un peu plus scientifique: ils y acquièrent, au moins, les premières notions de l'algèbre, de la géométrie, de la physique et de l'histoire naturelle. Dans les unes, comme dans les autres, des maîtres viennent donner à des heures fixes des leçons de dessin, de musique, de danse, etc. Au sortir de ces écoles, c'est-à-dire, à l'âge de 15 ou 16 ans, les filles partagent avec leurs mères les soins du ménage, et les garçons sont placés, comme commis apprentifs, dans quelque bureau. Quant à ceux qui sont destinés aux études académiques, ils quittent l'école française de bonne heure, pour passer dans les écoles latines et delà à l'université. Les gens riches, au-lieu d'envoyer leurs fils aux écoles publiques, leur donnent chez eux des instituteurs particuliers, avec le titre de *gouverneurs*. Après les études préparatoires, ces gouverneurs accompagnent ordinairement leurs élèves à l'université. Une singularité remarquable par rapport à ces instituteurs domestiques en Hollande, c'est que tous sont des étrangers, la plupart allemands; tandis qu'il sort annuellement des écoles supérieures du pays un

grand

grand nombre de sujets, capables à tous égards de remplir ces fonctions. Mais en Hollande, un cours d'humanités dans les écoles latines, suivi de quatre années d'études académiques, exige beaucoup de dépenses et suppose du côté des parens, qui font suivre cette carrière à leurs fils, des moyens suffisans pour leur procurer ensuite un état plus avantageux que celui de précepteur: au lieu que dans plusieurs contrées de l'Allemagne les études des gymnases et des académies pouvant se faire à bon marché, il n'est pas rare d'en voir sortir des fils de petits bourgeois, très-instruits et pour qui une bonne table, avec quatre ou cinq cens florins de gage, est une espèce de fortune. D'ailleurs les jeunes Hollandais, en général, semblent peu faits pour l'état de servitude et de domesticité; cela me paraît tenir au caractère de la nation. Quoiqu'il en soit, l'éducation, tant publique que particulière, en Hollande mérite des éloges. On pourrait, peut-être, l'améliorer encore à plusieurs égards; mais ce n'est pas ici le lieu d'examiner cette question. Au reste les détails, dans lesquels je viens d'entrer sur les écoles, ne se rapportent qu'à ce qui a eu lieu jusqu'à présent. Comme il n'y aura plus dorénavant que

deux

deux académies et un petit nombre de lycées, il faut s'attendre à de grands changemens dans l'éducation publique.

Mais il est tems que je termine cette longue digression, où m'a entraîné la liaison naturelle des objets, dont je vous ai entretenu.

QUA-

QUATRIÈME LETTRE.

Medenblik.

„ Rien de ce que veut l'homme, n'est au des„ sus de ses forces." Vous connaissez cette façon de parler hyperbolique; mais vous connaissez, en même tems, la vérité qu'elle renferme. Celle-ci devient pour moi de plus en plus frappante, à mesure que je parcours la Nord-Hollande. Figurez-vous un lac d'environ 36,000 arpens de surface, exposé de tous côtés à la fureur des vents et, par conséquent, s'agitant sans cesse comme pour engloutir de nouvelles terres, maintenant transformé par l'industrie humaine en un sol fertile, qui, par la richesse de ses productions, peut rivaliser

avec les plus riches contrées de l'Europe, et vous ne vous formerez encore qu'une faible idée des lieux appelés Wieringerwaard, Huigenwaard, Zype, Schermer, Beemster, Wormer et Purmer, autant de vastes marais rendus à la culture et qui, au moyen de leurs digues et de leurs moulins à dessécher, résistent à tous les efforts de la mer du Nord et du Zuiderzee. Quelle multitude de ces machines utiles ne faut-il pas employer continuellement pour maintenir toutes ces terres à sec! Le Beemster seul (il est vrai qu'après le Zype, c'est le plus grand de tous ces marais, et qu'il contient seul environ 8000 arpens) a 50 moulins, qui, en treize tours de roue, élevent l'eau depuis 3 jusqu'à 12 pieds de hauteur. Plusieurs de ces moulins sont encore tels qu'on les construisait au commencement du 17ème siècle, qui est l'époque de la plupart des dessèchemens opérés en Hollande; c'est à dire, que la roue, qui sert à puiser et à déverser l'eau, a une position perpendiculaire. Leur construction a été successivement perfectionnée dans la suite. On a commencé par augmenter le volume et l'action des moulins à roue perpendiculaire; ensuite sont venus les moulins à vis, capables d'élever une quantité d'eau deux fois plus considérable; enfin

enfin M. A. G. Eckhardt inventa, en l'année 1772, la roue inclinée, que son frére a successivement améliorée durant une expérience de près de quarante ans, et qui peut être aujourd'hui considérée comme entièrement perfectionnée. Un seul de ces moulins de nouvelle construction produit l'effet de trois autres; ils sont moins couteux, et le méchanisme en est plus léger: aussi déversent-ils l'eau par un vent trop faible pour faire mouvoir les autres. Quand le vent est frais, les moulins d'Eckhardt pompent et déversent 7 à 800 tonnes d'eau, de $5\frac{1}{4}$ pieds, par minute, en élevant l'eau depuis 3 jusqu'à 15 pieds de hauteur. La rareté et la cherté du bois ont aussi donné lieu à l'invention d'un arbre de moulin en fer, et à la construction d'ailes composées de quatre pièces, qui s'emboitent et se réunissent par le milieu. L'emploi, qu'on a fait de ces moulins pour plusieurs desséchemens, en particulier pour celui de Bleiswyk dans le voisinage de Rotterdam, démontre évidemment l'avantage qu'ils ont sur les anciens; aussi l'Empereur a-t-il accordé à M. Eckhardt un brevet d'invention. On fait aussi usage en quelques endroits de la Hollande, par exemple, dans le marais de Meydrecht, de la machine à vapeur des Anglais,

 dont

dont l'effet est admirable, mais qui est trop dispendieuse dans un pays qui n'a point de mines de charbon.

De quelque côté qu'on considère cette contrée, elle offre partout des beautés champêtres et une richesse de végétation, qui sont au-dessus de toute description. Je me bornerai, dans cette lettre, à quelques détails sur le Beemster, qui attira principalement notre attention en revenant d'Alkmaar, et qui est en effet le meilleur quartier de la Nord-Hollande. D'abord chaque habitation de paysan charme l'oeil du voyageur par l'extrême propreté, qui y règne. Comme la préparation du laitage fournit aux habitans le principal moyen de subsistance, tous leurs soins se dirigent particulièrement de ce côté-là. Les maisons, d'une extrême simplicité et couvertes de chaume, n'ont qu'un rez-de-chaussée, où règne, tout l'été, la plus grande fraîcheur. Le propriétaire n'en occupe qu'une petite partie avec sa famille. La chambre où l'on tient ménage n'est ordinairement séparée de l'étable que par une cloison. La partie du grenier la plus élevée tient lieu de chambre à coucher pour les enfans et les domestiques; le reste du grenier sert à garder les meubles et les

us-

ustensiles, dont on ne se sert pas journalièrement. Dans la première chambre est un large foyer, autour duquel dix à douze personnes peuvent être assises à leur aise. L'âtre, et la plaque qui recouvre le contrecoeur, sont écurés chaque jour avec le plus grand soin. La cheminée est surmontée d'un large tuyau, qui, outre son usage ordinaire, sert à fumer le lard et les viandes. Au dessous de ce tuyau, la muraille est tapissée de petits carreaux de terre cuite, qu'on fabrique en grande quantité à Amsterdam et à Delft et sur lesquels sont peints divers objets, gais ou sérieux, souvent même des histoires tirées de l'ancien ou du nouveau Testament, bien entendu que le dessin manque ordinairement de correction. Dans un coin de la chambre, à côté du foyer, est une espèce de fond d'armoire, dont le devant est garni de rideaux: c'est dans cette armoire, qu'est le lit du maître et de la maîtresse de la maison, et quelquefois une espèce de crèche, tournant sur un pivot et qui sert de berceau à l'un de leurs enfans. A côté du lit est l'armoire, qui contient la porcelaine et la *belle* vaisselle de cuivre et d'étain. Contre la cloison, qui sépare la chambre de l'étable, est le *refroidissoir:* c'est une grande cuve, à la quelle est adaptée une

pompe et où l'on verse le lait, pour le faire rafraîchir avant de le mettre en cave et pour accélérer par ce moyen la sécrétion de la crême. La cave elle-même est située vers le nord; et afin d'empêcher, en été, l'air chaud d'y pénétrer, non-seulement on a soin de planter des arbres touffus tout autour de la maison et principalement du côté du midi et de l'orient, mais encore on tient la maison fermée le plus qu'il est possible: la cuisine et les travaux journaliers du ménage se font, depuis le mois de Mai jusqu'au mois de Novembre, dans une cabane voisine et séparée du principal corps de logis. Cette cabane, à laquelle on donne le nom de maisonnette d'été, contient, outre un foyer pour l'usage ordinaire, un four à cuire le pain et une chaudière fixée sur un fourneau en maçonnerie, dans laquelle on entretient continuellement de l'eau bouillante, pour échauder et laver la vaisselle et les ustensiles, qui servent au laitage.

L'étable, plus ou moins grande à proportion de l'étendue de la métairie, contient depuis 14 jusqu'à 28 vaches à lait, rangées sur deux colonnes en face l'une de l'autre. L'intervalle du milieu est pavé et sert de pasage au bouvier, quand il

il vient distribuer la pâture aux bestiaux. Des deux côtés est une auge légèrement inclinée et qui aboutit à la pompe; ces auges servent à abreuver le bétail. Devant et derrière chaque rangée de vaches règne une grosse pièce de bois, qui leur sert d'appui; entre ces deux pièces de bois est la litière, qu'on renouvelle de tems en tems. Derrière les vaches sont pratiquées des rigoles en maçonnerie pour recevoir le fumier, et l'on porte même la propreté jusqu'à attacher les queues de ces animaux à des cordes tendues de chaque côté le long de l'étable. Entre les rigoles et le mur est un chemin pavé, d'où l'on vient chaque matin enlever le fumier avec des brouettes. Les murailles, tout autour de l'étable, sont ordinairement blanchies, et tout y est si propre, après que le bétail en est sorti au printems (pour n'y rentrer qu'en automne), qu'elle pourrait servir d'habitation aux hommes. Pendant l'été, le fermier en fait son attelier pour la préparation du beurre et du fromage. C'est-là aussi, qu'il étale ce dernier, dont la conservation exige le plus grand soin; jusqu'à ce qu'il soit en état d'être porté au marché, on ne laisse passer aucun jour sans le visiter et le racler: il est surtout nécessaire de le retourner souvent en tems d'orage. A côté de cette étable est l'endroit où l'on bat le beurre.

La machine, qui sert à cette opération, est ordinairement mue par un cheval: ce n'est que dans les très-petites fermes, qu'on meut ou qu'on tourne la baratte à la main; quelquefois aussi on y emploie un chien de forte taille, qu'on a dressé tout exprès. Après les détails, que je vous ai communiqués, dans ma dernière lettre, sur les fromages, vous vous attendez certainement à en recevoir sur le beurre qu'on fait dans ce pays-ci. Je vais essayer de satisfaire votre curiosité.

Le beurre de Hollande a acquis une grande renommée dans toute l'Europe, en Amérique et dans les Indes, et il la mérite à tous égards. Cette supériorité n'est pas seulement due à la bonne qualité des pâturages en Hollande: elle est, en grande partie, l'effet de l'extrême propreté, avec laquelle les fermières hollandaises traitent tout ce qui a rapport au laitage: il faut l'avoir vu de ses yeux pour s'en former une idée. Les seaux de cuivre éblouissans, dans lesquels on laisse refroidir le lait nouvellement trait; les vases, dans lesquels on le verse ensuite à travers un tissu de crin; l'attention, avec laquelle on enlève le dessus de la crême qui commence à s'aigrir; le soin, qu'on apporte à accélérer d'abord

et

et à rallentir ensuite par degrés le mouvement de la baratte; la manière adroite d'en extraire le premier beurre, qui s'y forme; le soin, avec lequel on le lave et le paîtrit pour en séparer exactement toute la partie sereuse, enfin la manière de le saler à-propos et de le mettre dans des vaisseaux bien secs et de la plus grande propreté: tout cela forme un ensemble d'économie, d'exactitude et d'ordre, dont les fermières hollandaises sont, je crois, seules capables. Le meilleur beurre, c'est à dire le beurre le mieux soigné de la Hollande, est celui qu'on fait aux environs de Delft et de Leide; vient ensuite le beurre de Frise, celui de Groningue, de Bois-le-duc, enfin celui des environs d'Utrecht.

Tout le beurre se vend et se transporte en barils étalonnés de 80, de 40 ou de 20 livres. Le prix dépend de la qualité, et surtout du plus ou du moins d'occasion qu'il y a pour l'exporter dans l'étranger. Les envois les plus considérables, en tems de paix, sont pour l'Angleterre, l'Amérique et la ci-devant Belgique. Les prix sont souvent, depuis la meilleure qualité en descendant graduellement jusqu'à la moindre, de 50 jusqu'à 16 florins pour 80 livres. On peut évaluer le

total du beurre, qui se fait annuellement dans les départemens hollandais, à $5\frac{1}{2}$ ou 6 millions de florins.

Derrière l'étable, où le bétail loge en hiver, est le magasin à foin, ouvert de tous les côtés et surmonté d'un toit de chaume à quatre, cinq ou six angles. Ce toit porte, au moyen de chevilles, sur des poteaux de 24 jusqu'à 40 pieds de haut et fichés dans des trous pratiqués à chaque angle, de sorte qu'on peut l'élever et le baisser à volonté. Il y a des métairies tellement peuplées de bestiaux, qu'elles ont jusqu'à deux étables et deux magasins séparés; tandis qu'il y en a aussi de petites, où le grenier de l'étable suffit pour serrer la provision de fourage. La remise et l'écurie sont ordinairement contigus à l'étable des vaches; mais le toit à porcs est établi à quelque distance du corps de la métairie, pour écarter toute odeur infecte du lieu où l'on garde et prépare le laitage.

Parmi les porcs de ce pays, ceux des anciennes provinces de Frise et de Hollande donnent le plus de lard. Dans les environs de Weesp et de Schiedam, on se sert, pour engraisser ces animaux,

maux, de la drague et des lavures que fournissent les brasseries de genièvre; mais cette nourriture ne produit qu'un lard mou, dont on fait peu de cas. Ailleurs on employe au même objet de la farine de seigle, avec le petit lait qui reste après qu'on a fait le fromage. Les porcs ainsi engraissés pèsent souvent 400 à 450 livres.

Dans le Beemster, le gros bétail est de la plus grande beauté; il a le front et les épaules larges, les cornes belles et le corps si bien étoffé, qu'à peine apperçoit-on les os. Les taureaux surtout étonnent par leur taille et leur vigueur. Les boeufs ont la chair excellente; ceux qu'on vend pour la boucherie, pèsent communément 700 à 800 livres. Il n'est pas rare d'en voir de 1200 livres; on en cite même, qui ont pesé jusqu'à 2000 livres et au delà. On prétend néanmoins que cette belle race de bêtes-à-cornes a beaucoup souffert par l'énorme quantité, qu'on en a tuées lors de la descente des Anglais en l'année 1799. Quelques personnes donnent cependant la préférence aux boeufs qui viennent de Frise et de Groningue; mais les vaches y sont d'une plus petite taille, elles ont la tête et le cou plus courts, le mufle plus pointu, les cornes plus lon-

longues, plus grosses et plus courbées. La partie de ce pays appelée Sud-Hollande n'a point de race qui lui soit particulière; les bestiaux, qu'on y nourrit, sont un mélange des autres races dont je viens de parler. Les taureaux y sont maigres et de petite taille; cependant les vaches y viennent bien et donnent beaucoup de lait; les bêtes, qu'on y engraisse, pèsent communément entre 800 et 1200, quelquefois même jusqu'à 1400 livres. On évalue à un million, à peu près, le nombre des bêtes-à-cornes de tous les départemens hollandais réunis. Pendant l'épidémie qui régna dans ce pays vers le milieu du 18ème siècle, la mortalité fut si grande parmi le bétail, qu'on fut obligé d'en faire venir une grande quantité de Danemarc; mais cette importation d'une race étrangère a cessé depuis longtems, de sorte qu'on peut considérer celle qui existe actuellement en Hollande, comme indigène. Au reste les ravages de l'épidémie sont moins à craindre, depuis qu'on a partout adopté avec succès le procédé de l'inoculation des jeunes bêtes à cornes. La méthode d'engraisser les veaux dans de petits enclos obscurs, où on ne les nourrit que de lait, se pratique principalement dans la Sud-Hollande. On envoie la plupart de ces

veaux.

veaux-gras au marché d'Amsterdam; il y en a, qui pèsent 200 livres et davantage. Les cuirs, séchés ou salés, passaient autrefois, pour la plupart, en Angleterre; maintenant on les envoie en Allemagne. Les taneries de Hollande sont généralement tombées en décadence. Il y en a cependant encore à Leide et à Amsterdam, où l'on prépare de très-bonne peau pour des harnois, des empègnes de souliers et des tiges de bottes; mais le procédé qu'on suit pour teindre en noir, en y employant le vitriol, nuit beaucoup à la solidité de l'étoffe. On ne travaille guère les cornes de boeuf dans le pays; on les exporte à l'étranger, particulièrement dans le grand-duché de Berg, etc. depuis que les communications avec la Grande-Bretagne sont interrompues. Le poil de vache sert à faire des tapis dans les manufactures de Leide, Breda, Hoorn, Amersfoort, Zwammerdam, Baren et surtout de Hilversum. Dans tous les endroits, où il y a des taneries, les rognures des peaux sont employées à faire de la colle.

Tous les détails, que je viens de vous donner, concernent les fermiers, qui s'occupent uniquement du bétail. Les agriculteurs proprement dits

ou

ou ceux qui s'adonnent au labour des terres, ont des habitations plus vastes, parcequ'elles comprennent plus de bâtimens d'exploitation, tels que grange, aire à battre le bled, écurie pour les chevaux de labour, etc., outre une étable, pour un nombre de bêtes-à-cornes suffisant pour en tirer non-seulement le laitage nécessaire à l'entretien de la famille, mais principalement de bon fumier pour les terres: car on se sert rarement dans ce pays-ci d'engrais artificiel; on n'y emploie même que rarement la cendre de tourbes, si propre à améliorer certaines terres argilleuses ou sabloneuses; mais on en fait un objet de commerce, que les cultivateurs de la ci-devant Belgique et de quelques provinces de l'ancienne France paient très-cher aux Hollandais.

Les habitations des gens de la campagne sont, en général, avantageusement situées, et un fermier peut aisément surveiller son bétail et la culture de ses terres presque sans sortir de chez lui, comme vous pouvez vous en convaincre par la gravure ci-jointe, qui représente une de ces habitations champêtres dans le Beemster.

La manière, dont les divers cultivateurs s'occupent

pent de l'exploitation de leurs fermes ou de leurs propriétés, n'est pas la même pour tous: tandis que celui, qui n'a que des prés et du bétail, trait lui-même ses vaches, récolte son foin, fume ses terres, partage en un mot tous les travaux de la ferme avec ses valets, le laboureur, au contraire, qui possède ou qui tient à ferme un grand nombre d'arpens, trouve plus d'avantage à guider et surveiller les travaux de ses gens, qu'à les partager. La nature du terroir variant souvent sur un très-petit espace, exige par conséquent divers genres de culture, qu'un laboureur doit savoir combiner et diversifier à propos, pour tirer de ses terres tout le rapport qu'elles peuvent produire; or il ne suffirait pas à tous ces soins, s'il allait lui-même conduire la charue ou sarcler les bleds.

Je vous ai dit dans une de mes lettres précédentes, en parlant des dunes ou monticules de sable, qui bordent la côte le long de la mer du Nord, que le fond du terrein en Hollande est assez uniforme et qu'il consiste généralement en une terre argilleuse assez fertile; mais il n'en est pas de même de la surface, qui recouvre ce fond: elle est composée tour-à-tour d'argille, de

de glaise, de tourbe, de sable ou de bruière, simples ou diversement combinés et qui, pour être mis à profit, exigent des procédés divers et ne produisent abondamment que certaines espèces particulières de graines et d'autres végétaux. Outre les vastes prairies, qui couvrent la plus grande partie des départemens hollandais, surtout dans les terres basses, voisines de la mer, on y trouve des champs de froment, de seigle, d'avoine, de bled sarrasin, d'orge, de navette, de lin, de chanvre et de toutes sortes de plantes légumineuses. En général les terres grasses et argilleuses de la Frise, de la Zélande et d'une partie de la Sud-Hollande, produisent le meilleur bled; la terre meuble, mêlée de tourbe, est plus propre à la culture des menues graines, du lin et du chanvre, tandis que les terreins sabloneux, pourvu qu'ils ne renferment pas des substances ferrugineuses en trop grande quantité, sont excellens pour le bled sarrasin, les légumes et les plantes bulbeuses. Les encouragemens donnés à ces divers genres de culture par la société de Haarlem et par la société d'Agriculture, établie à Amsterdam, ont beaucoup augmenté, depuis quelques années, cette branche de la richesse nationale. Il s'en faut néanmoins de beaucoup que ces productions

tions du sol ne soient suffisantes aux besoins des habitans. Lorsque le commerce prospérait encore, les Hollandais faisaient venir, en grande quantité, du froment et du seigle de la Pologne, de Königsbergen, de Libau, de Riga, de Rostok, du Holstein, du Brabant et de la Flandre. La bourse et la ville d'Amsterdam pouvaient alors être regardées comme le grenier du reste de l'Europe, et l'abondance des bleds étrangers y était telle, qu'on pouvait, sans inconvénient, réserver ceux du pays pour l'usage des brasseries de bierre et de genièvre et pour les fabriques d'amidon. C'est en Zélande, et particulièrement dans l'île ter-Goes, que croît la meilleure espèce de froment: les grains en sont si denses, qu'un sac de ce froment pèse quelquefois jusqu'à sept livres au delà du poids ordinaire de cette mesure. L'excellente qualité de ce froment, qui augmente encore en le gardant avec soin, le faisait réserver, comme objet de commerce, pour l'exportation; on l'envoyait surtout en France, en Espagne, en Portugal, en Angleterre. Après ce froment de Zélande, qui est le meilleur, on peut ranger les autres espèces dans l'ordre suivant: le froment de Frise, employé à la consommation intérieure, celui de Groningue, d'Oldampt et d'Ostfrise,

celui de la Sud-Hollande et de la Nord-Hollande, enfin celui d'Utrecht, de Gueldre et d'Over-yssel: ces dernières espèces restent dans le pays, et servent à faire un pain très-nourrissant pour les classes inférieures et les petits bourgeois.

L'orge réussit très-bien aux environs de Dordrecht; mais on y en cultive en petite quantité. On fait venir du Rhin celui qu'on emploie dans les boulangeries et dans les brasseries de Hollande.

Presque tous les départemens hollandais produisent du seigle, qu'on sème en automne; c'est encore la Zélande, qui en produit le meilleur. Vient ensuite le seigle de Frise, de Gueldre, d'Over-yssel et de Breda. On regarde comme le moins bon celui qu'on récolte dans les marais desséchés: aussi n'entre-t-il point dans le commerce, il ne sert qu'à la consommation des cultivateurs eux-mêmes. Ci-devant on importait, chaque année, une quantité prodigieuse de seigle, venant du Brabant, de la Pologne et des ports de la mer-Baltique; ce seigle servait à en distiller de l'eau-de-vie appelée genièvre et à faire du pain, que les petits bourgeois et les artisans préfèrent au pain de froment ou d'orge, parce-qu'il

qu'il est à meilleur marché et plus nourrissant.

La culture de la graine de lin, de chanvre et de navette est aussi généralement en vogue dans les départemens hollandais, surtout en Zélande (où croît le meilleur lin), dans les pays d'outre-Meuse, dans la Bétuwe, qui fait partie de la Gueldre, dans la Frise et le pays de Groningue. La terre la moins propre pour ces diverses graines est, comme pour le seigle, celle des marais desséchés. On les sème de préférence en automne et, pour empêcher les espèces de dégénérer dans le même terrain, on a soin de se procurer la semence d'ailleurs; par exemple, on fait venir de la mer-Baltique, et particulièrement du port de Riga, la graine de lin, qu'on regarde comme la meilleure pour semer ici, et après une ou deux récoltes on en renvoie aux mêmes endroits, où elle est regardée réciproquement comme préférable pour le même objet. L'excellente huile de graines, préparée le long de la Zaan et aux environs de Dordrecht, faisait autrefois une branche de commerce considérable pour les Hollandais; mais actuellement, loin d'en exporter, ils en reçoivent de Flandre, qui est d'une moindre qualité,

lité, à la vérité, mais qui ne laisse pas d'avoir une influence préjudiciable sur le prix du marché.

Les endroits, où l'on cultive le lin en plus grande quantité et avec le meilleur succès, sont le quartier d'outre-Meuse, Lis, Rhynsburg, Wieringerwaard, les anciennes provinces de Gueldre et d'Overyssel, avec les pays de Drenthe et de Groningue. On envoyait autrefois ce lin, qui est en général d'une qualité supérieure, en Angleterre, en Espagne et en Suisse, où il se vendait à raison de trois florins de Hollande et davantage, par poids de six livres. Ce lin varie en finesse, quelquefois depuis 32 jusqu'à 96 écheveaux à la livre. Les amateurs de l'agriculture, et particulièrement les sociétés agraires d'Amsterdam et de Haarlem, ont fait une multitude d'expériences sur les moyens d'obtenir constamment du lin les filamens de la plus grande finesse possible; on a même essayé d'y parvenir en sacrifiant la graine et en l'abattant avant qu'elle soit parvenue à maturité. Au reste ce qui contribue, dit-on, le plus à l'extrême finesse du plus beau lin de Hollande, c'est l'argille bleuâtre des rigoles, dans lesquelles on le fait rouir et, ce qui est

est essentiel, le soin qu'on apporte dans la manière de le sérancer. Les Hollandais ne laissent rien perdre de cette plante précieuse et si sensible à l'influence des pluies et du vent; jusqu'à la bourre qui s'attache au seran, fait pour eux un objet de commerce, qu'on envoie sur les côtes d'Afrique. Au reste, le négoce en toiles de lin languit actuellement, et les magasins de Rotterdam et de Dordrecht, où se tenaient les principaux marchés, en sont remplis. Les meilleures espèces sont celles, qu'on fabrique aux environs de Bois-le-duc, d'Almelo, d'Enschede et de Haarlem; mais l'importation des toiles d'Allemagne, à des prix beaucoup inférieurs, nuit infiniment aux manufactures du pays.

On cultive aussi le chanvre assez généralement dans la Sud-Hollande et surtout dans les terres voisines de Dordrecht; beaucoup de fermiers des environs de Woerden en récoltent pour leur usage particulier; ils en font des toiles grossières pour emballer le fromage. Les meilleures toiles de chanvre du pays, auxquelles cependant les toiles de Russie sont toujours préférables, servent à faire des voiles de navires. La plupart se fabriquent en Nord-Hollande et particulièrement à

Krommenie. Il y a quelques années, que l'exportation de cet objet de commerce, actuellement réduite presqu'à rien, montait à 30,000 pièces de toile de 50 aunes chacune, ayant depuis $\frac{3}{4}$ jusqu'à $1\frac{1}{8}$ aunes de largeur.

Diverses sortes de pois et de fèves, autrefois destinées à l'approvisionnement des innombrables flottes hollandaises répandues sur toutes les mers, mais qui ne servent plus actuellement qu'à la consommation intérieure, se cultivent avec succès en Zélande et dans quelques marais desséchés.

On sème de l'avoine et de l'orge en beaucoup d'endroits. La meilleure avoine, tant pour les brasseries que pour le fourrage, est celle d'Ost-Frise, de Groningue et des environs de Gorkum; il s'en fait présentement des envois très-considérables pour l'approvisionnement des armées. L'avoine brisée sous la meule et connue sous le nom de gruau d'avoine, sert aussi d'aliment aux Hollandais; les gens de la campagne en font fréquemment usage. C'est la Zélande, qui fournit le meilleur orge; il est de la plus grande blancheur. L'orge mondé est une nourriture saine et de facile digestion, dont les Hollandais font un grand

grand usage; ils l'appèlent orge perlé, quand il provient de graine qui a été semée en été. L'orge entre dans la composition de la bierre, du genièvre et du vinaigre, il sert aussi pour la nourriture du bétail: cependant on n'emploie pas ordinairement celui du pays à faire du genièvre; mais on en fait venir pour cet objet de l'étranger et particulièrement de Libau et des ports de la mer Baltique. On distille du genièvre à Delft, Delftshaven, Rotterdam, Dordrecht, Weesp et principalement à Schiedam, où l'on emploie communément pour cet objet 200 lests pesant d'orge et 400 lests de seigle par semaine. La quantité annuelle de cette liqueur montait, dans les tems ordinaires, à 2 millions d'ancres (de 44 bouteilles communes), dont les deux tiers étaient expédiés pour les pays étrangers et rapportaient au delà de dix millions de florins. La force ordinaire du genièvre distillé varie depuis 84 jusqu'à 110 degrés sur l'hygromètre de Dicas. Le nom de genièvre, donné à cette eau-de-vie de grains, vient de ce qu'on y infuse des baies de génévrier, qu'on tire de Cologne et de Coblentz; on mêle ordinairement 60 à 80 ℔ de baies dans une *distillation*, contenant 12 chaudières, chacune de 200 ℔ de seigle et de 100 ℔ d'orge. La liqueur,

 qui

qui distille la première avant l'infusion des baies, se nomme *Moutwyn* ou vin de drèche.

Plusieurs autres espèces de menues graines, telles que le millet, le chanvre, la moutarde, etc. viennent très-bien en Gueldres et surtout en Nord-Hollande, et il est étonnant que les gens de la campagne n'aient pas recours à ce genre de culture, avantageux à tous égards, chaque fois qu'un hiver rigoureux a fait périr les semailles faites en automne. La moutarde qu'on prépare à Zaandam est renommée dans toute l'Europe et préférable à la soi-disant moutarde anglaise, qu'on fabrique à Rotterdam.

Parmi les instrumens aratoires, je me contenterai de parler de la charue et de la herse. On continue à faire usage dans ce pays de la charue appelée, par distinction, la *hollandaise*; on considère le train, le soc large et terminé en pointe, le coûtre perpendiculaire, l'écu de fer et toute la construction de cette charue comme la plus convenable pour les terreins gras et argilleux, qu'on trouve aux environs d'Utrecht et dans quelques cantons de la Frise et de la Nord-Hollande. Quelques laboureurs donnent cependant la préférence

à

à la charue à roulettes, dont le cep est attaché au milieu de l'essieu. Ces charues pesantes sont tirées ordinairement par quatre et quelquefois même par six chevaux. Dans les terres plus légères, on fait usage de la charue communément appelée de *Juliers*, ou de celle qui a été depuis peu inventée en France. D'ailleurs le Gouvernement a procuré, depuis l'année 1808, à ce pays une collection des meilleurs instrumens aratoires suivant les inventions les plus récentes. Cette collection se trouve à Amsterdam, sous la direction de M. J. Kops, à qui l'agriculture à de très-grandes obligations. La herse ordinaire est de forme quarrée, ayant six pieds de long et six pieds de large; elle est composée de six côtes ou ais recourbés de 4 à 5 pouces de diamètre, réunis par deux traverses, à chacune desquelles sont attachées sept dents ou chevilles, de fer ou de bois, suivant la nature du terrein. Les laboureurs se servent ordinairement, pour croiser, de deux herses à la fois, attelées de deux chevaux. Pour battre le bled dans l'aire, on emploie communément le fléau; cependant les cultivateurs de Groningue et de Frise préfèrent à cet instrument les *rouleaux à battre*, qu'ils regardent comme plus propres à rompre les épis, à ménager le

grain et la paille, et à faciliter le travail de la meule.

La culture des grains dans les départemens hollandais est, comme je l'ai déja remarqué, plus, ou moins avantageuse, suivant la qualité des terres. Les meilleures se trouvent dans les pays d'outre-Meuse et en Zélande: elles contiennent généralement $\frac{3}{6}$ d'argille fine et d'un bleu clair, $\frac{2}{6}$ de sable fin et $\frac{1}{6}$ de gros sable. Les récoltes sont aussi très-abondantes dans les terres comprises entre les digues et les eaux courantes, surtout le long de l'Yssel, du Vecht et du Rhin. On y évalue le rapport d'un arpent de terre, année commune, à 35 et jusqu'à 40 sacs de froment battu; tandis qu'en Zélande et dans les pays d'outre-Meuse, on en récolte 48 sacs. Le produit en grains est moins considérable dans les terres entièrement sabloneuses ou mêlées de marne et de sable, dans celles qui contiennent beaucoup de craie, d'ocre ferrugineux ou de substances tourbeuses, ainsi que dans celles qui renferment des coquillages en grande quantité, comme il arrive souvent dans les marais desséchés: on y trouve infiniment plus d'épis stériles; le grain même y est plus grêle et a beaucoup moins de saveur.

saveur. Cependant en donnant aux terres des labours réitérés, en faisant usage, pour les ensemencer, de graines prises ailleurs et sur un meilleur sol, enfin en les fumant à propos, on est parvenu à donner aux fonds les plus maigres un degré de fertilité suffisant. Ces précautions, jointes aux progrès récens de l'agriculture, ont fait abolir presque partout la coutume de laisser les terres labourables en jachère.

Mais il est tems que je quitte cette longue digression, pour reprendre le récit de mon voyage. La ville de Monnikendam, florissante avant que le sable de la mer n'en eût comblé le port, n'a presque plus rien aujourd'hui qui soit digne de l'attention des voyageurs, si ce n'est sa tour, remarquable par sa hauteur et sa forme singulière, et la décoration de l'ordre de la toison d'or, enlevée par le bourguemaître Cornelis Dirkzoon à l'amiral espagnol Bossu, dans un combat, qui fut livré sur le Zuiderzee en l'année 1573. La petite île de Marken, qui n'est qu'à une lieue de Monnikendam, nous parut plus digne de notre curiosité. Il est très-vraisemblable que cette île a fait autrefois partie du continent, et qu'une tempête l'en a séparée au 13ème siécle. Vue de la mer à quelque dis-

distance, elle n'offre aux yeux que des masses informes, qu'on prendrait pour de grosses souches, jettées au hasard sur le sol; ce n'est qu'en approchant, que je reconnais que ce sont des huttes éparses sans allignement et posées sur quelques monticules pour être à l'abri des eaux de la mer, qui inondent souvent l'île toute entière: car elle n'est défendue par aucune digue. En descendant à terre, on croit être dans un pays désert. Les habitans sont si farouches, qu'ils se cachent à l'aspect des étrangers. De quelque côté qu'on tourne ses pas, on pourrait s'avancer dans l'île jusqu'à une demi lieue sans rencontrer ame qui vive. Enfin nous parvenons avec peine à nous faire ouvrir une habitation, consistant en une seule chambre, meublée avec la plus grande simplicité. Le foyer est placé au milieu, et la fumée de tourbes, qui s'en élève, sert à tanner les filets pour la pêche, tendus sur les poutres en guise de plafond. Cet endroit forme, à la lettre, un village qui n'est habité que par des pêcheurs; on n'exerce, dans toute l'île, d'autre profession que la pêche, à l'exception néanmoins du maire et du ministre du culte réformé: car il ne faut pas oublier de dire que la population de Marken toute entière, au nombre de six cens ames, est

restée

restée fidèlement soumise aux canons du synode de Dordrecht. Ces insulaires vivent uniquement des productions de la mer ; à l'exception d'un petit nombre de familles, qui tiennent une ou deux vaches, ils ne nourrissent point de bétail et ils échangent l'herbe et le foin, qu'on récolte dans l'île, contre d'autres denrées. Ils forment, depuis environ quatre siècles, une colonie entièrement séparée du reste de la société. Hormis les navigateurs, que la tempête a contraints de relâcher sur leurs côtes, ils ne voient guère arriver d'étrangers chez eux, qu'une seule fois l'année: c'est le jour de la foire, qui s'y tient durant la semaine de la pentecôte. Ce jour-là beaucoup de curieux se rendent dans l'île, pour voir les habitans dans leurs habits des grandes fêtes: car vous devinez bien que cette petite peuplade isolée a dû conserver son antique costume. Heureusement j'appris à mon arrivée qu'il se trouvait une nouvelle fiancée dans l'île; j'ai eu tout le loisir de la contempler dans son habit de noce et je m'empresse de vous en donner la description, en y joignant un dessin pour servir d'eclaircissement. Les jeunes filles en général vont tête nue, sans autre ornement que leurs cheveux, qu'elles teignent quelquefois en jaune et dont elles forment

ment des tresses élégantes, qu'elles rattachent sur leur tête. Mais la fiancée porte une coiffure, que les habitans de l'île appelent la cape ronde. C'est un bonnet haut, assez ressemblant par la forme à une mître d'évêque et d'où les cheveux descendent en boucles sur le front. Ce bonnet, de fine toile, est bordé, autour du sommet, d'un ruban de soie rouge; le bord inférieur est fait d'un autre ruban rouge et noir, qui forme un bandeau autour du front; la cape est garnie en outre d'une pièce de gase fine et transparente, ornée à son tour de quelque ouvrage de broderie, ou de dentelle. Le cou et les épaules sont couverts d'une chemisette de fine toile, à fraise brodée en noir et dont les manches, ornées d'un bord de la même couleur, se ferment autour de l'avant-bras. La gorge et le sein sont couverts d'une espèce de guimpe rouge, qui s'attache sur le cou. La fiancée porte là-dessus un corset, d'un rouge éclatant et bordé de rubans de diverses couleurs; les devants de ce corset se joignent sous le menton au moyen d'une agraffe d'or et, comme ils sont coupés de manière à s'écarter en descendant des deux côtés de la taille, ils sont lacés devant l'estomac par une échelle de ruban jaune. Enfin tout cet attirail est surmonté d'une ca-

camisole sans manches, de couleur brune tirant sur le jaune, garnie de baleines entre deux toiles pour la tenir en état, et de deux rubans, qui passent sur les épaules. Depuis les épaules, les bras sont couverts de manches postiches artistement faites, de couleur brune à plusieurs nuances. J'oubliais de parler du tablier, qui est très-large, et finement plissé de bas en haut. L'habillement de la fiancée est garni, par derrière, de roses au nombre de sept; mais cette parure est commune à toutes les filles nubiles; les autres n'ont sur leur habillement que cinq roses au lieu de sept; on les reconnaît d'ailleurs à un petit mouchoir négligemment noué autour du cou et dont les bouts pendans sont ornés de glands. Les femmes mariées, vues pardevant, n'ont rien dans leur parure, qui les distingue des jeunes filles; mais on les reconnaît aisément quand elles tournent le dos, parcequ'elles portent sur le derrière de leur coiffure les lettres initiales du nom de leurs maris. Je n'ai pu découvrir d'où venait cet usage singulier.

Les hommes, mariés ou non mariés, portent à tout âge l'habit de pêcheur. Ils ne connaissent pas d'autre occupation que la pêche et ce qui y

a

a rapport, et ils s'y livrent en tout tems. Leur principale pêche, tant en hiver qu'en été, est celle du hareng, destiné à être salé ou fumé, suivant la saison.. Dans les intervalles de cette pêche, pour laquelle ils emploient de grandes barques, ils parcourent le *Zuiderzee* sur de plus petits navires pour pêcher des anguilles, des plies, des chevrettes, etc., qu'ils vont ensuite vendre au port d'Amsterdam. Vous croyez sans doute, d'après cette esquisse, qu'une petite peuplade vivant dans un tel isolement, sans luxe comme sans ambition, doit retracer, dans ses moeurs, comme dans son costume et son genre de vie, la simplicité des moeurs patriarchales. En effet l'on m'assure qu'il en était ainsi autrefois et que les habitans de l'île de Marken avaient coutume, dans les transactions mercantiles, de ne donner et de n'exiger d'autre garantie que la bonne-foi des vendeurs et des acheteurs; mais les choses doivent avoir bien changé: car j'ai moi-même été témoin, non-seulement de l'adresse de ces pêcheurs à faire valoir leur denrée, mais encore de la jalousie, qui anime les femmes mariées et des intrigues, que savent ourdir les jeunes filles.

La

La ville d'Edam, autrefois renommée par son commerce de bois de construction, et par ses chantiers, d'où est sortie la flotte presqu'entière du célèbre amiral de Ruiter, est encore aujourd'hui considérable par le marché de fromages qui s'y tient. Le port est vaste, et la ville agréablement située. Parmi les raretés que renferme la ville d'Edam, on montre surtout aux étrangers les vitrages peints de la grande église; le beau pavillon, où coucha le prince Maurice, et l'inscription latine sculptée dans la façade de la maison (*); le garde-fou de la grande écluse, qui est, dit-on, à l'épreuve de la rouille; enfin cinq tableaux, qui décorent l'hôtel appelé la cour du Prince et qui représentent Jaques Mathieu Oosterling, charpentier, à qui l'on attribue la construction de 92 navires de diverses grandeurs; Jean Claasz Clees, qui, à l'âge de quarante deux ans, pesait 455 livres; Pierre Dirksz, qui portait sa barbe sur le bras pour l'empêcher de trainer a terre; Catherine Cornélie Kever, qui avait neuf pieds trois pouces de haut et qui mou-

(*) *Virescit vulnere virtus.*

mourut à l'âge de 16 ans, enfin — la *Sirène*, pêchée en l'année 1403 dans le lac de Purmer et dont les anciennes chroniques racontent les choses les plus merveilleuses. Il est vrai, cependant, que les Harlémois possèdent un autre tableau représentant cette sirène comme une femme ordinaire, qui, ayant eu le malheur de s'enfoncer dans la fange d'un marais et de s'égarer parmi les roseaux, en fut retirée quelque tems après, semblable à Lazarille de Tormes, et conduite à Haarlem, où on la montra comme une curiosité. La ville d'Edam renfermait autrefois un grand nombre de rafineries de sel; elle n'en possède aujourd'hui qu'une seule, où l'on donne le plus beau rafinage aux sels bruts de Portugal, qui sont les meilleurs, à ceux de France, qui sont inférieurs aux premiers, et enfin à ceux d'Allemagne, qui forment la moindre qualité. Les rafineries établies dans les villes d'Alkmaar, d'Amsterdam, de Dordrecht, de Durgerdam, d'Enkhuizen, de Haarlem, de Harlingen, de Muiden et de Rotterdam ont aussi joui d'une grande réputation. Elles fournissaient des sels de la plus grande finesse, non-seulement pour la consommation de l'intérieur, mais même pour l'exportation, particulièrement vers le haut-Rhin; mais depuis la réu-

nion

nion à l'Empire français, ce commerce a cessé. L'importation même des sels bruts est très-entravée: aussi a-t-on récemment essayé à Katwyk-sur-Rhin d'extraire du sel de l'eau de la mer, sans aucun mélange; mais jusqu'à présent cette opération n'a pas paru assez avantageuse, à cause des frais qu'elle exige.

Une belle chaussée conduit d'Edam à Purmerend, ville florissante par les marchés de fromage et de bétail qui s'y tiennent. Cette ville fut longtems la demeure de Nieuwentyd, célèbre physicien, qui vivait sur la fin du 17ème siècle; il est l'auteur d'un excellent ouvrage intitulé *Wereldbeschouwing* (Contemplation de l'univers), ouvrage qui eut peine à trouver un éditeur lorsqu'il fut composé, et qu'on a depuis traduit dans presque toutes les langues. Un voyageur célèbre, le baron de St. Ildephont, a confondu le nom de ce physicien avec *Westgraftdyk*, qui est le nom d'un village auprès d'Alkmaar, où il a pris naissance.

Hoorn, à peu de distance de Purmerend, a de beaux édifices publics. Cette ville était autrefois considérable par ses manufactures et ses atte-

liers, qui maintenant n'annoncent que la décadence. Elle a donné naissance à plusieurs personnages renommés, parmi lesquels on compte Guillaume Corneille Schouten, qui voyagea le premier autour du monde, et découvrit le promontoire méridional de l'Amérique, auquel il donna le nom de Cap Horn; Pierre et Adrien de Jong, connus parmi les savans sous le nom de Junius; Théodore Velius, médecin, historien et poëte, qui vivait au commencement du 17ème siècle; Pierre Florisze et Jean Bloys, excellens marins et grands capitaines; les Hoogerbeets, célèbres jurisconsultes, qui périrent victimes des querelles politiques; Pierre Jansze Livorn, à qui on doit l'invention des *Katten* de Hoorn, qui sont des navires marchands d'une très-grande capacité; Regnier van Twisk, qui inventa la boussole vers la fin du 16ème siècle, et plusieurs autres hommes distingués par leurs talens ou leurs services. Enfin c'est à Hoorn, qu'on a fait le premier grand filet à prendre des harengs, dont l'étendue est telle, qu'on le retire quelquefois chargé de 10 lests de harengs d'un seul coup (*). Il est re-

(*) Le *lest* est une mesure nominale de 12 tonneaux; le tonneau contient 1000 harengs.

remarquable que ces filets énormes furent inventés dans le même tems que Guillaume Breukelsz, né à Biervliet en Flandre, trouva la méthode de conserver le hareng en le caquant. La pêche du hareng, appelée la *grande pêche*, se fait par les Hollandais, en tems de paix, le long des côtes de l'Ecosse et ne dure que depuis la St. Jean jusqu'au 15 juillet. Pendant ce court période, ce poisson de passage se trouve en si grande quantité sur les côtes des îles de Hetland, que le produit de la pêche montait annuellement à plus de 300,000 tonneaux. Cent mille personnes vivaient de cette pêche et de ce qui y a rapport; les frais, qu'elle exigeait, montaient à plus de 10 millions de florins, et cependant on évaluait le profit au montant du capital. Depuis la guerre avec l'Angleterre, cette branche de commerce se trouve réduite au-dessous d'un huitième de ce qu'elle rapportait autrefois; et ce n'est pas le commerce seul qui a à supporter cette perte, les particuliers en souffrent également: car le lest de harengs, qui se vendait 150 florins avant la guerre, coûte actuellement 700 à 800 florins. Ce poisson, pris et caqué dans la saison que je viens d'indiquer, est considéré par les médecins du pays comme un aliment si

sain, qu'ils ont coutume d'appeler ce tems-là les vacances de la Faculté. On pêche aussi du hareng dans la mer du Nord, près des côtes d'Angleterre, et dans le Zuiderzee; mais, au lieu de le mettre en caque, comme l'autre, on le fume après lui avoir donné le sel pendant vingt quatre heures au moins. Les harengs ainsi fumés se nomment sorets. Pour les sorer, on leur passe dans la tête un petit bâton appelé *aine* et on les suspend, à quelque distance l'un de l'autre, dans un attelier préparé pour cela; chaque attelier sert ordinairement à sorer ou fumer 12000 harengs à la fois.

A Hoorn siégeait autrefois une des chambres de la Compagnie des Indes orientales, qui avait le droit d'expédier, à son tour, un ou plusieurs vaisseaux pour ces colonies lointaines. Il y avait aussi une monnaie, qui alternait de dix en dix ans avec les villes d'Enckhuizen et de Medenblik. Plusieurs habitans aisés de cette ville avaient formé, en 1774, une association pour l'établissement de quelques fabriques au profit des pauvres: les commencemens de cette entreprise furent assez heureux, mais ces premiers succès ont été de courte durée et l'on ne voit partout que déca-

dence

dence et misère profonde. On m'a fait remarquer une église des catholiques, bâtie sur un terrein qui a été acheté pour trois oignons de tulipe.

On va de Hoorn à Enckhuizen par un chemin pavé et très-bien entretenu. Un tiers de ce chemin forme une belle allée, bordée de grands arbres; le reste passe à travers plusieurs villages, et une contrée charmante, parsemée de maisons de plaisance. Mais plus la route est belle jusqu'à Enckhuizen, plus on est frappé de l'air de décadence, qu'offre l'intérieur de cette ville. Des rues entières sont désertes et l'on n'y voit plus que des masures. Cependant cette ville a dû être autrefois florissante, à en juger par un grand nombre d'édifices, antiques à la vérité, mais considérables, et surtout par l'hôtel-de-ville, qui est d'une belle architecture. Je n'ai trouvé à Enckhuizen aucunes particularités remarquables, si ce n'est une tenture de tapisserie peinte par Romein de Hooge et qui décore une des salles de l'hôtel-de-ville, un monument érigé dans l'église-neuve à la mémoire de Hadrianus Junius, célèbre naturaliste, et les ancres enlevées à cinq vaisseaux gueldrois, qui avaient voulu surprendre

la ville en l'année 1537. Un des habitans possède aussi, dit-on, la riche épée de l'amiral espagnol de Bossu, qui lui fut enlevée dans le combat de 1572. Au nombre des grands édifices d'Enckhuizen est encore la fonderie, où se faisait autrefois le gros canon pour la marine, tandis que celles d'Amsterdam et de la Haye servaient particulièrement à fondre les pièces de campagne et l'artillerie de siège. Il n'y a plus aujourd'hui que la dernière, qui soit en activité pour le service de la guerre. Les frères Maritz s'y distinguent par la hardiesse et l'exactitude de leur travail. Il n'est pas rare de voir sortir de cette fonderie des pièces de canon de 48 et 60 ℔, pésant au delà de dix milliers, et des mortiers à plaque, presqu'aussi pesans, qui, sur un angle de 42½ degrés, portent à la distance d'une lieue et demie des bombes de 150 ℔, avec 30 ℔ de poudre. On assure que le grand fourneau de cette fonderie peut contenir jusqu'à 50,000 ℔ de métal et qu'on y exécute à la fois, sur leurs noyaux et sans forer, quatre des mortiers dont je viens de parler. La machine en usage pour arrondir en peu de tems les globes de métal de 60 ℔, qui servent à faire l'essai des mortiers, est d'une nouvelle invention. L'essai qu'on a

fait

fait ici de deux pièces de canon de 24 ℔, nouvellement sorties de la fonderie, prouve une justesse d'alliage et de fonte, qu'on ne trouvera peut-être nulle part: on a tiré avec chacune de ces pièces 1500 coups, sans qu'elles en aient souffert le moins du monde. La fonte du métal dans le grand fourneau s'exécute, dit-on, dans le tems d'une demi journée; il est vrai qu'on n'y emploie pas moins de 7 brasses de bois de chêne.

Une seule rafinerie de sels est encore en activité à Enckhuizen; mais elle a de la peine à se soutenir. On n'y extrait du sel que de l'eau de la mer du Nord, qu'on introduit par le passage de Texel; on prétend que plus on va puiser cette eau au loin dans la haute mer et plus le transport est long, plus aussi le sel qu'on en retire y est abondant et de bonne qualité. L'école de marine, établie d'abord à Fyenoord et dont je vous ai parlé avec éloge dans une de mes lettres précédentes, avait été transportée ici; mais cette belle institution n'existe déja plus. En revanche il semble qu'on destine cette ville à moitié déserte à devenir le séjour de soldats estropiés et de criminels condamnés à la détention. Tout ce qu'elle

 offre

offre encore d'agréable, c'est le coup d'oeil sur le Zuiderzee, particulièrement vers la côte de Frise, qu'on apperçoit d'ici, ainsi que la tour de Staveren, quand le tems est fort serein ou quand l'atmosphère chargée de particules aqueuses réfracte la lumière et occasionne une sorte de *mirage*, qui fait paraître les objets lointains plus élevés sur l'horison ou plus rapprochés, qu'ils ne sont en effet. Le bras de mer entre ces deux villes est de trois lieues, et cependant on prétend qu'au treizième siècle elles n'étaient séparées que par un large fossé. Enckhuizen est la patrie de Lucas Wagenaar, célèbre navigateur, et de Potter, qu'on peut appeler à juste titre le phénix des peintres dans l'art de représenter les animaux.

D'Enckhuizen, nous nous rendîmes à Medenblik; la route, qui est de trois lieues, passe au milieu des plus belles campagnes. La ville elle-même a peu d'étendue, mais elle est très-avantageusement située. Elle a quatre grands ports, capables de contenir plus de 300 vaisseaux, et un magnifique bassin pour le radoub. Cette ville, fondée au neuvième siècle, était anciennement la résidence des rois de Frise; on conserve encore, dans l'hôtel-de-ville, le portrait de Radboud, un

de ces anciens rois. Il existe encore quelques ruines de la citadelle, qu'on y avait bâtie au 13ème siècle. De 58 villages, autrefois compris dans la jurisdiction de Medenblik, on n'en compte plus aujourd'hui que 6. Cette ville, qui dut autrefois son état florissant à ses chantiers, a beaucoup souffert par les circonstances actuelles; elle se soutient cependant encore, au moyen du commerce qui s'y fait en bois, grains et fromages.

CINQ-

CINQUIÈME LETTRE.

Vollenhove.

Vous savez que j'aime surtout à visiter les îles, moins pour me représenter les ravages causés autrefois par les incursions de la mer et pour contempler quelques restes des terres qu'elle a enlevées au continent, que pour rechercher les traces du caractére national, qui d'ordinaire y subsistent encore longtems après qu'elles ont disparu partout ailleurs.

Au devant d'Enckhuizen est un large banc de sable, qui rend l'entrée du port très difficile. Ce banc, qui s'avance assez loin dans le Zuiderzee, prouve

prouve que la Nord-Hollande, appelée aussi Westfrise, ne formait autrefois avec la Frise qu'un seul continent. A l'extrémité du banc de sable, vis-à-vis de l'île d'Urk, le fond du golfe s'abaisse tout-à-coup et forme un chenal très-profond, appelé par les navigateurs la *chûte d'Urk.* Ce chenal provient des rigoles qu'on creusait autrefois pour faciliter le versement des eaux rassemblées dans les terres marécageuses et que l'irruption de la mer et les courans ont changées en une espèce de gouffre. L'île d'Urk n'a qu'une lieue de circuit et renferme au-delà de 300 habitans, qui vivent uniquement de la pêche. Elle n'offre rien de particulier après ce que j'ai déjà dit de l'île de Marken, sinon le sable et l'argille rougeâtre qu'on trouve en plusieurs endroits de la plaine, plusieurs puits d'une excellente eau douce qui ont quatre à cinq brasses de profondeur, et le pilotage qui l'entoure et la défend contre la fureur des vagues. On montre en avant de l'île l'endroit, où une église avec son cimetière fut autrefois ensévelie sous les flots.

Au Sud-est et non loin d'Urk, est l'île de Schokland, qui renferme les villages d'Emmeloord et d'Ens, situés l'un à l'extrémité septentrionale,

l'autre

l'autre à l'extrémité méridionale. Lorsque ce pays était divisé en provinces, une partie de la Schokland dependait de la province de Hollande, le reste appartenait à l'Overyssel. La situation comparée de ces deux îles fournit de nouveau la preuve qu'elles étaient autrefois réunies et que le passage profond, qui les sépare actuellement, ne provient que des fossés anciennement creusés de main d'homme et rendus ensuite plus profonds par l'irruption de la mer. Combien je voudrais, mon cher ami, que vous fussiez ici pour vous replacer entièrement dans l'antiquité, dont vous aimez tant à étudier les restes! Vous vous souvenez que, lisant ensemble Tacite et Martial, nous ruminâmes longtems sur les passages où ces auteurs font mention de la chevelure dorée des femmes de la Batavie (*), particularité dont nous croyions alors qu'il ne restait aucun vestige, et cependant d'autant plus vraisemblable, qu'en ce tems-là les dames romaines se faisaient teindre les

(*) Tacit. *de moribus Germanorum*, Cap. 4. et in *vitâ Agricolæ*, Cap. 11. Martialis, lib. VIII. *Epig.* 33:

Et mutent latias spuma batava comas.

les cheveux d'une couleur jaune d'or aux jours de fête et quand elles paraissaient en public, et que cela s'appelait être coëffé à la batave. Et bien, dans cette petite île, j'ai trouvé l'explication complette de ce qui nous a paru si énigmatique: aujourd'hui encore les femmes de Schokland se teignent les cheveux à la manière dont parle Tacite, ce qui ajoute encore à la noblesse et à la douceur de leurs traits. Voilà, sans doute, une mode dont la durée peut rivaliser avec ce que les moeurs des peuples orientaux offrent de plus invariable en ce genre. Je serais même tenté de croire qu'anciennement une colonie persanne est venue s'établir en cet endroit et s'y est maintenue, malgré l'âpreté du climat. Ce qui rend surtout cette conjecture probable, c'est la forme singulière, ainsi que la bigarrure, qu'on remarque dans l'ajustement des femmes: leurs cheveux, teints en jaune, descendent en boucles tout autour de la tête, qui est couverte d'une espèce de turban de toile fortement empesée; elles portent autour du cou plusieurs rangs de grains de corail, réunis par une agraffe avec un large médaillon d'or; mais ce riche collier est presqu'entièrement caché par un mouchoir à carreaux bleu et violet, noué de manière que les

bouts

bouts passent pardessus l'épaule; l'habillement, depuis le cou jusqu'aux hanches, consiste d'abord en un corset à manches d'un rouge éclatant, bordé de jaune et garni de même sur toutes les coutures. Ce corset est échancré pardevant, de manière qu'il forme, depuis la gorge jusqu'au bas de la taille, une large ouverture ovale, très-inutile, puisqu'elle est couverte en dessous d'une pièce d'étoffe de la même couleur que le corset. Pardessus celui-ci est un autre corset, échancré de même, mais sans manches et de couleur bleue, rattaché sous le menton avec un ruban blanc et assujéti autour du corps, depuis l'extrémité inférieure jusqu'à mi-taille, au moyen d'un lacet jaune et rouge. Le reste de l'habillement est moins baroque: il consiste en une jupe de laine d'un brun foncé et en un tablier bleu de la même étoffe, à larges plis et passé sous la presse. Des bas couleur de perle, des chaussons d'un bleu foncé et des sabots toujours écurés avec grand soin composent uniformément la chaussure des femmes de Schokland. Au reste, telle est la beauté de ces femmes, en général, que cet assemblage de formes et de couleurs bisarrement assorties n'est pas capable de faire disparaître les charmes de leur figure. Les hommes,

à

à l'exception de leur camisole, qui annonce le goût général de ces insulaires pour la couleur rouge, et du bonnet de laine sans bord, dont ils se couvrent la tête, n'ont rien dans leur habillement qui les distingue des autres insulaires, leurs voisins; ils s'occupent, comme eux, uniquement de la pêche, qu'ils font, suivant les saisons, dans le *Zuiderzee* ou dans la mer du Nord.

Les habitans de Schokland ont un dialecte qui leur est propre, et, comme ceux de Marken, des usages particuliers dont ils ne s'écartent presque jamais. Leur vie sobre, laborieuse et uniforme les mettant à l'abri de la plupart des maladies, ils ont rarement recours au médecin. Les indispositions auxquelles ils sont le plus exposés, sont celles qui proviennent de l'atmosphère humide et nébuleux qui couvre leur île; mais ils s'en préservent, ou les guérissent, en s'habillant chaudement et toujours d'étoffes de laine, et ils abandonnent le reste à la nature. Si enfin le malade succombe, ses funérailles se font avec la plus grande simplicité: le cadavre, mis dans une bierre sans aucun ornement, est transporté par eau au lieu de la sépulture; les proches parens du mort prennent place dans la même barque, et

le reste du convoi suit à pied le long de la digue; on promène ensuite la bierre, suspendue sur trois cordes, autour de l'église et on la descend dans la fosse sans autres cérémonies; après quoi les parens et les amis vont vider quelques pots de bierre au cabaret.

Ce cabaret est le seul endroit de l'île, où les habitans se rassemblaient autrefois le dimanche pour se divertir, en buvant copieusement d'une espèce particulière de forte bierre, qu'on brasse à Deventer et qu'on boit en hiver chauffée, après y avoir mêlé du sucre et de la muscade; mais depuis que les tems sont devenus si mauvais, ce lieu de rassemblement est presque désert, à l'exception de la semaine de la pentecôte, qui est le tems de la foire: alors tout le monde danse au son de deux violons, qu'accompagne grotesquement le bruit des pincettes qu'on frappe, et des cruches dont on agite le couvercle. A cela près, on ne connaît de divertissement public, que l'espèce de fête qui a lieu quand on fait l'essai d'une barque neuve; on en décore alors le mât de guirlandes, et l'équipage qui la monte s'efforce de prouver la supériorité de sa marche.

Les

Les maisons des habitans sont de bois, éparses comme des huttes élevées par des colons incertains du tems que pourra durer leur séjour. En effet, l'île étant platte, et élevée tout au plus d'un pied audessus des marées ordinaires, semble être menacée chaque jour d'une submersion totale. Cependant elle est, en grande partie, environnée d'une digue avec un revêtement de pierres, qu'on a subsituée en 1805 à l'ancien pilotage; les maisons sont, en outre, garnies de palissades, et avant de bâtir on a soin de rehausser le terrein au moyen de plusieurs couches d'algue marine.

L'île est partagée en trois quartiers, qui renferment ensemble une population d'environ 600 ames. Dans le quartier du nord est une belle église pour les catholiques; on l'a ornée d'un clocher en 1811. Le temple des réformés, avec sa tour en charpente, est dans le quartier du milieu. La partie septentrionale est celle où l'on remarque le plus de civilisation parmi les habitans et le plus de propreté dans les habitations. Quant à celles des pauvres, dont le nombre est actuellement considérable, elles sont d'une malpropreté dégoûtante. Toutes ces habitations sont de bois, sans cheminée; une ou deux plaques, couchées

dans un coin de la chambre, composent l'âtre; la fumée sort par une ouvérture ménagée dans le plancher supérieur, se répand dans le galetas, où les filets sont suspendus pour les sécher et les brunir, et s'échappe par une lucarne pratiquée dans le comble. Les meubles, qui garnissent la chambre, sont à peu près les mêmes dans toutes les habitations: dans le fond sont deux armoires à quatre vantaux, à quelque distance l'une de l'autre; l'intervalle est occupé par un grand coffre de bois vernissé, à ferrure de cuivre et garni de gros clous du même métal. Autour de la chambre règnent des tablettes, sur lesquelles sont étalés, ainsi que sur les armoires, des vases d'étain, de faïence et quelquefois de porcelaine, de grands plats de cuivre, et des verres à bierre décorés d'un petit bord de papier rouge collé à l'intérieur. De l'autre côté sont les bois de lit, en forme d'armoires profondes, élevés d'environ cinq pieds au dessus du sol; on y entre par une petite ouverture. L'espace, qui est au dessous de ces tristes bois de lit, sert de caves; mais elles sont inondées chaque fois qu'il fait gros tems.

Cette île nourrit environ soixante vaches; ce sont les femmes qui vont les traire dans la com-

mune;

mune: car personne n'a de prairie à soi; elles s'y rendent ordinairement nuds-pieds, et quelquefois le terrein est si fangeux, qu'elles sont obligées de retrousser leurs jupes jusqu'au dessus des genoux. En revenant avec leurs sceaux pleins de lait, elles ne font pas difficulté d'en donner à boire à qui leur en demande. Elles en vendent aussi aux équipages des navires, qui mouillent dans le voisinage de l'île; le reste sert à faire du beurre, mais qui n'est pas comparable au beurre de Leide. Dans le tems des hautes marées ou après une tempête, l'eau couvre quelquefois la campagne à la hauteur de deux pieds. Alors on ramène le bétail à l'étable, où il n'est nourri, en attendant que l'eau se soit écoulée, que de touffes d'herbes cueillies ça-et-là, ou de roseaux.

La nourriture des habitans consiste presque uniquement en poissons et en substances farineuses: ils déjeûnent avec du poisson salé ou séché; leur dîner consiste d'abord en un plat de poissons frais, accompagnés de pommes de terre au lieu de pain, et qu'ils mangent ordinairement avec les doigts; ensuite on sert une jatte remplie de quelque farine bouillie, un plat de gruau d'orge, ou des beignets de bled sarrasin; les gens aisés man-

gent aussi beaucoup de pain de seigle, auquel ils ajoutent du beurre et du fromage. Ces insulaires sont en général peu instruits; la plupart ne savent même ni lire ni écrire: aussi sont-ils superstitieux jusqu'à croire aux spectres et aux revenans; il est même dangereux de les contredire sur ce point. Quoiqu'ils vivent rarement en société, même entre eux, parcequ'on ne peut aller d'une habitation à l'autre qu'en passant sur un ais soutenu par des pilotis, ils ne laissent pas d'être doux et pacifiques. Le commerce des deux sexes, parmi les jeunes gens, n'est soumis à aucune gêne: dès qu'un garçon et une fille se sont promis fidélité, ils vivent ensemble sur un pied très-familier, et le mariage devient souvent une nécessité. A cela près, ils connaissent peu de vices et se livrent rarement à des excès. A l'extrémité sud-ouest de Schokland est un fanal, dont on découvre la lumière à quatre lieues de distance en mer. Le mouillage autour de l'île est bon; il n'est pas rare d'y voir, durant la tempête, jusqu'à 70 ou 80 bâtimens à l'ancre. Les marsouins sont en abondance près de la côte, où on les voit se jouer à la surface de l'eau; leurs ébats annoncent, dit-on, le gros tems ou une pluie abondante.

Après

Après avoir visité l'île de Schokland, nous nous rendons, à travers le Zuiderzee, à l'embouchure de l'Yssel. En remontant la rivière nous arrivons à Campen, ville ancienne, qui a vraisemblablement emprunté son nom (*Campi*) des vastes plaines qui l'environnent. Cette ville, autrefois comprise dans la ligue anséatique, a eu des fabriques et des manufactures florissantes, mais dont elle n'a conservé que de faibles restes; on y fait cependant encore des couvertures de laine, dont le débit est assez considérable. Son port est d'ailleurs le débouché pour toutes les nattes qui se font à Ysselmuiden, Mastenbroek, Genemuiden et en d'autres endroits des environs. On emploie à tresser ces nattes les joncs, qui croissent au bord de l'Yssel, en Frise et dans le Biesbosch près de Dordrecht. Le métier, sur lequel on fabrique ces tissus, est fort simple, et un bon ouvrier peut, dans le tems d'une heure, faire au delà d'une aune et demie de natte commune; on en tisse aussi de très-fines et qui peuvent être comparées, pour la beauté et la solidité, aux belles nattes d'Alicante, dont l'importation était autrefois considérable dans ce pays-ci. Depuis l'établissement des fabriques de tapis indigènes dans la ci-devant

Sud-Hollande, on n'y fait plus que rarement usage de nattes pour couvrir les parquets et les planchers; cependant il s'en fait encore un assez grand débit dans les autres parties des départemens hollandais, et il faut avouer qu'elles forment une tapisserie très-propre, surtout lorsqu'on a soin de les frotter de tems en tems avec de la cire jaune. L'hôtel-de-ville est un bâtiment digne de l'attention des voyageurs; mais ce qui est surtout remarquable à Campen, c'est le pont de bois, construit avec beaucoup d'art, sur lequel on traverse l'Yssel et qui a au delà de 700 pieds de long sur 20 pieds de large. On voit encore, dans les environs de la ville, les restes d'un château, où l'Empereur Charlequint a séjourné quelque tems. Du haut d'une tour isolée, qui renferme un excellent carillon, on jouit d'une vue aussi agréable qu'étendue sur toute la campagne des environs et sur le Zuiderzee.

De Campen, nous nous rendons par Hasselt à Zwartsluis, bourgade à laquelle on donnait autrefois le nom de forteresse, mais qui est très-peu digne d'attention sous ce rapport. C'est un endroit très-peuplé, et ses nombreux habitans subsistent principalement de l'exploitation et du

com-

commerce d'une espèce particulière de tourbes, dont on fait usage dans la plupart des fabriques et des usines de la Hollande. J'ai déja fait mention, dans mes lettres précédentes, de la matière dont on fait les tourbes, qui remplacent dans ce pays-ci la houille et le bois de chauffage; c'est une terre meuble, noirâtre et combustible, composée des débris de plusieurs végétaux et en particulier de plantes aquatiques, mêlés à des parties salines et sulphureuses. Cette terre, carbonisée jusqu'à un certain degré, existe par couches de 6 jusqu'à 12 pieds d'épaisseur sur un fond d'argille; on en forme des mottes de diverses grandeurs, qui, après avoir été séchées, font un bon feu; le résidu, après la combustion, est composé de cendre calcaire, de terre et de sel. L'usage de la tourbe remonte à une époque très-reculée, peut-être même au delà du 11ème siècle. Lors des premiers essais, on se contenta probablement d'en former des mottes pétries à la main; et ce n'est qu'après-coup, que l'exploitation des tourbières s'est faite en grand et est devenue un objet important d'économie rurale et de commerce. De-là l'existence de tant de marais profonds, desséchés ensuite et rendus à la culture. Ces terres, quoique très-basses, ne laissent

pas d'être très-fertiles. La Sud-Hollande a dû renfermer et renferme encore actuellement beaucoup de tourbières: de-là vient qu'un grand nombre de villages y portent le nom de *Veen*, comme *Nieuwveen*, nouvelle tourbière, *Amstelveen*, tourbière de l'Amstel, etc.; mais elles ne sont pas comparables pour l'étendue à celles des environs de Zwartsluis.

On ne trouve, à proprement parler, que trois sortes de tourbes dans les départemens hollandais. La première n'est que de la terre, telle qu'on l'enlève de la tourbière, sans autre préparation que de la couper en mottes quarrées, qu'on fait sécher à l'air et au soleil: cette tourbe grossière sert uniquement aux usines et aux fabriques, qui exigent de grands fourneaux. L'exploitation des deux autres espèces, qui ne différent entre elles que par leur qualité plus ou moins bonne et qui servent pour la cuisine et pour chauffer les appartemens, exige des procédés assez compliqués: j'entrerai dans quelques détails à ce sujet. La matière de cette tourbe se trouve, en forme de vase, sous une couche de terre argilleuse, à une profondeur de deux à trois pieds. Après qu'on a forré cette couche, fait l'essai de

la

la vase et obtenu la permission du Gouvernement pour l'exploitation, on commencé par enlever la superficie de terre qui couvre la tourbe; les déblais sont employés en partie à couvrir le terrein sur lequel la vase doit être versée pour la faire égouter, en partie à construire, en forme de digue, une enceinte autour des eaux que l'extraction de la tourbe laissera à découvert. Après ces travaux préliminaires, commence celui du *dragueur*. L'instrument, dont il se sert pour détacher la tourbe du fond, est une large drague de fer, courbée et pointue comme une oreille d'ancre, attachée au bout d'une perche de 8 à 10 pieds de long et formant avec elle un angle droit. Cette courbure rentrant et se fermant sur elle-même à sa base, y forme un anneau d'environ trois pieds de circonférence, auquel est suspendu le filet destiné à recevoir la vase, à mesure qu'elle monte le long de la drague qui sillonne le fond. Le *dragueur* se tient de bout sur le bord de la tourbière, ou dans un bateau plat, ou bien sur un ais, dont un bout pose à terre et l'autre sur le bord de son bateau. Il projette de-là sa drague, aussi loin que le permet la longueur de la perche; il pose ensuite celle-ci contre son épaule, appuie dessus les deux mains, qu'il

porte

porte en avant pour aider la drague à mordre le fond et la retire à soi en continuant d'appuyer et en faisant glisser la perche contre son épaule, jusqu'à ce qu'il sente que le filet, qui tient à l'anneau de la drague, est rempli; alors il le remonte en tenant la perche dans une direction perpendiculaire, et le décharge dans un bachot amarré tout près de lui. Devant ce bachot se tient un autre ouvrier, chargé de rompre les mottes, d'humecter et de gâcher la tourbe quand elle est trop sèche et de la répandre ensuite sur le terrein. Il se sert, pour la première de ces opérations, d'un hoyau de fer à plusieurs dents, long d'un bon pied et attaché à un manche de bois, et pour la seconde, d'une pêle de bois, dans laquelle sont pratiquées des rainures sur toute la longueur, et dont le fond est garni d'un rebord très-élevé pour en augmenter la contenance. Le même ouvrier mesure, au moyen d'une jauge, l'épaisseur de la couche de vase qu'il doit répandre sur le terrein; cette épaisseur varie, suivant que la substance est plus dense ou plus légère; l'affaissement de celle-ci est ordinairement de $\frac{3}{18}$. Aussitôt que la vase est extraite aux environs et qu'il ne reste plus de portions de terre séparées pour l'exploitation, on la charge

charge de nouveau dans un bateau, fait exprés pour la transporter à l'endroit où elle doit subir les opérations ultérieures. Pour enlever la vase, qui s'attache au terrein sur lequel on l'a d'abord fait égoutter, l'ouvrier emploie une sorte de grande ratissoire, attachée à un manche de 12 à 14 pieds de long. Le bateau, dont je viens de parler, a la proue et la poupe beaucoup plus élevées que le milieu du bâtiment qui contient la vase, et elles en sont separées par des cloisons, afin que le bateau n'acquière pas trop de poids et puisse surnager.

La vase étendue sur le terrein y prend, communément au bout de 4 ou 5 jours, si le tems n'est pas pluvieux, assez de consistance pour porter l'ouvrier, qui doit la fouler. Avant de commencer cette opération, le *fouleur* pratique avec la plante du pied un talus circulaire autour de la vase, pour en prévenir l'éboulement; il la foule ensuite avec des planches attachées sous ses pieds, en marchant de côté et posant exactement le second pied sur la trace du premier, et il répète la même opération quatre ou cinq fois sur toute l'étendue de la vase, afin de la

com-

comprimer de manière que le desséchement puisse se faire sans gerçures.

Après que la vase a été suffisamment foulée, un autre ouvrier armé de la *tranche*, qui est une espèce de bèche d'un pied de large avec un manche de bois surmonté d'un béquillon, vient la couper en enfonçant perpendiculairement cet instrument et marchant sur les traces du *fouleur*. Après que toute la surface est ainsi partagée en bandes de 7 à 9 pouces de large, le *trancheur* réitère la même opération en traversant la première coupe, de manière que toute la masse se trouve partagée en petits quarrés oblongs, qui ont de 7 à 9 pouces de longueur et moitié autant de largeur. Après que les tourbes ainsi partagées ont encore séché quelque tems, un troisième ouvrier vient les lever pièce à pièce, en suivant la même direction que les deux précédens, et les entasse en croisant les couches, ainsi que les maçons ont coutume de croiser les briques, de sorte que toute la violence du vent ne saurait les déranger. Quelques jours plus tard on rassemble ces tas quatre à quatre; enfin l'on en forme de grandes piles, quarrées ou rondes, qui contien-

nent

nent de 6,000 jusqu'à 10,000 tourbes, et qu'on couvre de chaume ou de roseaux en talus. Dans les étés humides, on donne à ces grands tas la forme d'un cône, en laissant à l'intérieur un espace vide pour le passage du vent, de sorte que toute la campagne semble parsemée de cabanes voutées. Enfin le dernier travail consiste à transporter la tourbe dans les magasins, et à l'y entasser de manière à ménager l'espace autant qu'il est possible. Ces magasins sont de vastes remises en charpente, couvertes de chaume et partagées intérieurement par des ais placés à quelque distance les uns des autres, pour laisser un libre passage à l'air. Tels sont, mon ami, les divers travaux et les précautions, qu'exige l'exploitation de la tourbe dans ce pays. A l'exception du dragage, qui est la plus pénible de ces opérations, les femmes prennent part à toutes les autres aussi bien que les hommes. Les troupes de travailleurs, qui se rendent de grand matin aux divers atteliers, emmenant dans leurs nacelles jusqu'aux petits enfans et chantant pendant le trajet au bruit des rames, forment un spectacle pittoresque et agréable. Les travaux durent toute la journée et ne sont interrompus que par un léger repas et un peu de sommeil à

l'heure

l'heure où le soleil est le plus ardent; quelquefois même, quand le tems est favorable, on continue le foulement toute la nuit. Au reste, si ma description ne vous paraît pas assez claire, je vous prie de jetter les yeux sur la gravure ci-jointe, dont le dessin est très-exact.

Cependant ces travaux penibles et variés ne regardent aucunement l'exploitation de la grosse tourbe, qu'on emploie dans les usines et dans plusieurs atteliers: comme elle se trouve à la surface du terrein, on se contente de la couper par mottes quarrées, et de la retourner pour la faire sécher; cette tourbe n'exige pas d'autre préparation, surtout dans cette contrée, où l'on ne trouve pas de tourbières élevées et sèches. Mais dès qu'on est parvenu en exploitant à la surface de l'eau, les opérations, que j'ai décrites plus haut, deviennent nécessaires. On peut juger de quelle importance est pour les Hollandais cette branche de l'économie rurale et du commerce, si l'on considère que la quantité de tourbes, qu'on exploite chaque année dans tous les départemens hollandais, monte à plus de 12 millions de tonneaux, chaque tonneau de 2 paniers contenant de

50

50 à 60 tourbes, et que le tonneau peut être évalué, l'un portant l'autre, à 6 ou 7 sous.

La présence de tourbières si considérables dans ces quartiers a donné occasion d'établir à Zwartsluis plusieurs fours à chaux. Ces fours, construits en briques, sont plus longs que larges; ils sont percés à la base de cinq jusqu'à sept soupiraux, qui entretiennent la flamme en laissant un libre passage à l'air, et ils ont une large ouverture pour l'introduction des matériaux, consistant en tourbes des environs, et en coquillages qui viennent, pour la plupart, du village d'Akersloot près d'Alkmaar. On dispose les tourbes et les coquillages dans le four par couches alternatives, en observant néanmoins que la première et la dernière doivent être des couches de tourbes. Quand le four est rempli, on l'allume, et de la combustion des matériaux résulte une substance calcaire, à laquelle on donne le nom de chaux-de-coquillages. Les fours à chaux de cette contrée ont moins de capacité que ceux dont j'ai fait mention dans une de mes lettres précédentes. (*) Les fours de Zwart-

(*) Voyez Tome II. pag. 265. et suiv.

Zwartsluis disputent aux autres l'avantage de fournir de la chaux d'une meilleure qualité, parce-qu'on y emploie de meilleures tourbes et des coquillages plus massifs; mais ceux qui donnent la préférence aux derniers, allèguent pour raison qu'on y emploie à proportion plus de coquillages, ce qui doit rendre la chaux plus liante et plus propre aux ouvrages de maçonnerie.

Les bateliers, qui achètent des chaufourniers la chaux en gros pour l'aller partout revendre en détail, ne jouissent pas ici d'une haute réputation d'honnêteté: on dit, mais sans que je prétende l'assurer, qu'après avoir chargé dans leurs navires 120 mesures (*hoeden*) de chaux, ils ont l'adresse de tromper les jaugeurs jurés, au point de faire passer leur charges pour contenir 150 mesures. Quoiqu'il en soit de cette accusation, elle suffit pour engager à un redoublement de surveillance ceux qui sont chargés d'administrer les travaux publics et d'adjuger les fournitures de matériaux.

Depuis la réunion des départemens hollandais à l'Empire, on y emploie de préférence pour les ouvrages publics de la chaux de pierre ou de marbre, qu'on tire des environs de Liège et qui des-

descend à Dordrecht par la Meuse; la raison en est, qu'elle se durcit plus vîte que l'autre. Les gens de l'art conviennent que la chaux de Liège mérite cette préférence pour les ouvrages d'architecture hydraulique; mais ils ne sont pas du même avis par rapport aux autres constructions plus exposées aux variations de l'atmosphère, prétendant qu'il y reste, même après qu'elle a été cuite et éteinte, une infinité de petits cailloux, qui n'ayant pu se calciner, laissent pénétrer l'air dans le mortier et s'opposent à la cohésion de ses parties; d'ailleurs l'extinction complette de cette chaux et la préparation du mortier demandent un soin si attentif et des efforts si grands, qu'on ne peut guère les attendre d'ouvriers qui travaillent à la journée pour un modique salaire.

Nous voici près de Wanneperveen, sur la chaussée étroite qui conduit à Meppel et à Steenwyk. L'aspect des immenses marais, d'où l'on a extrait la tourbe et qui forment au milieu des terres un lac dont l'extrémité se perd dans l'horison, inspire la frayeur, quand on pense aux suites que peut avoir chaque tempête, chaque débacle des glaçons. On nous avait déja fait observer à Genemuiden divers endroits, où les

ouragans de 1775 et de 1776 avaient rompu les digues et causé les plus grands ravages par l'inondation; mais à quoi doit-on s'attendre ici chaque hiver, après que les pluies d'automne ont détrempé les ouvrages de terrassement, quand les vents d'ouest ou de nord-ouest poussent avec violence les vagues du Zuiderzee contre la digue de mer, ou quand l'eau du lac, agitée par le vent d'est, bat avec violence l'étroite chaussée qui lui sert de rempart? On frémit à l'idée de ces dangers et je ne sais ce qui doit le plus étonner, de l'insouciance des exploiteurs d'autrefois, uniquement occupés de leur intérêt particulier et sacrifiant ou du moins exposant des contrées entières, ou de la sécurité, au moins apparente, des habitans et de leur attachement pour leur sol natal, après avoir vu engloutir autour d'eux des villages entiers: car c'est-là ce qui est arrivé, m'a-t-on dit, au village de Beulake, environné de toutes parts de tourbières déja exploitées et qui, dans une seule nuit orageuse, disparut sous les ondes avec son église, ses maisons et un grand nombre de ses habitans. Mais ces dangers sont apparemment près de finir, et le Prince qui a fait combler les marais pontins, saura mettre un frein à la fureur des flots et obliger

l'in-

l'intérêt particulier à céder à l'intérêt général. Je me hâte de détourner mes regards de dessus ce spectacle allarmant, pour les promener sur des objets d'autant plus agréables, que le voyageur ne s'attend guère à les rencontrer auprès de ces immenses marais.

Rien de plus propre à reporter l'imagination aux anciens tems, que Vollenhoven et ses environs, où les Saxons, après avoir été chassés des bords de l'Elbe par les Romains au cinquième siècle, vinrent habiter conjointement avec les Frisons. Le pays abonde en volaille et en gibier de toute espèce: c'est ce qui engagea, en l'année 936, certain Balderic, évêque d'Utrecht, et amateur de la chasse, à y bâtir un château avec la permission de l'Empereur Otton III. Un autre évêque obtint ensuite du Roi Henri la propriété des bois; par cette donation le pays de Vollenhoven fut démembré du domaine de la Frise, et de sa réunion avec d'autres terres adjacentes s'est formé depuis l'*Overyssel*, ou Pays au delà de l'Yssel. Les incursions des Frisons, pendant le 15ème et le 16ème siècle, ayant fait convertir ce lieu de plaisance en une forteresse, les Evêques d'Utrecht, obligés quelquefois d'y prolonger leur

 séjour,

séjour, y attirèrent un grand nombre de gentilshommes de leur suite, qui s'établirent successivement dans les environs et y fondèrent ces domaines ruraux connus dans le pays sous le nom de *Havezaten.* Enfin le nombre des artisans, des marchands et des pêcheurs augmentant à proportion de celui des propriétaires, on bâtit en l'année 1354, au même endroit, une ville, qui fut appelée Vollenhoven du nom de l'ancien château et à laquelle l'évêque d'Utrecht accorda les mêmes droits et privilèges municipaux qu'aux autres villes du diocèse. La ville, avec la seigneurie de Vollenhoven, étant tombée en 1527 au pouvoir de l'Empereur Charles V, il en nomma Stadhouder ou gouverneur, un seigneur de sa cour appelé Jurriaan Schenk. Ce Stadhouder fit bâtir, auprès des murs de la ville, un autre château sous le nom de Toutenbourg, qui était celui d'une seigneurie qu'il possédait en Allemagne; ce fut dans ce château qu'il établit sa résidence, et il le laissa après sa mort à ses héritiers. Quant aux Stadhouders de l'Empereur, qui lui succédèrent, ils continuèrent, ainsi que les comtes de Megen, d'Aremberg et de Rennenberg, à résider dans le château épiscopal. Ces deux forteresses ont subi le sort commun à une foule d'anciens monumens

de

de l'histoire et des révolutions de ce pays: la fureur des Espagnols, pendant la guerre de 80 ans, n'en a laissé subsister que quelques ruines, que le tems a respectées depuis et qui seront conservées, graces au propriétaire actuel, Mr. Sloet van den Oldrutenburg, qui a su faire servir les ruines du dernier de ces antiques châteaux à l'embellissement de sa campagne. Du milieu des fossés profonds qui l'environnaient autrefois, s'élève maintenant une île dominée par deux tours à moitié ruinées, qui défendaient l'entrée du château et qui sont artistement voilées par des pins, des peupliers et des saules pleureurs; la surface ondoyante du terrein, les détours variés des allées, les sinuosités d'un ruisseau limpide, offrent à chaque pas des agrémens nouveaux et inattendus, que l'oeil ne se lasse point de contempler. Mais ce qui fait le plus grand charme de ce beau séjour, c'est le caractère généreux et affable du maître qui l'habite. Mr. Sloet a eu la complaisance, non-seulement de me permettre de tracer de sa campagne le dessin que je vous envoie, mais encore de me donner une lettre de recommandation pour son frère, qui possède non-loin d'ici une terre considérable, dont les parties et les plants, disposés avec intelligence et avec

 goût,

goût, présentent l'ensemble de tous les avantages et de tous les agrémens que peut procurer la campagne. Je n'oublierai jamais le spectacle ravissant et varié, qui se déploya tout-à-coup à mes yeux en entrant dans un pavillon, dont la forme élégante avait attiré mes pas de ce côté. On découvre de cet endroit un paysage à perte de vue: des guérets couverts de riches moissons; de riantes prairies, où de nombreux troupeaux broutent l'herbe et le trêfle; plus loin le Zuiderzée, les sinuosités du Zwarte-Water, les embouchures de deux rivières, les côtes lointaines de trois provinces différentes entre lesquelles circule une multitude de navires, enfin l'horizon couronné par les tours d'une infinité de villes et de villages.

Nous visitâmes ensuite la terre de Mr. J. de Vos van Steenwyk, qui nous fit l'accueil le plus obligeant. Cette campagne se nomme Oldenhof. La maison est construite avec goût; les bois, les champs de bled, les prairies et les vergers qui l'entourent, offrent un choix de plants et de culture et une richesse de végétation, qui prouvent ce que peut l'exemple éclairé de la noblesse pour l'amélioration de l'agriculture et de toutes les parties

ties

ties de l'économie rurale. Nous vîmes aussi en cet endroit un beau troupeau de quatre cens mérinos, paissant sur un terrein choisi et abondant en trèfle. La vue de ces moutons à laine fine et d'une blancheur éblouissante est d'autant plus agréable, qu'elle donne lieu à pressentir les résultats les plus avantageux pour le rétablissement des manufactures dans ce pays, et je vous avoue qu'elle me réconcilia en quelque sorte avec le fléau de la guerre, puisque c'est à celle-ci que tant de pays de l'Europe sont redevables de l'acquisition de cette belle race de moutons. Je n'ai quitté qu'avec peine une contrée, où l'industrie des cultivateurs rivalise avec la fécondité naturelle des terres les plus fertiles de la Sud-Hollande, de la Frise et de la Zélande, où l'on récolte en abondance des grains de toute espèce et particulièrement de l'orge, où l'on trouve souvent des bêtes à cornes qui pèsent jusqu'à 1400 livres, où l'on donne au beurre et au fromage la meilleure préparation, où enfin l'oeil charmé rencontre tour-à-tour des terres labourées, des prairies, des bosquets, des taillis et jusqu'à des bois de haute futaie; quoique la cherté actuelle des grains oblige de tems en tems les propriétaires de ces derniers à en convertir une partie en terres labourables.

Mais ce qui inspire ici plus d'intérêt que ces avantages locaux, que l'industrie même des habitans, c'est le caractère de ces derniers: leurs moeurs simples sans rudesse, leur franchise honnête, les liens d'humanité qui unissent toutes les classes sans nuire aux égards dus à la supériorité du rang et des lumières, enfin leur hospitalité qui fait de presque chaque habitation un lieu de repos toujours ouvert au voyageur fatigué, tout cela (car vous connaissez mon enthousiasme à cet égard) me paraît réaliser ce que les poëtes ont dit de la vie des premiers hommes et des moeurs des patriarches. Une singularité remarquable dans la disposition des métairies, c'est que les bâtimens destinés à l'habitation sont constamment tournés non vers les terres labourées, mais vers les prairies où paissent les troupeaux: ce qui prouve qu'on regarde ici généralement le soin du bétail comme la partie essentielle de toute l'économie rurale.

✵

SIXIEME LETTRE.

Leeuwarden.

Nous continuons notre voyage le long d'une digue élevée et monotone, mais d'où l'on continue à jouir de l'aspect varié des campagnes. Cette route passe à Blokzyl, endroit fort fréquenté, où la rivière d'Aa se décharge par deux écluses dans le Zuiderzee et forme à son embouchure un port capable de contenir au-delà de 200 navires; à Knynder, bourg bien peuplé, compris autrefois dans la province de Frise, et de là à Slykenburg, d'où l'on passe, sur un petit pont, dans le bourg de Lemmer, qui fait partie du département de la Frise. Lemmer est comme l'entre-

trepôt pour les communications ordinaires entre la ville d'Amsterdam et les départemens de l'Ems occidentale et de l'Ems orientale, ainsi que les villes de Hambourg, Bremen, etc. Le trajet d'Amsterdam à Lemmer et *vice versâ* se fait dans des bateaux d'ordonnance, qui partent de ces deux endroits chaque jour à des heures fixes, et dont le départ et l'arrivée correspondent avec les diligences qui partent du Lemmer pour le nord de l'Allemagne. Divers avantages font que les voyageurs préfèrent cette route à toute autre: outre que le port de Lemmer est excellent, le trajet par mer y est plus court: le chenal entre les bas-fonds et les bancs de sable est plus large; les bateaux, conduits par des patrons aussi honnêtes qu'expérimentés, sont d'une excellente construction et ont une chambre de poupe fort propre et fort commode: tandis qu'au delà de Lemmer la route des postes est également régulière et bien entretenue. Le bourg de Lemmer est particulièrement redevable de l'établissement de cette route, et par conséquent de son état florissant, aux soins de M. Regnerus van Andringa, ancien Grietman de ce canton: tant les vues bienfaisantes et éclairées d'un seul homme peuvent quelquefois avoir d'influence sur le bien général.

Jus-

Jusqu'à Sloten, petite ville, mais florissante à cause de son canal de navigation, où l'on voit quelquefois passer et repasser cent navires dans une seule journée, la route continue à travers les campagnes, coupée à de petites distances par des barrières qui semblent destinées à marquer les limites des possessions et que des enfans ouvrent pour le passage des voitures. Bientôt ce pays se montre aux yeux du voyageur sous l'aspect qui lui est particulier, c'est à dire, coupé en tous sens par des lacs et des marais qui ont remplacé les tourbières déja exploitées; on en compte jusqu'à vingt, d'une étendue considérable.

Nous nous détournâmes un peu de la route pour aller visiter, dans le village de Wickel, la tombe érigée à Menno, baron de Koehoorn, architecte célèbre dans l'art des fortifications. Après avoir traversé le lac de Sloten et la petite ville de Drylst, lieu de naissance des cinq frères Popma également renommés par leur érudition, on arrive à la ville de Sneek, en côtoyant le lac de Fliensgen, où, dit-on, existait autrefois une forêt, séjour ordinaire des anciens Rois frisons. Sneek, ou dans la langue du pays

Snits,

Snits, est une ville florissante. Elle a des fabriques de grosses toiles, d'étoffes rayées et d'horloges, des moulins à scier le bois et à faire de l'huile, des poteries, une savonnerie et d'autres attreliers; en outre il s'y fait un commerce considérable de grains, de fromage, et surtout de beurre, dont il se vend quelquefois 96,000 à 112,000 livres en un seul jour de marché. L'hôtel de la municipalité est un édifice considérable et bâti avec goût. La grande église, dont la structure est ancienne, ne manque pas de beauté. On y voit le tombeau d'un villageois de Kimswerd, appelé le Grand Pierre, ou Pierre le long, et renommé par sa force extraordinaire; il vivait au commencement du seizième siècle et s'est rendu fameux par plusieurs exploits en combattant sur mer pour les Gueldrois contre les Bourguignons, les Saxons et les Hollandais; sa devise était: „ ne craindre ni homme ni diable." On montre encore à Sneek la maison d'un ancien bourguemaître appelé Haubois, qui, dit-on, servit quelque tems de retraite à Charles Stuart, fils de Charles I. roi d'Angleterre; et l'on ajoute qu'à son avénement au trône ce prince témoigna sa reconnaissance à son hôte, en le créant chevalier. Nous vîmes aussi le portrait d'un certain

Jacob

Jacob de Sneek, géant qui avait la taille de huit pieds, et qui eut la phantaisie d'épouser une fille qui avait à peine trois pieds de haut. Ce couple bizarre, qui vivait il y a cent ans, parcourait les foires de la Hollande et celles des pays étrangers, et s'y faisait voir en public pour de l'argent. L'école latine, établie ici depuis trois siècles, a constamment joui d'une grande réputation; parmi les savans qui en sont sortis, on distingue particulièrement Joachim Hopperus, homme d'état non moins connu par les places éminentes qu'il occupa à la cour d'Espagne durant le 16ème siècle, que par ses ouvrages remplis d'érudition. On compte parmi les artistes renommés de cette ville Jelle Reiniers, peintre sur verre, dont il existe encore plusieurs ouvrages.

On s'habille encore ici comme on faisait il y a trois cens ans. Les hommes, et particulièrement les marins, dont la classe est très-nombreuse, portent constamment un habit de serge brune et une large culotte de la même étoffe, attachée avec de grands noeuds de ruban au dessous des genoux; un gilet bleu, d'étoffe damassée, à boutons d'argent; autour du cou une cravatte très-mince de batiste, nouée sous le menton,

ton de manière à laisser paraître deux boutons d'or, qui ferment le colet de la chemise; sur la tête un grand chapeau à bords retroussés, formant trois pointes saillantes, et là-dessous les cheveux plats et pendants, ou une perruque ronde sans poudre, composée de cheveux et de poils de chèvre et à l'épreuve de l'eau. La gravure ci-jointe représente un de ces bons marins revenant de l'église avec son épouse et portant, suivant l'usage, le petit coffre de bois sculpté à jour, qui a servi de chauffepied à celle-ci pendant l'office divin. Cette femme porte pour vêtement une jaquette et un tablier d'indienne, une jupe de damas à grands plis; autour du cou et sur les épaules un mouchoir blanc ou d'indienne à fleurs, et sur la tête, un grand chapeau de paille, doublé d'indienne et fixé soit au moyen d'une agraffe d'or qui se ferme sous le menton, soit au moyen d'un ruban qui descend le long de la poitrine. Tel est le costume général des femmes de Sneek; les plus aisées d'entre elles ne se distinguent des autres que par la finesse des étoffes qu'elles emploient. Un usage aussi ancien que le mode d'habillement que je viens de décrire, consiste à ajouter le titre de *Oom*, ou Oncle, au nom propre ou à la qualité par laquelle

on

on désigne un homme, et celui de *Moeij* ou Tante au nom d'une femme. Ainsi tout patron de navire se nomme *Schipper Oom*; et même la princesse Marie, aïeule du dernier Stadhouder, pendant le séjour qu'elle fit à Leeuwarden, y était appelée tout bonnement *Maryke Moey*.

Les environs de Sneek sont très-agréables: on y trouve plusieurs beaux villages, et un grand nombre de maisons de plaisance appartenant à des familles nobles. Nous vîmes aussi quelques restes d'édifices construits dans le 13ème et le 14ème siècle, entre autres les ruines d'un cloître des chanoines réguliers du mont Tabor. Il avait été fondé par Rienk Bokkema, gentilhomme frison, qui, pour s'être distingué dans une croisade contre les infidèles, fut créé chevalier par le roi d'Angleterre. Il eut pour successeur l'abbé Worp, qui a écrit une Chronique de la Frise, et qui disait, en parlant des moines de son tems, „que le „démon séjournait constamment dans leur cervelle."

La ville de Bolswaard est une des plus anciennes de la Frise, puisqu'elle fut fondée au commencement du 8ème siècle. Elle était autrefois environnée de vastes marais, qui ont été dessé-

chés et convertis en terres fertiles. En l'année 1422, elle entra dans la ligue anséatique. Son commerce en productions du pays, quoique actuellement déchu, était encore si florissant vers la fin du siècle dernier, qu'il se vendit au marché de cette ville, durant les années 1784 et 1785, jusqu'à 5,844 quintaux de fromage et 5,665 bariques (pesant 80 ℔) de beurre: aussi fut-on alors obligé d'aggrandir l'hôtel du poids. Il s'y fait actuellement encore quelque commerce en grains et en beurre, et l'on y a établi un attelier pour des fileuses de laine. L'hôtel-de-ville est un bâtiment d'une belle architecture, du moins à l'extérieur. La principale église renferme plusieurs tombeaux des anciennes familles nobles de Frise. La chaire est sculptée avec beaucoup d'art, mais tellement surchargée d'ornemens, qu'une très-belle corbeille de fleurs en sculpture, destinée au même objet, n'a pu y trouver place. On retrouve encore dans cette ville de nombreux vestiges de la fureur des iconoclastes, qui causa tant de ravages dans les Pays-Bas au tems de la réformation. Il y avait à Sneek une chapelle dédiée à notre Dame, célèbre par les pélérinages fréquens qui s'y faisaient et, comme de raison, par les nombreux miracles

que

que la Vierge y opérait. Quelques-unes des plus anciennes maisons sont encore sur pied. A côté de l'hôtel-de-ville est un carcan, où l'on exposait les filles publiques, hors d'état de payer l'amende de 50 florins à laquelle elles étaient condamnées. Sneek est la patrie de Pierre Tanjé, peintre célèbre. Non-loin de-là est le village de Higtom, environné de bosquets et décoré par une belle maison de campagne appartenant au baron de Schwartzenberg.

Au milieu des marais est la petite ville démantelée de Workum, qui ne contient aujourd'hui que des poteries et des fours à chaux, et qui n'a de remarquable que son ancienneté. La fondation de cette ville a précédé l'existence du Zuiderzee, et il est vraisemblable qu'elle communiquait par un canal de navigation avec l'ancien lac Flevo. Le sable fin et siliceux qu'on exploite aux environs, prouve quelle était la nature du sol en cet endroit de la Frise, avant les grandes inondations qui y ont eu lieu depuis nombre de siècles.

A la distance d'une demi-lieue de Workum, est la petite ville de Hinlopen ou Hindelopen,

qui a vraisemblablement emprunté son nom des parcs où les anciens rois frisons tenaient enfermés des cerfs ou des dains (le mot *hinde* signifiant une biche): en effet les anciennes armoiries de la ville représentent une biche courant dans la campagne. Hinlopen fut mise au rang des villes en l'année 1255. En 1368 le roi de Suède lui accorda des privilèges favorables à son commerce, et deux ans plus tard elle fut comprise dans la ligue anséatique. Elle n'a rien de remarquable, que le langage et la manière de se vêtir de ses habitans. Le premier est un jargon mêlé de hollandais et de frison, souvent inintelligible pour les habitans de la Hollande et même pour ceux des autres parties de la Frise; cependant les enfans qu'on envoie aux écoles, y apprennent la langue hollandaise dans toute sa pureté. L'ajustement, et surtout celui des femmes, est encore plus baroque que leur jargon. A commencer par la coiffure, la femme que la gravure ci-jointe représente sur la glace, assise dans un traineau, a les cheveux partagés en plusieurs tresses réunies en forme de bourrelet sur le sommet de la tête. Elle porte là-dessus un bonnet ou chaperon, formant, à la partie supérieure, comme le devant d'une mitre, doublé de drap rouge ou d'indienne et recouvert

d'un

d'un mouchoir de cambrai. Le bonnet entier est enveloppé d'un autre grand mouchoir, uni et empesé; on l'appelle parasol, et il est plié de manière qu'il va se terminer derrière la tête en deux pointes, qui y forment une espèce de banderolle fendue par le bout. Le cou de la chemise est surmonté d'un bord de soie noire en guise de collet; à ce collet est attachée une gorgerette, qui descend jusqu'au dessous du sein et qui forme une espèce de cuirasse impénétrable. Le corps de jupe a des manches garnies de bords de velours, et recouvertes en partie par des demi-manches tricotées, pour empêcher qu'elles ne se sâlissent. Pardessus ce corps de jupe est un corset, sans manches, ordinairement trop étroit pour pouvoir se fermer entièrement, mais dont les devants sont assujétis sur la poitrine au moyen d'une échelle de ruban d'une couleur éclatante. La partie inférieure de l'habillement consiste en une jupe de drap noir, sans ouvertures sur les côtés et terminée dans tout son coutour par un bord de velours, et en un tablier fait ordinairement de grosse toile bleue. Telle est la manière, dont se coiffent et s'habillent les femmes mariées aux jours de fête; on distingue les jeunes filles à la coiffure applatie ou horisontale, et à

la jaquette longue, appelée *Wink*, faite de belle indienne à fleurs et garnie en dessous d'un bord en passement. Il est à remarquer que ce costume singulier des femmes de Hinlopen ressemble en tout à celui des habitantes de l'isle d'Amak, vis-à-vis de Coppenhague, où l'on prétend que le roi Christiern II, après son mariage avec Isabelle, soeur de l'empereur Charles V, en l'année 1514, accorda un établissement aux habitans des Pays-Bas, qui avaient suivi la jeune reine en Danemarc. L'ajustement que je viens de décrire, subsiste, à ce qu'on prétend, depuis le 5ème siècle. Si cela est vrai, c'est un exemple bien remarquable de l'attachement pour d'anciens usages qui ne présentent ni utilité ni agrément; mais ce qui ne l'est pas moins, c'est qu'on commence aujourd'hui, sans aucune raison sensible, à s'écarter de la mode qui a bravé tant de siècles: quelques personnes de Hinlopen ont adopté le costume frison, d'autres le costume hollandais.

La plus grande uniformité règne ici par rapport aux habitations. Presque toutes ont la même hauteur et présentent le même aspect: des vitres, dont les carreaux ne sont pas enchâssés dans du plomb, passent pour une nouveauté. La porte

d'entré

d'entrée sur la rue ne s'ouvre que dans les grandes occasions, telles que les noces, les funérailles, les visites de cérémonie, etc. Chaque habitation est partagée en deux corps-de-logis, séparés quelquefois par la route publique. L'un est la maison proprement dite, où la famille habite durant l'hiver; l'autre, plus petit, n'est qu'une espèce de pavillon d'été. La même uniformité règne à l'intérieur, de sorte qu'il suffit d'avoir visité une seule de ces maisons pour les connaître toutes; celles des habitans les plus aisés ne sont distinguées des autres que par le luxe des meubles, particulièrement par l'argenterie et la porcelaine. Les murailles et les pavés des chambres sont revêtus, ou ornés en compartiment, de carreaux de faïence blancs ou peints, ce qui y entretient durant l'été une fraîcheur agréable; mais en hiver, le froid y est d'autant plus insupportable, que ces chambres ont ordinairement plusieurs portes et des cheminées d'une largeur excessive. D'ailleurs l'extrême propreté des femmes ne permet d'y faire qu'un petit feu de tourbes, qu'on a soin d'allumer bien tard même dans la saison la plus rigoureuse. Des poëles seraient nécessaires pour chauffer ces appartemens, mais l'usage en est absolument banni. Les bois de lit en

forme d'armoires, sous lesquels se trouvent ordinairement les caves, sont si élevés, qu'on a besoin d'un escalier pour y monter. Les visites mutuelles sont très-fréquentes. Il y a de ces assemblées, où l'on présente du thé et après cela une légère collation; elles durent jusqu'à 10 ou 11 heures du soir, et les deux sexes s'y trouvent réunis. Il y en a d'autres, où les femmes seules sont invitées; on y présente du café, et l'assemblée se sépare à 9 heures. Les jeunes filles ont leurs coteries particulières. Quant aux jeunes hommes, ils ne font point société entre eux; mais ils se rendent, vers le soir, dans les endroits où les jeunes filles sont rassemblées (ce qu'ils appellent aller allumer leur pipe); là ils régalent ces demoiselles de pain d'épices, de vin, d'eau-de-vie, etc. Ces visites durent quelquefois jusque bien avant dans la nuit. Il semble cependant qu'il ne s'y passe que des choses très-innocentes; car rien n'est plus rare dans la ville de Hinlopen, que la naissance d'un enfant illégitime. Le dimanche il n'y a presque personne qui n'ait sa petite société fixe, dont chaque membre reçoit à son tour les autres chez lui. Avant la séance, on va *battre* le voisinage, c'est à dire, faire plusieurs fois le tour de la ville; et l'on dirige ces

pro-

promenades de manière que les divers groupes se rencontrent, au-lieu de se suivre à la file. Une invitation à dîner en comprend aussi une pour le souper; mais alors on ne sert à ce dernier repas que du pain, du beurre, des fruits et de la pâtisserie. Si, au contraire, l'invitation n'est que pour le souper, alors il ne manque pas d'être splendide, ou du moins abondant; on y boit beaucoup, et toujours à la santé de quelqu'un, ce qui dure jusque très-avant dans la nuit. La manière de fêter les jours de naissance n'a rien que de très-simple; en revanche les noces sont magnifiques parmi les gens aisés, et singulièrement bruyantes dans toutes les classes. La veille de la célébration du mariage, l'épousée affuble sa tête du chaperon qui distingue l'état de femme mariée, pour ne plus le quitter qu'à sa mort.

On n'assiste à la cérémonie du batême ou de la Ste cêne qu'en habit noir. Les *anciens*, ou membres du consistoire, sont en outre vêtus d'un manteau de la même couleur.

A la mort d'une personne, des femmes en habit de deuil vont l'annoncer de maison en maison. Ces pleureuses se couvrent la tête et le

visage de leur jupe noire, qu'elles retroussent par derrière. C'est aussi, en général, l'usage des femmes qui sont en deuil. Cette espèce de voile couvre le visage en tout ou en partie, suivant le degré de parenté. Le jour du décès, ou le lendemain, on tinte la cloche des morts. A ce signal, les parens et les amis se rendent à la maison mortuaire, s'asseient en silence autour du mort, dont le corps est exposé dans le sallon d'hiver, et se retirent de même aussitôt que la cloche a cessé de se faire entendre. La nuit le corps est gardé par deux femmes, à la lueur d'une ou de deux chandelles, qu'on laisse brûler jusqu'au jour sans les moucher. Le convoi funèbre, composé d'hommes et de femmes, est ordinairement très-nombreux, et paraît l'être encore davantage, parce qu'on ne marche pas deux à deux, mais à la file. Les parens suivent immédiatement le mort, selon l'ordre de parenté; après eux viennent les magistrats de la ville, le ministre du culte, enfin les amis. Ce n'est qu'environ dix minutes après que le cortège des hommes a défilé, que les femmes se mettent en marche, affublées de leurs jupes noires, et se traînant lentement sur leurs mules lourdes et massives, dont le claquement monotone sur le pavé est aussi lugubre que désagréable.

L'hu.

L'humeur et le caractère des habitans de Hinlopen m'ont paru aussi guindés, que leur habillement et leurs usages. Ils ne sont sociables qu'entre eux, et, au contraire, extrêmement réservés envers les étrangers. On assure cependant qu'ils gagnent à être connus de plus près, et qu'une fois qu'on est parvenu à gagner leur confiance, rien n'est plus solide et plus durable que leur attachement.

Je vous ai déjà fait mention des courses à patins, amusement chéri des Hollandais en général, et je crois vous avoir dit à cette occasion que les Frisons, au contraire des habitans de la Sud-Hollande, sont plus renommés par la rapidité que par l'élégance de leur marche. Mais ceux de Hinlopen, les femmes surtout, font une exception: il n'est pas de glisseurs ou de glisseuses, dont les mouvemens soient plus aisés et les balancemens plus *onduleux* et mieux dessinés. L'adresse des Sud-hollandais consiste particulièrement à tourner et virer en tous sens sur la glace, à dessiner tantôt des cercles, tantôt des caractères d'écriture; ce qu'il y a surtout de plus curieux, c'est de les voir croiser alternativement la jambe dégagée en avant de celle qui pose sur la

glace

glace et parcourir ainsi, à chaque enjambement, un espace de cinq à six verges. La plupart des Frisons, au contraire, glissent en ligne droite et, pour ainsi dire, à pieds joints, parcourant ordinairement une lieue de chemin en 10 ou 11 minutes. Il y a cependant des exemples d'une bien plus grande vitesse: on raconte qu'un bourguemaître de Sneek, devant se trouver à l'assemblée des Etats à la Haye, partit de chez lui à six heures du matin, et arriva à midi au lieu de sa destination, ayant ainsi parcouru sur la glace, en 6 heures de tems, un espace d'environ 44 lieues.

En Frise les femmes sont aussi passionnées pour cet exercice que les hommes. Souvent plusieurs d'entre elles se réunissent pour se disputer le prix de la course, consistant en quelque joyau d'or ou d'argent. Quoique la carrière à parcourir ne soit alors que de 7 à 8 minutes, la glisseuse qui remporte le prix a dû néanmoins faire des efforts considérables, parce qu'il a fallu pour cela qu'elle le disputât, tour-à-tour et presque sans relâche, à dix ou douze autres glisseuses. Quand on ne glisse que pour le plaisir, on va ordinairement deux à deux, l'un derrière l'autre et en se tenant par

la

la main, ou tous deux de front, le bras passé autour du corps. Quelquefois aussi l'on voit des troupes entières composées d'une trentaine de personnes, qui glissent toutes ensemble en se tenant par la main et en se relayant tour à tour. On choisit les meilleurs glisseurs de la troupe pour ouvrir et fermer la marche. L'essentiel, dans ces courses, est de garder exactement la mesure. Au bout de la carrière toute la file forme un cercle, et c'est surtout alors qu'il faut bien se garder de lâcher la main; car celui qui rompt la chaîne, entraîné par la force centrifuge, tombe et fait culbuter de même tous ceux qui viennent après lui. Ces chûtes sont ordinairement douloureuses, quoiqu'elles ne manquent pas d'exciter la risée de tous les spectateurs.

Les personnes mariées et surtout les femmes enceintes, privées du plaisir d'aller à patins, s'en dédommagent en se faisant traîner ou pousser dans des traîneaux, tels que vous en aurez vu représentés dans les tableaux de Jan Steen, de van de Velde et de plusieurs autres peintres hollandais. Les traîneaux faits pour être poussés, contiennent ordinairement deux personnes; le conducteur, à pied ou monté sur des patins, fait avancer

cer et dirige la voiture en appuyant les deux mains sur le bord de derrière. Les autres traîneaux, (que les Hollandais ont vraisemblablement empruntés de Polonais ou des Moscovites), sont des espèces de cabriolets sans roues, mais montés sur deux limons ferrés et recourbés sur le devant de la voiture. Ordinairement la voiture même ne contient de place que pour une ou deux dames; mais deux cavaliers peuvent se tenir debout sur les deux limons qui composent le traîneau, tandis que le conducteur est assis à califourchon sur un petit siège fixé sur le train de derrière. Au harnois du cheval pendant des grelots, quelquefois d'argent, dont le bruit semble animer l'ardeur du coursier. C'est un spectacle ravissant, dans un beau jour d'hiver, que celui d'une file de traîneaux de toutes sortes de formes, richement peints ou dorés, tirés par des chevaux superbes et joliment enharnachés. Quelquefois les étudians des universités, surtout ceux de Leide, se réunissent pour des parties de traîneau en masque, dans lesquelles l'imagination de ces jeunes-gens réunit souvent le goût et l'élégance aux formes les plus bisarres.

Outre ces deux espèces de traîneaux, avec lesquels

quels on peut courir sur la neige comme sur la glace, les Frisons en ont une troisième espèce très-simple, semblable à un petit chariot renversé. La personne qui veut s'en servir (comme vous le voyez dans la gravure ci-jointe) s'assied sur le revers, les jambes tendues horisontalement, et se sert, pour faire avancer et pour diriger sa petite voiture, de deux piquets armés de pointes de fer, qu'elle pousse successivement contre la glace dans la direction opposée au chemin qu'elle veut prendre. On peut se faire aller sur ces traîneaux à piquets aussi vîte qu'on irait sur des patins.

Les amateurs de courses sur la glace, se servaient aussi anciennement du traîneau à voiles. C'est une vraie chaloupe, avec ses mâts et ses voiles, mais qui sont deux fois plus grands que pour une chaloupe ordinaire. Sous le bâtiment coule une planche en travers, longue comme la moitié ou les deux tiers de la chaloupe, et le tout est porté sur deux ais garnis en dessous de bandes de fer propres à glisser aisément. Le dessous du gouvernail est armé d'un instrument de fer tranchant, que le pilote fait mordre dans la glace suivant la direction qu'il veut donner au bâtiment. Mais aujourd'hui l'on a presqu'entière-

ment

ment renoncé à ces traîneaux ailés, à cause du froid excessif que fait éprouver la rapidité avec laquelle ils fendent l'air: car ils vont encore plus vîte que le meilleur glisseur, et parcourent souvent une lieue (de 20 au degré) dans le tems de 7 à 8 minutes. Je ne vous parlerai point des bachots à traîneaux, dont on se sert pour traverser les rivières au tems du dégel ou lorsqu'elles charient des glaçons: l'emploi de ces petitites embarcations, propres à voguer sur l'eau et à être traînées sur la glace, est un besoin et non un amusement.

Mais il est tems de quitter la glace et de passer à d'autres objets. On lit au dessus de la porte de l'église-neuve ces quatre vers, production d'un bel-esprit frison:

Des Heeren woord
Met aandacht hoort:
Komt daartoe met hoopen
Als Hinden loopen.

La *beauté* de ce quatrain ne consiste ni dans le sens, (*) ni dans la versification, mais uniquement dans

(*) Venez entendre avec recueillement la parole du Seigneur: accourez-y par troupes ainsi que courent les biches.

dans la *finesse* du jeu de mots, résultant de la décomposition du mot *Hindeloopen;* de sorte que les deux derniers vers peuvent également signifier: „ accourez au temple avec la vitesse des biches," ou „avec la légèreté (des habitans) de Hinlopen!" Malheureusement pour le poète, rien n'est plus opposé à une biche qui saute et bondit, que la marche lente et mesurée, avec laquelle un habitant de Hinlopen se rend au sermon.

Pendant le séjour que j'ai fait en Hollande, j'ai appris la langue du pays assez bien pour comprendre même les divers dialectes des provinces particulières: cependant en Frise, et surtout à Hinlopen, je laissais quelquefois échapper des phrases entières sans pouvoir en saisir le sens. Quoique la langue frisonne ait successivement adopté une foule de mots hollandais, on reconnaît pourtant aisément son origine, qui est la même que celle de la langue anglaise, c'es-tà-dire, le langage des Anglo-Saxons qui ont autrefois peuplé l'Angleterre. Vous pouvez juger de leur analogie par l'exemple suivant:

Frison.	*Anglais.*
Wy habbe sjoen ien shyp o pe see, wear yn wier tzien man, de jene fen wa hie ien greatte reade noos. It wier onder folle zylen. Wy lokeene it op in del. De wynd wier goed. De sinn' schyne klear op it wetter, dogs 'er kâm nou in dan ien schoer heyl in reyn. Dizze mannen noodjene unz yn it schyp, in tractjerden unz wol. —	*We have seen a ship upon the sea, where in were ten men, one of them had a great red nose. It was under full sail; we look'd it up and down. The wind was good; the sun shined clear upon the water, though there came now and then a showr of hail and rain. These men would have us into the ship, and treated us well.* —
Is et naet wonderlick dat by verstannige Ingelsen her oefkomst naet kinne, nog Moers tael, in het land wer uwt zy kâmmene?	*It is not wonderful, that the understanding English not now their offspring, or Mothers tongue, and the land whereout they came?*

Cette analogie est encore plus frappante dans le dialecte qu'on parle à Molkweerum (ce nom signi-

signifie: terres à lait, ou propres au pâturage) et qu'il est presqu'impossible de comprendre, sans le secours de la langue anglaise. En voici un échantillon. C'est l'oraison dominicale, écrite sous la dictée d'un des habitans les plus instruits de ce singulier village.

Uis Vaær, dy 'tjy ynne Hijmmelen binne, Jys naæmme woarde heylige. Jys Keuningryk komme. Jys wille geschiede, lyken as ynne Hijmmelen æse oppe Yerde. Uis dagelyks bræ jou uis joê. In foarjæ uis uis Schiolden, lyken as wy foarjæe uis Schioldners. In bring uis naet yn voarfieking, mar befrye uis foar de quaæe; Want jij; ist keuningryk, in de kræft, in de hæerdlykheid yn iauwigheid. Aemen.

La manière de se vêtir est ici à-peu-près la même qu'à Hinlopen, mais rien n'est plus étrange que la forme du village même: c'est un vrai cahos. L'entrée en est si étroite, qu'une voiture n'y saurait passer. A peine le voyageur à pied a-t-il franchi ce défilé, qu'il se trouve engagé entre plusieurs rangs de souches, qui se croisent en tous sens, et à travers lesquelles il serait impossible de trouver une issue, sans le secours des guides, qui ne manquent pas de se présenter à l'arrivée des étrangers. Au sortir de ce labyrinthe,

rinthe, on découvre, dans un lac, un groupe de sept îlots, appelés *polles* dans la langue du pays et distingués par des surnoms assez bizarres, comme: le polle du chien, du chat, etc.; l'îlot du milieu, sur lequel l'église est bâtie, se nomme le *polle* de l'église. Tel est ce village, dont la forme irrégulière et sans ordre a passé en proverbe chez les Frisons même, pour désigner une affaire embrouillée et difficile à démêler. Cependant les maisons y sont propres et même assez jolies; elles ne sont habitées que par des familles de marins et de pêcheurs.

Staveren ou Stavoren, la plus ancienne et autrefois la plus opulente ville de la Frise, était aussi l'une des plus anciennes dans la ligue des villes anséatiques; elle y occupait le troisième rang, qui lui fut confirmé en l'année 1549, et de nouveau en l'année 1603. Ses habitans, vivant de la navigation et du commerce, ont été reputés de tout tems excellens marins. Ils paraissent avoir été les premiers qui aient découvert le passage de la mer du Nord dans la Baltique par le Sond; aussi obtinrent-ils du roi de Danemarc le privilège d'être expédiés à la douane avant les navigateurs des autres nations. Pour re-

reconnaître cette prérogative, ils avaient coutume de faire tous les ans présent à ce monarque d'une pièce de draps de Leide. Stavoren, autrefois presque réuni au continent, comme je l'ai déja remarqué, fut d'abord la résidence des rois frisons, et devint ensuite celle des lieutenants ou stadhouders des comtes de Hollande, après que ceux-ci eurent réduit la Frise sous leur puissance. C'est à ces circonstances réunies, qu'on doit attribuer la richesse de cette ville et le luxe de ses anciens habitans, qui, dit-on, revêtaient de lames d'or les seuils et les auvents de leurs maisons; par où l'on a voulu dire apparemment qu'ils étaient dorés, comme on en voit encore un seul exemple dans la ville de Harlem. De-là aussi la fable de la riche veuve d'un négociant, qui, ayant frété un navire pour Dantzig, avec ordre au patron de prendre à son retour la marchandise la plus avantageuse, et apprenant qu'il était rentré avec une cargaison de bled, dont il y avait abondance cette année-là, lui ordonna de la jetter à la mer. Le Ciel manifesta aussitôt son courroux par l'apparition d'un immense banc de sable devant la ville, auquel on donne encore aujourd'hui le nom de Banc des femmes (*Vrouwenzand*) et sur lequel, continue la fable, il n'a

 jamais

jamais cru que de l'ivraie. Cependant l'histoire ne fait mention en aucun endroit de cette tradition fabuleuse, adoptée encore de nos jours par les habitans superstitieux de Stavoren; le banc de sable n'est qu'un effet naturel, produit par les courants et les marées, et la prétendue ivraie n'est autre chose que du genet (*arundo arenaria*). Au reste, il n'en est pas moins vrai que, depuis que le sable a comblé le port de Stavoren, cette ville a vu son commerce déchoir, et sa prospérité s'évanouir; il n'y a plus qu'une rafinerie de sel, et quelques atteliers où l'on fait de la poterie. On admire en cette ville l'écluse du port septentrional, qui a 29 pieds de large. Stavoren est la patrie de Cappides, ancien poëte, dont on estime les fables, et de Backhuyzen, peintre qui excellait surtout dans la représentation des eaux, dans leur état de calme ou d'agitation.

J'avais dessein de continuer ma route par terre, en passant par Bolswerd et en traversant les riants villages de l'intérieur de la Frise; mais on m'a proposé de faire en jagt une excursion sur le Zuiderzee, et cela en société de quelques dames frisonnes, qui sont de vraies héroïnes sur mer, et sous la conduite d'un excellent pilote. Le tems était

était superbe. Quoiqu'à une assez grande distance de la côte, nous découvrions de loin une foule de clochers. Mes compagnons de voyage me nommoient les divers endroits auxquels ils appartenaient, m'en racontaient des particularités, m'en citaient des anecdotes; et c'est ainsi que, poussés par un vent frais, nous arrivâmes devant la ville de Harlingen. Le port est défendu contre la fureur des vagues par des digues et d'autres ouvrages, dont l'entretien exige des frais très-considérables. A quelque distance de la ville nous vîmes sur la digue un monument érigé en l'honneur du stadhouder Robles, à qui ce pays dut sa conservation après les terribles inondations de 1570 et de 1572. Ce monument, qui est un Terme à chevelure dorée et à deux faces, dont l'une est tournée vers la terre et l'autre vers la mer, ne donne pas une idée bien avantageuse de l'état des arts dans ce quartier de la Frise à l'époque où il fut érigé; mais en revanche l'éloge gravé sur le piédestal fait le plus grand honneur à celui, qui le mérita par le zèle incroyable avec lequel il fit réparer les digues entamées par la tempête. Le service que Robles rendit en cette occasion, fut alors méconnu par les habitans de la campagne, qu'il avait contraints à ce travail

indispensable. On l'accabla de requêtes, tendant à réclamer le droit d'immunité relativement aux taxes pour l'entretien des digues; Robles les reçut toutes ensemble debout au bord d'une brèche que les eaux venaient de faire à la digue, et les jetta dans le torrent, en disant en mauvais flamand: „ Voilà les requêtes; si elles peuvent arrêter la mer, à la bonne heure: sinon, il faudra que les paysans le fassent." On continua encore, malgré le péril imminent, à s'opposer aux mesures du stadhouder pour le salut général, et ce ne fut qu'après qu'il eut fait dresser des potences en plusieurs endroits et qu'il y eut fait pendre quelques-uns des plus opiniâtres, que la mutinerie cessa; en trois mois de tems, toutes les digues du pays se trouvèrent en bon état. Tel est le sujet de ce monument, que les habitans de la campagne nommaient, par dérision, l'homme de pierre. Depuis longtems il tombait en décadence et semblait menacé d'une ruine entière, lorsque le comte de Wassenaar Twickel, *Grietman* de Franekeradeel, jugeant qu'il y aurait de l'ingratitude à laisser perdre ainsi le souvenir d'un service si essentiel rendu à la patrie, rassembla les débris du monument et le fit rétablir à ses frais, comme l'atteste l'inscription qu'on lit sur la face oc-

occidentale; le collège de l'administration des digues s'est ensuite chargé de veiller à sa conservation. Un second monument, à-peu-près semblable, se voit aux environs de Stavoren: il fut érigé à la même occasion, et aux frais des deux provinces de Groningue et de Frise.

La ville de Harlingen est agréablement située. Le port, couvert par deux écluses, est assez profond pour que les plus gros navires y puissent être stationnés; les maisons sont bien bâties, et les environs sont composés de prairies, de champs de bled et de jardins potagers, qui servent à l'approvisionnement de la ville. Harlingen était autrefois une ville très-florissante: elle devait en particulier sa prospérité au commerce, à la pêche des harengs et des baleines, à des fabriques et des manufactures considérables, et surtout au commerce de bois; elle a conservé, en partie, sa fabrique de toiles rayées, où l'on y comptait en 1748 jusqu'à 1000 métiers; elle a en outre des fours à chaux, des tuileries et des briqueteries, et sa communication par mer avec l'ancienne province de Hollande y entretient beaucoup d'activité et de mouvement. L'hôtel-de-ville, bâti à la moderne, est un édifice remarquable, ainsi

que l'établissement public pour prévenir la mendicité, et l'hôtellerie dite *de Rome*, appartenant à une association de particuliers, qui ont fait des sacrifices généreux, tant pour l'encouragement du commerce, que pour le soulagement de l'humanité souffrante.

De Harlingen à Franeker, il n'y a qu'une lieue et demie; on passe par Midlum, gros village, qui a plusieurs fabriques et où l'on rendait anciennement la justice en plein air. Franeker avait autrefois une université renommée et d'où sont sortis plusieurs personnages justement célèbres, tels que Coccejus, les Vitringa et les Venema dans la faculté de théologie; Wissenbach, les Huber et Heineccius dans la faculté de droit; Adrianus Metius dans la philosophie spéculative, et Pierre Camper dans les sciences naturelles. La ville est petite, mais propre, et le séjour ordinaire de la noblesse. Le bâtiment de l'université, fondée en 1585 et maintenant réunie à celle de Groningue, ne contenait, même avant ce tems-là, rien de remarquable, sinon les portraits des sénateurs dans la salle du Sénat, la bibliothèque, un planisphère donné à l'université par le dernier stadhouder, qui l'avait fait venir d'Angleterre,

la

la chambre d'anatomie avec les dissections curieuses de Camper, et le riche jardin botanique. La grande église contient une multitude de bancs et de pierres sépulchrales, ornés des armoiries des anciens chevaliers frisons. Audessus d'une des portes de la ville, appelée Waterpoort, on lit cette inscription:

Urbs hæc est Christo, paci musisque sacrata;
Ergo bonos tantum, non cupit illa malos.

En quittant cette ville située dans les terres, je résolus d'accomplir le dessein que j'avais formé précédemment de visiter quelques-uns des beaux villages de la Frise. Cette ancienne province des Pays-Bas, quoique moins peuplée que la *Hollande*, parcequ'une plus grande partie de son territoire est occupée par des lacs et des marais, contient néanmoins 11 villes et 336 bourgs ou villages. Les villages de Frise l'emportent, en général, sur ceux de Hollande, soit par l'agrément de la situation, par les fabriques, et la culture variée des terres, soit par de vastes maisons de plaisance, et des monumens de l'ancienne noblesse frisonne. Je contemplai surtout avec plaisir le grand et le petit Lankum, deux maisons de cam-

campagne, dont la dernière a appartenu au professeur de Groningue Pierre Camper, homme d'un mérite distingué et qui s'est rendu particulièrement recommandable par ses expériences sur l'inoculation, ses essais dans l'art vétérinaire, ses découvertes dans l'anatomie, ses cures, ses dissections et les dessins qu'il en a faits lui-même. Ce savant laborieux a laissé une riche collection d'objets appartenant à l'histoire naturelle de l'homme et des animaux de toutes les parties du monde. M. Camper, fils, homme très-instruit et possesseur d'une bibliothèque considérable, s'occupe du soin d'entretenir et d'augmenter encore ce précieux cabinet.

Les endroits les plus remarquables de la Frise sont: Hitsum, Aehlum, Kimswert, Arum, Witmarsum (patrie du réformateur Menno Simons, curé de Pingjum, qui a donné son nom à la secte des mennonites ou anabaptistes, appelés depuis partisans du batême), Wons, Makkum, Schettens, Wigtum dans une situation pittoresque, Nieuwland, Burgwert, Wommels (patrie de Cyprien Suepert, savant du 16ème siècle, qui a publié des poésies latines sous le nom de *Vomelius*), Schalsum, Buer, Pieters-Six, Ooster-Bierum,

Lidlum

Lidlum, Lienkema avec ses tours et ses épaisses murailles, Tjummarum, Minnertsga, la riche contrée du vieux et du nouveau Bild, Berlicum, Wier, Beetgum, Ried, Buer, Slappeterp, Peins, etc. Parmi les endroits que je viens de nommer, Makkum mérite une attention particulière: la population de ce village est très-considérable; situé sur une langue de terre entre un lac et le Zuiderzée, il est principalement habité par des marins; il s'y trouve en outre plusieurs fabriques, des fours-à-chaux et même une verrerie, la seule qui existe en Frise. Mais cette verrerie, comme toutes celles du pays, a toujours été dans un état très-languissant, qu'on attribue à l'importation du verre d'Allemagne et, en tems de paix, du verre d'Angleterre. Ce qu'il y a de plus singulier en cela, c'est que les étrangers sont obligés de tirer principalement des côtes de la Hollande la matière première qu'ils emploient dans la confection de toutes sortes de verres.

Après avoir traversé les charmans villages de Sweins et Deinum, on arrive à Leeuwarden, autrefois capitale de la Frise. Cette ville n'est pas située sur une rivière, mais au confluent de quatre canaux de navigation, ce qui occasionne un pas-

passage continuel de personnes et de marchandises. Elle est coupée par un grand nombre de canaux, à la manière des villes de Hollande; mais elle est peu régulièrement bâtie. Divers édifices publics attestent encore le rang qu'elle a tenu autrefois. On y remarque entre autres la maison provinciale, avec sa porte d'ordre dorique en pierres de taille: c'était là que s'assemblaient autrefois les Etats de la province, aujourd'hui le tribunal y siège et l'on y tient les cours d'assises; la vieille-cour avec ses souterrains voutés, servant actuellement de caserne; le *collège*, ou l'hôtel des députés des Etats, remis dans un goût plus moderne pour servir d'hôtel de la préfecture; l'emplacement du palais stadhoudérien, où l'on a conservé longtems un grand nombre de portraits et d'autres tableaux, des tables généalogiques, d'anciennes cartes topographiques, des meubles antiques, etc. et maintenant occupé par deux habitations particulières; la *blokhuis* ou prison d'état, où l'on conserve un crocodile, pêché il y a quelques années sur la côte de Frise; deux maisons de détention, appelées Tuchthuis et Werk-huis, et surtout l'hôtel-de-ville, où l'on montre encore aujourd'hui l'épée de l'ancien amiral frison, surnommé Pierre-le-Grand, de qui

j'ai

j'ai déja fait mention ailleurs. La grande église renferme les tombeaux des quelques stadhouders de Frise issus de la maison d'Orange et Nassau, et d'autres personnes de distinction. Le jardin du Prince, réservé autrefois pour l'usage de la famille stadhoudérienne, et maintenant converti en une espèce de caffé et un lieu de recréation pour le public ; à l'exception d'une seule partie disposée à l'anglaise, ce jardin n'offre à l'oeil qu'une ennuyeuse symétrie, des haies et des charmilles tondues, des allées droites et longues, des cloisons de planches qu'aucun feuillage ne masque. La vieille tour, appelée Hoofster-toren, n'a rien de remarquable; du haut de cette tour, bâtie en 1529 et restée imparfaite, on jouit d'une vue très-étendue. Les boulevards et les environs de la ville offrent de belles promenades; la plus agréable est celle appelée *de Hoven:* c'est une grande avenue, plantée de beaux arbres dont l'ombre mouvante se joue sur des jardins et de jolies maisons de campagne. Il règne une grande tranquillité dans l'intérieur de la ville, à l'exception du jour de marché, qui se tient le vendredi de chaque semaine : on compte qu'il y arrive ce jour-là, de différens endroits plus ou moins éloignés, environ 300 embarcations, 3000 charettes

et

et autres voitures et 4000 à 5000 forains; il s'y fait un grand commerce en beurre, en fromages et en bled. De l'auberge appelée *het Hooghuis*, où l'on trouve une société agréable, on jouit d'une très-belle vue sur la ville neuve. La ville est entourée de moulins, qui servent à diverses fabriques. Il règne une grande activité dans le faubourg *de Vliet*, surtout aux jours de marché. On trouve ici des briqueteries, des tuileries, des fours-à-chaux, une fabrique de convertures et autres étoffes de laine, une tanerie, une savonerie et une rafinerie de sel; mais tous ces atteliers sont peu florissans. On fabrique aussi, dans les environs, du verd-de-Frise, composé de vitriol et de sel ammoniac; on prétend qu'il garde mieux sa verdure, surtout dans les couleurs à l'huile, que celui qu'on fait à Amsterdam, à Oudshoorn et sur la rivière de Zaan. Il s'en faisait, avant la guerre, de grands envois pour l'Amérique; on en expédie actuellement encore une grande quantité pour l'Allemagne. Le pastel, qu'on prépare ici, ne vaut pas celui de Thiel, dont la qualité, dit-on, égale celle du pastel d'Angleterre. On avait établi une usine destinée à la préparation de la garance, qu'on a essayé de cultiver ici; mais ce genre de culture n'a pas réussi,

réussi, non plus que celle du tabac, qui demande une terre plus légère. On montre encore dans le voisinage de cette ville une maison de campagne appelée Marienbourg, habitée, il y a quelques années, par la princesse Marie Louise de Hessen-Kassel; cette maison, qui n'a rien de remarquable que sa grande simplicité, est actuellement dans un état très-délabré; il en est de même de l'Orange-Woud, lieu de plaisance des stadhouders situé à sept lieues de-là. L'habillement des femmes, aux jours de marché, offre un tableau dont le fond est toujours le même, c'est le costume frison; mais dont le coloris varie à l'infini. Je viens, à ce que je crois, d'en saisir les deux nuances extrêmes dans le dessin que je vous envoie, et qui représente une riche bourgeoise achetant d'une jeune paysanne une livre de beurre en pain. La jeune fille est vêtue d'un casaquin, qui laisse voir ses bras robustes et bien nourris. Son mouchoir rouge, ouvert pardevant, ferait croire de loin qu'on va découvrir une gorge d'albâtre; mais un impitoyable mouchoir blanc, fermé sous le menton au moyen d'une agraffe d'or, permet tout au plus à l'œil curieux de deviner les formes charmantes qu'il voile. Un petit chapeau rond de paille

couvre entièrement ses cheveux; mais il est troussé de manière à ne rien cacher de son joli minois: c'est à quoi se borne la parure des paysannes, même aux jours de fête. Les bourgeoises riches et les femmes de qualité sont vêtues dans le même goût; mais quelle différence dans la richesse et le volume de la coiffure! L'énorme cape à la frisonne, au fond de laquelle la tête paraît comme rapetissée, est ordinairement de gase ou de batiste, avec un large bord rabattu, fait de fines dentelles; quelquefois aussi la cape toute entière n'est composée que de ce tissu précieux. Cette coiffe est appuyée contre la nuque au moyen d'une lame d'or mince et élastique, dont les bouts, travaillés en forme de boutons, serrent les deux côtés de la tête à l'endroit des tempes. De-là part un fil d'or ou d'argent solide, formant vis-à-vis du front un cerceau horisontal, qui soutient tout le devant de l'édifice de dentelles. Pour mettre cet édifice fragile à couvert de la pluie et du vent, les Frisonnes portent par dessus un chapeau de la plus fine paille et qui doit être plus grand encore que la coiffe de dentelle. Ce vaste chapeau, qui a la forme d'une écaille d'huitre, n'est que peu concave à l'endroit qui pose sur la tête; on le tient attaché au moyen d'un large ruban de soie, qui sert aussi à

le

le mouvoir et à l'incliner à volonté, comme un parapluie, pour le présenter au vent; ce chapeau de paille est doublé de belle indienne à fleurs, et bordé d'un ruban d'une couleur éclatante. Les dames commencent cependant à renoncer peu-à-peu à cette coifure extrêmement coûteuse, et à y substituer le bonnet moins volumineux des Nord-hollandaises. Les jeunes filles de la ville se contentent même, surtout en été, d'un petit chapeau rond de paille, à la manière des villageoises et qui pose immédiatement sur les cheveux.

Mais ce qui mérite ici plus d'attention, c'est la foire aux chevaux, qui se tient tous les ans: on y en amène en foule de tous les pays, pour être vendus. On élève avec succès cet utile animal dans toutes les parties de l'ancienne république batave. La Zélande, entre autres, nourrit de très-bons chevaux de trait et de selle; la Nord-Hollande fournit de beaux attelages, et l'on tire de la Gueldre et de l'Overyssel beaucoup de chevaux pour l'armée: mais ceux de Frise et de Groningue sont les plus estimés, pour la hauteur de la taille, la beauté des formes, le feu des yeux, la souplesse et la docilité. On se plaint cependant qu'ils ne sont pas robustes, ce qu'on

attribue au lait-de beurre, dont on nourrit les poulains. On a pris, en général, les mesures les plus sages pour avoir en tout temps des étalons choisis, et conserver par-là sans mélange la plus belle race et le plus beau poil de chevaux indigènes; de sorte qu'il n'est pas rare de voir un attelage de quatre et même de six chevaux bais, gris-pommelés et surtout noirs, où l'oeil le plus exercé distingue à peine une légère différence de taille ou de couleur. On se sert ordinairement, pour couvrir les jumens, d'étalons de 3 ans, ayant au moins 4 pieds 10 pouces, et plus souvent 5 pieds 2 pouces de haut, pris depuis l'épaule. Celui qui tient des étalons, est en outre obligé de les faire approuver et marquer, et d'en avoir, entre autres, au moins un gris foncé, avec la crinière et la queue blanche, d'un seul poil et avec une petite étoile. On n'apporte pas moins de soin par rapport à la taille et à la bonne constitution, dans le choix des juments qu'on destine à peupler les haras. On laisse rarement couvrir les juments indigènes par des chevaux de race étrangère, à moins que les unes ou les autres ne soient d'un beau poil tacheté. On doit néanmoins avouer que, malgré toutes ces précautions, les meilleures races dégénèrent peu-

peu-à-peu, et que ces beaux hongres, que la France, la Prusse et l'Autriche tiraient de ce pays-ci pour la remonte de la cavalerie, ne s'y trouvent plus ni en aussi grand nombre, ni d'aussi bonne qualité qu'autrefois. On attribue cette diminution et cette dégénération à plusieurs causes; on vend peu de chevaux et on les vend à bas prix, de sorte que les profits ne suffisent pas aux frais ordinaires qu'exige l'entretien d'un haras; on apporte trop peu de soin dans le choix de la nourriture qu'on donne aux poulains après qu'ils sont sevrés; on les assujetit trop jeunes à de rudes travaux; on les met trop tôt au verd et on les y laisse jusque trop avant dans la saison; enfin on les panse avec trop peu de soin, ce qui nuit infiniment à ces animaux, en interceptant la transpiration. Il est étonnant que le paysan hollandais, si soigneux de tout ce qui a rapport à l'économie rurale, néglige assez généralement les chevaux de sa ferme. Tantôt on les voit dans son écurie mal étrillés et presque sans litière; tantôt il les laisse, après un rude travail et tout couverts de sueur, exposés à un courant d'air froid, et il n'est pas rare, qu'aprés avoir été employés plusieurs jours de suite à trainer pesamment la charrue, ces pauvres animaux soient conduits à

la prairie, pour y passer à découvert les nuits longues et humides d'automne, sans autre nourriture que l'herbe: aussi ces chevaux, à l'exception de ceux qui sont expressément destinés à faire race, sont-ils ordinairement si maigres et si décharnés, que, dès qu'ils cessent de marquer, on les prendrait pour des chevaux de 12 à 14 ans. Cependant c'est bien dommage qu'une branche de commerce si importante, que dans la Frise seule on comptait, il n'y a que trois ans, au de-là de 20,000 chevaux, commence à décheoir si visiblement malgré les marchés annuels qui se tiennent, tant dans cette ville, qu'à Groningue, Winschoten, Zuidlaren, Leksmond, Utrecht, Voorschoten et surtout à Valkenburg, où l'on vendait autrefois jusqu'à 3000 chevaux en un seul jour de marché. Outre les chevaux de haute taille pour des attelages de voiture et pour la monture, on élève aussi dans ce pays des bidets, appellés *hitten*, parce qu'on en croit la race originaire de Hitland. Ils ne servent guère que de chevaux de selle pour les jeunes gens; cependant, comme ils sont bons coureurs, on en réserve quelques-uns pour les courses de chevaux; on donne pour cela la préférence à

ceux

ceux de Frise, dont l'éducation à été perfectionnée par quelque écuyer de la Sud-Hollande. Autrefois les foires aux chevaux se terminaient toujours par des courses; les plus renommées étaient celles des environs d'Amsterdam et de Haarlem, celles de Franeker, de Zoestdyk, de Leksmond, d'Oudshoorn et surtout celle de l'endroit appelé Haagsche Schouw, près de la ville de Leide, Pour attirer les marchands aux foires, la régence des villes avait coutume de proposer divers prix, tantôt pour celui qui amenait le plus grand nombre de chevaux au marché, ou pour celui qui en achetait le plus; tantôt pour le propriétaire du plus bel attelage, ou du plus beau cheval de monture à vendre. Ces prix consistaient en une étrille, un peigne, une paire d'éperons d'argent, etc. Le prix de la course consistait ordinairement en un fouet richement orné, à manche d'or ou d'argent. Les amateurs faisaient grand cas de ces prix; et il n'était pas rare de voir chez eux des collections, qui contenaient jusqu'à vingt fouets, à manche d'or ou d'argent.

Ces courses sont réglées par des lois et

des coutumes constantes. On nomme des experts, pour examiner si les chevaux, qui se présentent au concours, ne sont point vicieux. On exige, en outre, qu'ils soient de même âge, et qu'ils n'aient pas déja remporté le prix au même endroit. La carrière a ordinairement 150 verges de long, et une largeur suffisante pour que les chevaux ne puissent s'embarrasser. Il y a deux manières de courir pour le prix: la manière frisonne, qui comprend l'aller et le retour; et la hollandaise, qui consiste à franchir l'espace en un seul sens. Des commissaires se tiennent aux deux extrémités de la carrière, sur un lieu élevé, ayant à la main un mouchoir blanc au bout d'une baguette, qu'ils agitent pour donner le signal du départ et de l'arrivée. Vers le milieu de la carrière sont placés d'autres commissaires, chargés de veiller à ce que les lois de la course s'observent ponctuellement; c'est à dire, à ce que les chevaux n'aillent qu'au trot, sans galop, que les cavaliers ne se croisent pas en courant et qu'il ne soit fait usage, ni par eux, ni par les spectateurs, d'aucun moyen illicite pour gêner la course. Quand les chevaux admis au concours sont en nombre pair, les courses se font ordinairement deux à

deux

deux; celui des deux chevaux qui arrive le dernier, a perdu et sort des rangs; le vainqueur court de nouveau avec un autre rival, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que deux coursiers pour se disputer définitivement le prix. Si le nombre est impair, les chevaux courent trois à trois, et à chaque course un seul reste dans la carrière. Au reste il y a encore plusieurs autres combinaisons en usage, et dont le choix dépend des parties intéressées au concours ou de celui qui a proposé le prix. Quand toutes les courses sont terminées, le vainqueur reçoit le fouet d'or garni de rubans, et fait, au pas, le tour de la carrière, au milieu des applaudissements bruyans de la multitude. Quelquefois aussi les spectateurs font entre eux des gageures pour, ou contre l'un ou l'autre des coureurs. La vitesse des chevaux hollandais, dans ces sortes de courses, est d'autant plus étonnante, qu'ils sont généralement bien étoffés et qu'aucune autre allure que le trot ne leur est permise; on m'a assuré qu'à chaque mesure ces chevaux portent le dernier pied de derrière jusqu'a six et même huit pieds au delà de la trace du premier pied de devant; ce qui suppose une force d'élancement qui ne le cède

guère à la vitesse du galop des coursiers d'Angleterre.

Après ce coup-d'oeil sur les courses de chevaux en général, je reviens à celle qui a particulièrement lieu à Leeuwarden au tems de la foire annuelle, et qui se distingue des autres en ce qu'elle se fait par autorité supérieure et aux frais de la ville; tandis que celles-là sont des entreprises d'amateurs, ou se font aux frais de quelque aubergiste, qui croit y trouver son compte. Quinze jours avant la fête, elle est annoncée de la part du maire, qui invite les amateurs à s'y trouver. Au jour marqué, les chevaux se rassemblent, entre 10 et 11 heures, devant l'hôtel-de-ville pour y être examinés par les experts; cet examen est très-rigoureux par rapport à toutes sortes de tumeurs qui viennent aux pieds des chevaux. A midi le tirage a lieu en présence du maire et d'autres officiers; on en dresse le procès-verbal en cette forme:

N°. 1. Hongre, poil noir, queue longue (ou courte.) Propriétaire, N. demeurant à ....
Ecuyer, N.

N°. 2.

N°. 2. Jument, alesan clair, queue.... Propriétaire N., demeurant à.... Ecuyer, N., etc.

A 2 heures après midi, commence la cérémonie, non loin d'une des portes de la ville, dans une carrière bien préparée, et terminée par deux pillers auxquels sont attachés les signaux. La carrière est divisée en deux dans toute sa longueur par un rang de piquets réunis par une corde courante, pour tenir les chevaux séparés; il n'est permis à personne de se placer dans la carrière, ou de la traverser durant les courses. Deux experts, assis à chaque extrémité, sont les juges de la course; ils en tiennent exactement procès-verbal, et leur jugement est sans appel. Les chevaux entrent en lice deux à deux, suivant l'ordre du tirage; d'abord N°. 1 et 2, ensuite N°. 3 et 4, jusqu'à ce que tous les chevaux aient concouru. Après que les vaincus de chaque paire se sont retirés, les vainqueurs recommencent le concours; et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que deux concurrens pour se disputer définitivement le prix. Aussitôt que le vainqueur a été proclamé au milieu des acclamations de la multitude, il est conduit en céré-

mo-

monie à l'hôtel-de-ville, escorté par les j ges de la course. Là le maire remet à l'écuyer, au nom de la commune, le fouet d'or, qui est ordinairement de la valeur de 250 à 260 florins. Le cavalier remonte à cheval orné du prix de la victoire, fait en triomphe le tour de la ville, et revient ensuite à la mairie, où on lui offre le vin d'honneur, de même qu'au propriétaire du coursier qui a vaincu. Il est d'usage de faire alors un petit présent aux servans de la mairie et de verser quelques aumônes dans le tronc des pauvres. Le dessin ci-joint, dont je suis redevable à la complaisance de M. F. suppléera à ce que j'ai omis dans cette courte description. Je la terminerai ici en vous assurant, sur le témoignage d'un connaisseur expérimenté, que dans ces courses, les chevaux, tant frisons que hollandais, parcourent souvent l'espace de 200 verges dans une minute.

Je profite de la même occasion pour vous envoyer, avec la gravure ci-jointe, des détails plus circonstanciés sur la course à patins du 2 février 1805, où des personnes du sexe seules se disputèrent la victoire. L'endroit destiné

tiné pour cette lutte était une pièce de glace dans le fossé extérieur de la ville. Le nombre des femmes, qui furent admises au concours, était de 130. On courut deux à deux, et, à chaque course, celle qui était arrivée la dernière au but, quittait les rangs. La septième course, qui fut la dernière, eut lieu entre les deux gagneuses restantes, dont l'une était âgée de 20 ans et l'autre de 16. Enfin la première remporta le prix, consistant en un ornement de tête en or; et l'autre obtint *l'accessit*, consistant en un collier de corail avec une agraffe d'or. On a conservé la liste de ces glisseuses, contenant leurs noms, leurs domiciles et leur âge; une seule avait passé l'âge de 50 ans, plusieurs d'entre elles n'en avaient que quinze. Un seul trait, qui m'a été affirmé par un témoin digne de foi, pourra vous faire juger de l'extrême vitesse de ces courses sur des patins: une jeune personne parcourut la carrière, qui avait 39½ verges de long, mesure du Rhin, avec le vent de côté, dans le tems de 13 secondes, ce qui égale la vîtesse du coursier le plus rapide. En évaluant le pas ordinaire d'un homme à pied à 4½ pieds par seconde, cette femme aurait parcouru, dans le même tems, une étendue de 36½ pieds, ce qui équi-

équivaut à une lieue dans le tems de 7 minutes et 24 secondes.

Un tournée que nous fîmes de Leeuwarden, en passant par Huisum, Gontum, Zwichum (patrie de Viglius, savant renommé du 16ème siècle, surnommé Zwichemius), Wirdum, Friens, Akkrum, Oudeboorn, (village coupé par plusieurs belles rues qui lui donnent l'aspect d'une ville), Tjalbert, Luinjebert, etc., nous conduisit à Heerenveen, lieu charmant, entouré de bocages et de maisons de plaisance, et auquel on a donné le surnom de La Haye-en-Frise. A notre retour nous passâmes par Gordyp, Olterterp, Beesterzwaag, Boornbergum, Zuiderdragt, Noorderdragt, Nyega, Wartena, Bergum, Suidwolde, etc. rencontrant partout de belles campagnes, dont l'aspect varie presqu'à chaque pas.

Nous quittâmes de nouveau Leeuwarden pour nous rendre à Dokkum, qui n'en est éloigné que de quatre lieues. Nous traversâmes sur notre route les villages de Jelsum; de Corgnum, rendu fameux par les seigneurs de Martena, qui les premiers se soulevèrent contre la tyrannie des Espagnols, et par la famille des Schotanus, de laquelle sont

sont sortis plusieurs savans; de Britsum (où l'on voit le château de Britsenburg, qui servit autrefois de rempart contre les incursions des pirates du nord); de Steens, de Finkum, de Hijum, de Hallum (ancienne ville, dont une porte est encore debout); de Marrum, de Nykerk, etc. Dokkum est une petite ville, mais très-ancienne: on fait remonter la date de sa fondation au milieu du 3ème siècle de l'ère chrétienne. Le terrein est très-élevé au centre de la ville; ce qui semble indiquer que cet endroit a servi dans l'origine de défense à la mer, qui n'en est éloignée que d'environ deux lieues. La situation de cette ville dans le voisinage de la mer, et la rivière d'Ee, qui la traverse et qui y forme un port assez spacieux, y entretiennent le commerce, qui consiste principalement en beurre et en fromages, et servent de débouché à plusieurs fabriques et manufactures établies dans les environs. D'ailleurs on y tient chaque année trois foires, où il se fait un débit considérable. On n'y voit aucun édifice remarquable, hormis l'hôtel-de-ville, presqu' entièrement rebâti en l'année 1762, et orné de tableaux allégoriques peints par Reynes. Les communautés protestantes des Remontrans et des Mennonites célèbrent ici l'office divin dans le

même

même temple: c'est le résultat d'une invitation publiquement faite par les Remontrans en 1796, pour opérer la réunion des églises protestantes dans la république batave, mais qui malheureusement n'a pas eu d'autre succès; quoiqu'elle fût alors applaudie par un grand nombre de personnes éclairées. Ces deux communautés sont dirigées par un seul pasteur, autorisé à administrer le baptême tant aux enfans qu'aux adultes. Non-loin de la ville est une métairie, appelée la Montagne de Sion et qui occupe le terrein d'un ancien monastére, où l'on se rendait en procession le dimanche des Rameaux, pour offrir à la vierge du lin et du fil. On montre aussi dans les environs la fontaine de St. Boniface, qui jaillit miraculeusement des blessures de ce saint, après que les Frisons l'eurent massacré; cette source fournit d'excellente eau douce aux brasseries de la ville. La petite ville de Dokkum a donné naissance à plusieurs savans, parmi lesquels on distingue Gemma Frisius, mathématicien, Julius van Beyma, Ulricus Huber et L. van Aitzema, jurisconsultes; Raphaëls Kamphuizen, auteur de plusieurs poésies morales et qui a mis en vers les pseaumes de David; Ernst Willem Higt, dont les poésies latines lui ont mérité le surnom de Properce

mo-

moderne, Folkert Snip, célèbre professeur d'anatomie, et un grand nombre d'autres.

Curieux de visiter de près les bancs et les bas-fonds, qui forment, le long des côtes de la Frise et des Ommelandes, une ligne de défense contre les ravages de la mer du Nord, et dont l'alluvion progressive ne tardera peut-être pas à réunir au continent de la Groningue plusieurs îles que des tempêtes et des inondations ont séparées de la Frise, nous nous y rendîmes, en traversant les villages de Brantgum, de Waakens, de Holwert, et celui de Wierum, où nâquit Ludgerus, premier évêque de Munster, mis au rang des saints pour avoir opéré miraculeusement la guérison d'un aveugle. Quel imposant spectacle offre aux regards l'immense lac qu'on découvre d'ici, quand on se rappelle qu'il a englouti autrefois des terres fertiles, et d'anciennes forêts consacrées par la superstition! Quoique ce lac ait peu de profondeur, de petits navires peuvent le traverser en divers sens, en suivant les sinuosités de quelque chenal, que les marins reconnaissent à l'agitation plus profonde et plus régulière des vagues. Ce passage est même très-fréquenté en tems de guerre maritime,

pour le cabotage entre Hambourg, Bremen, Groningue et la Frise.

On découvre d'ici les dunes élevées et blanches d'Ameland et de Schiermonnikoog, qui, vues du côté opposé au soleil, offrent un aspect très-pittoresque. Comme le tems était beau et le vent favorable, nous ne balançâmes pas à nous embarquer pour aller les visiter, et au bout d'une heure nous arrivâmes au village de Hollum, dans l'île d'Ameland; cette île en contient encore deux autres, Ballum, et Nes. Hollum est un village d'une assez grande étendue; il est composé de deux rangs de maisons, régulièrement bâties, hormis à l'une des deux extrémités. Sa population est d'environ 800 ames. Il y a une belle poissonnerie, et une grande place pour le marché, où l'on vend toutes sortes de denrées; il s'y tient aussi, tous les ans, une foire aux chevaux. L'église, dont la tour quarrée sert de phare aux navigateurs, fut bâtie, dans le 17ème siècle, des débris d'un ancien monastère; on y voit aussi les ruines d'un château, que le roi Radbout fit construire au 7ème siècle. Ballum est beaucoup plus petit; sa population n'est que d'environ 300 ames: mais il renferme le château du seigneur, avec des bos-

bosquets et des allées pour la promenade. Le village de Nes contient, à peu près, le même nombre d'habitans que Hollum. A l'est de Nes est encore un hameau fort peuplé, dont les habitans cultivent la terre; elle est fertile en cet endroit, mais exposée à de fréquentes inondations. Au delà des terres cultivées, et au pied des dunes, sont d'excellens pâturages pour les moutons; le pays abonde dailleurs en gibier et en volaille de toute espèce. Dans l'intérieur de l'île on trouve quelques terreins entourés de digues et où l'on cultive diverses sortes de grains; après la récolte, les terres sont ouvertes pour les bestiaux, que tous les habitans peuvent y faire paître en commun. Ces insulaires, quoique pour la plupart pêcheurs et marins, sont en général très-civilisés. Les femmes sont assez bien, et elles ont le teint fort blanc. La plus grande propreté règne dans l'intérieur des maisons; il y en a même, où l'on n'entre qu'après avoir ôté ses souliers. L'habillement est très-simple: il consiste, pour les hommes, en un habit sans plis, et sans couture sur le dos, en deux ou trois vestes garnies de boutons d'argent, et en une culotte large de drap brun; aux jours de fête ils attachent à leurs jarretières des boucles d'or, et

 por-

portent autour du cou un collet, fermé par une agraffe du même métal. Les femmes sont ordinairement vêtues d'un casaquin brun, à larges manches, échancré jusqu'au milieu du dos, et d'une jupe de la même couleur. Les personnes âgées se coiffent, à peu près, comme les femmes de la Nord-Hollande; les jeunes filles portent des chapeaux de paille, qui laissent à découvert les ornemens d'or de leurs bonnets; une boucle de cheveux postiches s'élève ordinairement sur le sommet de leur tête; leurs colliers sont de corail rouge et ornés d'un médaillon d'or ou de pierres précieuses, et leurs bracelets se ferment avec des boucles d'or. Les noces se célèbrent ici avec la plus grande simplicité. La demande d'une fille en mariage est précédée de cette singulière visite nocturne, dont j'ai parlé ailleurs et à laquelle les Nord-Hollandais donnent le nom *d'allocution*; elle a lieu trois fois dans une seule semaine, le dimanche, le mardi et le vendredi. L'amoureux va frapper doucement à la porte de sa maîtresse, à qui la décence et le cérémonial ne permettent pas d'ouvrir au premier coup; mais au bout de quelque tems il est introduit; on le *régale* de quelques tasses de caffé, et lui-même fait les frais du pain d'épices: ces visites durent plusieurs heu-

heures. Le deuil consiste, pour les femmes, outre l'habillement noir, en une cape, qui leur affuble la tête au point de ne laisser appercevoir que le bout du nez. Les funérailles se font à une heure après midi, et entièrement à la frisonne; hommes et femmes suivent le mort deux à deux; les femmes portent par devant un tablier noir, et par dessus la tête un autre en guise de voile. Au retour de l'église ou du cimetière, les parens du mort présentent aux assistans un verre de bierre ou de vin, après quoi l'on sert du thé, et enfin une collation de pain blanc, de beurre et de fromage. Un des principaux revenus des habitans consiste dans le sauvetage et la vente des effets naufragés, suivant certains réglemens faits par le dernier stadhouder, qui était seigneur franc et héréditaire de l'île et qui jouissait, comme tel, d'un dixième de ce revenu. On regarde le séjour d'Ameland comme très-sain, à cause de l'élévation du terrein, qui est ferme et sablonneux. Il y a des puits et des ruisseaux d'excellente eau douce.

D'Ameland à Schiermonnikoog le trajet n'est pas long; mais il est très-désagréable, à cause de l'inégalité du fonds. Pour surcroit de désagrément, on n'aborde pas à l'île, dont la côte est trop

platte; les navires restent à l'ancre à quelque distance, et une voiture attelée de deux chevaux vient prendre les passagers. Il faisait ce jour-là beaucoup de vent, la mer était houleuse, nos chevaux allaient grand train et nous pensâmes plus d'une fois verser au milieu des vagues; mais nous en fûmes quittes pour la peur, et le désagrément d'être mouillés jusqu'aux os. Cette île, qui a trois lieues de long et une lieue de large, contient un millier d'habitans, qui vivent de la pêche, et du commerce en tems de paix. Elle renferme, à l'intérieur, de belles prairies où les bestiaux paissent en commun, et quelques terres labourées, environnées de digues; le bled y vient assez bien, et la graine de navette y est, dit-on, d'une qualité supérieure. A cela près, l'île n'offre rien de remarquable, si ce n'est le château du seigneur, bâtiment très-élevé et entourré de bois de haute futaie. Les habitans de Schiermonnikoog contrastent singulièrement avec ceux d'Ameland: leur langue est un jargon bas et presqu'inintelligible pour les autres Hollandais; leurs manières, loin d'être prévenantes envers les étrangers, n'ont rien que de rebutant et de sauvage; l'habillement, surtout celui des femmes, et raide et guindé, sans rien avoir de cette fraîcheur, qui fait qu'on

par

pardonne aux Frisonnes l'uniformité de leur parure. Ces insulaires se nourrissent toute l'année de poisson, de beignets faits avec du bled sarrasin, et de pommes de terre. Au reste, mon compagnon de voyage, qui est hollandais, m'a assuré que ce sont de fort bonnes gens, d'un caractère droit et honnête.

Pour ne pas être mouillés une seconde fois, nous nous rembarquâmes en un autre endroit de l'île, et nous arrivâmes bientôt à Oostmahorn, petit port, où l'ancrage est bon; il est défendu par un fort, qui contenait alors un détachement de 30 hommes. De-là nous revînmes, en traversant le village de Jouwswier, à la ville de Dockum. Nous fûmes témoins, en cet endroit, d'un usage singulier, qui rappelle une des cérémonies pratiquées chez les anciens avant d'immoler les victimes: un homme conduisait dans les rues une vache assez grasse, précédée du tambour de place battant la caisse, et suivie d'un maître boucher, en habits des grandes fêtes et portant une massue à la main. On nous dit que cette cérémonie avait pour but de faire connaître aux habitans que le boucher tuerait, le même jour, cet animal pacifique, et de les inviter à venir se pourvoir

 chez

chez lui de viande fraîche. La même chose se pratique avant de tuer un veau gras, mais avec encore plus de solemnité: l'animal est porté dans une espèce d'auge, les pieds liés, et décoré de bandelettes et de guirlandes de fleurs. Comme de pareilles cérémonies se pratiquent rarement dans une petite ville, dont les habitans se nourrissent presque toute l'année de viandes salées, tout le petit peuple était sur pied, et nous eûmes occasion de remarquer la différence singulière de leur patois avec la langue hollandaise. En voici quelques mots, que je me suis fait répéter:

Patois.	*Hollandais.*	
Heit.	*Vader.*	Père.
Mem.	*Moeder.*	Mère (Maman).
Pake.	*Grootvader.*	Grand-père.
Beppe.	*Grootmoeder.*	Grand-mère.
Omke.	*Oom.*	Oncle.
Snaar.	*Moei.*	Tante.
Peet.	*Paard.*	Cheval.
Honnen.	*Honden.*	Chiens, etc.

~~~~~~~~~~~~~~~

SEPTIÈME LETTRE.

Assen.

En approchant ainsi des anciennes limites de la Frise, nous traversâmes Streek, village agréablement situé et où nous remarquâmes une grande activité; Sybrandahuizen, où le voyageur ne rencontre pás un seul arbre; Rinsumageest, lieu charmant, dominé par un antique château appelé Tjaarda-State, fameux dans les guerres des anciens Frisons; Murmerwoude, ou la forêt des brigands, où St. Boniface périt de la main des assassins; Akkerwoude; Damwoude, où M. Bergsma à établi des fabriques pour la prépaparion de la racine de chicorée; Driesum; Oudwoude, re-
~~~~~~~~~~~~~~~

marquable par un grand nombre de beautés de la nature et de l'art; Kollum, fameux par le soulevement qui y eut lieu an 1787 en faveur du prince d'Orange, et qu'on prendrait pour une ville en voyant l'activité qui y règne et la beauté des maisons; et Buurum, célèbre par une ancienne abbaye des dames de Galilée. Nous descendîmes dans une auberge, appelée la Botte de paille, sans contredit la plus belle hôtellerie champêtre que j'aie jamais vue.

En quittant la Frise, mon cher ami, j'emporte avec moi le souvenir de l'accueil plein de bonté, que j'y ai reçu d'habitans de toutes les classes, de leur franchise, de leur honnêteté, et particulièrement de leur physionomie nationale, où se peignent l'audace et la bravoure, et dont les siècles ni les événemens n'ont pu effacer les traits. Ce pays a donné naissance à une multitude d'hommes célèbres par leur savoir ou leur industrie. J'ai déja eu occasion d'en citer plusieurs; j'ajouterai ici les noms de Wigmann et Busch, deux peintres renommés, dont le dernier excelle surtout dans la peinture sur marbre avec une fraîcheur de coloris admirable; de van der Bildt et Eitsma, dont les télescopes, et les planétaires mouvans

ont

ont enrichi plusieurs cabinets; de Foeke Sjoerds, historien, et de Gysbert Japix, auteur de plusieurs poésies estimées. La Frise n'intéresse pas moins par son histoire physique, que par la caractère et le mérite de ses habitans. Le sol y a éprouvé, durant quelques siècles, des changemens qui le rendraient méconnaissable à ses anciens habitans, s'ils revenaient sur la terre; ici, de vastes marais, communiquant avec la mer par de larges embouchures, ont été convertis en terres fertiles; là, d'antiques forêts ont disparu sous les eaux; d'anciens ports de mer se trouvent maintenant enfoncés dans les terres, et d'autres villes, autrefois éloignées de la côte, ont pris leur place: cependant, malgré toutes ces révolutions physiques, les Frisons ont conservé leur physionomie, avec les mœurs, les coutumes et la langue de leurs ancêtres.

A peine est-on arrivé aux limites qui séparent la Frise de l'ancienne province de Groningue, surtout à l'endroit de la station des barques établies pour la communication entre Dockum et Groningue et où l'on rencontre à toute heure des Groninguois et des Frisons, que l'on est frappé de la différence de leur langage, de leur habillement, de leur stature et de leur physionomie. Les Frisons

ont

ont la taille grande et robuste, l'air mâle, les traits du visage saillans et annonçant du caractère; leur langue n'est point un jargon corrompu, mais un idiôme particulier. Les Frisonnes sont de vraies figures grecques, pour la taille et les graces; leur propreté, dans tout ce qui concerne les meubles et l'habillement, est extrême et souvent portée jusqu'à l'excès; et malgré la forme désavantageuse et l'uniformité constante de leur habillement et de leur coiffure, elles aiment à leur donner toute l'élégance possible, sans altérer le costume antique et national. Les Groninguois, au contraire, ont la figure peu prononcée et les traits peu marquants; leur physionomie porte l'empreinte de la douceur et de la bonhommie, mais elle n'annonce ni finesse, ni vigueur de caractère; les femmes ont, en général, peu de finesse dans les traits du visage, la figure replète, beaucoup d'enbonpoint, sans grace et sans beauté. Elles imitent les Frisonnes dans la façon de leurs vêtemens; mais elles se surchargent d'habits, ce qui les rend encore plus maussades. Loin d'outrer la propreté, comme leurs voisines, elles sont au contraire malpropres et négligées, jusque dans les choses faites pour relever leur parure. Au reste, ce contraste désavantageux ne regarde que leur extérieur, et il se bor-

borne au gros de la nation; car on trouve dans la Groningue beaucoup d'hommes de mérite, et de femmes charmantes.

La route, depuis l'auberge où nous avions fait halte, jusqu'à Groningue, n'offrant rien de curieux ni d'agréable, nous prîmes, pour nous rendre dans cette ville, le bateau qui navigue sur le canal. C'est une barque tirée par un cheval, comme celles de Leide, de la Haye, de Haarlem et d'Utrecht; mais elle n'a ni la forme, ni la commodité, ni la marche de ces dernières; et les bateliers, qui en font le service, ne sont rien moins que complaisans à l'égard des voyageurs. Le postillon porte, comme les bouviers en d'autres pays, une corne de vache passée en écharpe sur son épaule et dont il se sert pour annoncer le départ et l'arrivée du bateau. La ville, entourée de dix-sept bastions et d'ouvrages extérieurs, offre un aspect guerrier; mais sa principale force consiste dans sa position au milieu d'un terrein marécageux, qui permet d'inonder facilement les environs. Sa situation au confluent de deux rivières qui se rendent dans la mer du Nord, les canaux de navigation creusés à l'ouest de la ville, et les fossés profonds qui la coupent,

pent, la rendent très-propre au commerce; elle est, d'ailleurs, entourée de terres fertiles, de jardins, de maisons de plaisance agréables, quelquefois même magnifiques: aussi le voyageur est-il frappé, en arrivant à Groningue, de l'air d'aisance et de prospérité qui y règne. Groningue était anciennement une ville d'Empire, comprise dans la ligue anséatique. Elle renferme un grand nombre de fabriques et d'atteliers florissans: on y compose, entre autres, du caffé artificiel, et l'on y prépare de la chicorée pour remplacer le caffé des colonies; il se fait de ces denrées un débit très-considérable, quoiqu'on prétende que la chicorée de Groningue n'est pas aussi bonne que celle de Noordwyk dans le voisinage de Leide, et que les racines n'en sont pas aussi soigneusement préparées. On y fabrique aussi diverses sortes de papier à écrire; mais il n'est pas comparable à celui de Zaandyk et de Wormerveer, qui surpassent à plusieurs égards le papier d'Angleterre. La grande-place, qui à 700 pieds de long sur 420 pieds de large, passe pour le plus beau marché des départemens hollandais. On y a bâti, en 1793, un hôtel-de-ville sur le modèle de celui d'Anvers; cet édifice a 420 pieds de large. Comme Groningue était autrefois le lieu où s'assem-

blaient

blaient les premiers corps de l'Etat, on y trouve encore un grand nombre de vieux édifices, mais qui contrastent singulièrement avec l'architecture moderne de la ville neuve. L'église de St. Martin, dont le clocher s'élève à 333 pieds, mérite d'être vue; on admire surtout la légèreté de son architecture *gothique*, et la beauté du chœur. L'église de l'université est un édifice mesquin; c'est un reste des anciens monastères, qui existaient en cette ville avant la réformation. A côté de-là se trouve la bibliothéque; elle n'est pas grande, mais elle contient plusieurs ouvrages et manuscrits anciens. L'université, fondée en 1615, acquit de la célébrité dès son origine par les ouvrages d'Ubbo Emmius, qui en était recteur; Barbeirac, Crousaz, van der Mark, van Doeveren et d'autres savans illustres y ont tour-a-tour exercé le professorat. Parmi un grand nombre de savans personnages qui nâquirent à Groningue, on distingue surtout Canther, Ludolf Smids, et Gansfort, né aveugle et qui mérita le surnom de *lumière du monde*. L'état florissant de l'université, dirigée par d'excellens professeurs en tous genres de sciences, a influé de la manière la plus avangateuse sur les habitans de cette ville, qu'on peut regarder comme généralement aussi éclairés

et

et aussi civilisés que ceux des plus grandes villes de la Hollande; ils se distinguent, depuis les plus notables jusqu'à ceux des classes inférieures, par des manières franches et ouvertes, qui font bien augurer de la moralité de leur caractère. Groningue n'a point de salle de spectacle ouverte au public; mais quelques amateurs y ont érigé un théâtre de société, sur lequel ils exécutent des pièces choisies des meilleurs auteurs dramatiques. Un des membres les plus distingués de cette société est M. Waesthoven, officier du génie, qui a lui-même écrit sur le théâtre. On attribue, en partie, à cet établissement qui s'est formé malgré les cris de la bigoterie, la manière de penser libre et éclairée, qui distingue les Groninguois. Depuis la renaissance de la chimie, plusieurs jeunes savans de Groningue se sont adonnés avec ardeur à l'étude de cette science et s'y sont distingués par une multitude de découvertes et d'expériences utiles. Le jardin botanique de cette ville est curieux et très-bien ordonné. Enfin un des objets les plus remarquables est l'institution des sourds-muets, établie à Groningue sous la surveillance de M. Guyot, ministre de l'église walonne. J'eus le plaisir d'assister, dans l'église-neuve, à l'examen public et annuel des élè-

ves.

ves. L'instituteur en chef commença la cérémonie par un discours sur nos idées, et sur les signes élémentaires du langage, qu'il fit indiquer et prononcer aux élèves; ceux-ci, composés de jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, étaient au nombre de soixante. Ils rendirent ensuite en d'autres mots un sujet de composition, écrit sur un tableau suspendu au devant de la chaire, et firent l'analyse des parties du discours. Après cela, les élèves montrèrent au public les progrès qu'ils avaient faits dans l'écriture et dans l'arithmétique, conjuguèrent différens verbes, construisirent des phrases dont les simples mots étaient donnés, et en formèrent d'autres de leur invention. Enfin on leur fit des demandes sur différentes matières abstraites, et sur des mots difficiles concernant les vertus et les vices; ils y répondirent, d'une manière aussi juste que caractéristique, tant dans leur langage mimique que par écrit. On montra ensuite plusieurs beaux dessins, et une grande quantité d'objets d'arts et de métiers, exécutés par les élèves. Vous avez admiré, ainsi que moi, les élèves de l'abbé de l'Epée et de son successeur; mais je suis certain qui vous ne seriez pas moins frappé des progrès des élèves de Guyot, dont toutes les instructions tendent à rendre à la société des

êtres qui n'auraient été pour elle qu'un fardeau inutile.

Ce que j'ai dit plus haut, en parlant de la Frise, des haras, des foires aux chevaux et des courses, peut, en grande partie, s'appliquer à Groningue; on y observe les mêmes réglemens pour le choix, la tenue et la montre des étalons; tout ce qui concerne les haras, est soumis à la surveillance d'une commission, composée du sous-préfet de l'arrondissement, d'experts nommés au nom de l'Empereur, et d'un commissaire examinateur payé par le département. La montre des chevaux à lieu tous les ans, au mois d'Août, et l'on distribue divers prix d'encouragement aux propriétaires des chevaux entiers et des jumens jugés les meilleurs. Les foires aux chevaux et les courses sont très-considérables en cette ville et dans plusieurs autres du département; mais ces courses n'ont pas, comme à Leeuwarden, l'éclat que leur prête l'autorisation du magistrat.

Si, en Frise, l'œil est quelquefois fatigué de la monotonie des plaines qui entourent la plupart des villes, la Groningue, au contraire, plait par les beaux vergers et les bosquets qu'on y voit en

en plusieurs endroits. La ville même renferme une très-agréable promenade, nommée le Bois ou le Plantage, et l'on trouve dans ses fauxbourgs des allées et des bosquets charmans, assez éclairés cependant pour que la multitude des arbres touffus ne nuise pas à la santé des habitans. En général le séjour de Groningue et des environs est très-salubre; le savant van Doeveren, autrefois professeur en l'université de cette ville, d'où il a passé à celle de Leide, a composé tout exprès, sur les avantages du séjour de Groningue, une dissertation, dans laquelle il attribue ces avantages principalement à la nature du sol, et à la situation topographique de cette ville, qui la met à l'abri des froidures et des chaleurs excessives; la santé qui colore le teint des habitans confirme les éloges du professeur. Autour de la ville, on rencontre, tour-à-tour, des terres élevées ou basses, sabloneuses ou argilleuses. On voit, dans le cabinet de feu M. van Doeveren, une nombreuse collection de madrepores et de pétrifications, trouvées aux environs de Groningue et qui ont fait penser à M. de Luc (*) qu'il avait

(*) V. Lettres physiques et morales sur l'histoire de la Terre. Tom. V. Lettre 128, pag. 247 et suiv.

avait existé ici une montagne, qui aura été engloutie par la mer, et dont les débris, joints aux assablemens successifs causés par les tempêtes, auront changé l'ancien rivage en terre-ferme.

Les bestiaux qu'on élève ici sur les terres argilleuses, et surtout les bœufs, sont d'une excellente qualité; les vaches y sont d'une taille médiocre, mais bien étoffées, et elles ont la chair ferme. Il est probable que le laitage pourrait y être aussi bon que dans la ci-devant Sud-Hollande; cependant la différence est très-grande. Les fermiers ne font ici du fromage que pour leur usage, encore est-il très-maigre; le beurre est dur et marbré, et n'a pas le goût suave et aromatique du beurre de Leide ou du pays d'Outre-Meuse. Les connaisseurs attribuent, avec raison, cette différence à la manière de le préparer, qui n'est pas ici, à beaucoup près, si bonne ni si propre, et qui laisse subsister dans le beurre beaucoup de parties séreuses, qui s'y aigrissent. D'ailleurs les paysannes de la Groningue ont généralement la mauvaise habitude de prendre du tabac; et rien n'est plus dégoûtant que de les voir, après en avoir pris, manier

les

les pains de beurre qu'elles vendent au marché. Quelle différence des paysannes de la *Hollande*, si justement renommées pour leur extrême propreté!

Nous parcourûmes le quartier de Hunsingo, en côtoyant la rivière de Hunse, qui se jette dans la baie appelée Lauwerzee, entre les provinces de Frise et de Groningue. C'est dans cette baie, que César Germanicus termina sa malheureuse expédition, il y a plus de dix-huit siècles; c'est de-là aussi, que partit, durant les croisades du 13ème siècle, une escadre de 18 vaisseaux montés par des croisés, pour aller se joindre à la flotte de 86 vaisseaux qui se rassemblaient en Angleterre dans la vue de chasser les infidèles de la Palestine. Nous traversâmes plusieurs beaux villages, entre autres, Ulrum, Leens, Eenrum, patrie du philosophe Uilkens; Baflo, où nâquit au 15ème siècle le célèbre Rudolphus Agricola, de qui la profonde érudition a fait dire à Erasme: „ qu'il n'y avait jamais eu de savant plus illustre en deça des Alpes;" Obergum; Winsum, le berceau de Regnerus Prædinius, surnommé le second Cicéron; Bellingweer, fameux pour avoir donné naissance

 à

à Clara Feioena van Sytzema, aussi distinguée par son érudition que par sa naissance, et qu'un pédant a cru illustrer par ce vers dur:

Clara inter Claras Clara est clarissima claras.

Tous ces villages offrent une grande variété d'aspect et de terroir; partout on voit de belles prairies, des bosquets, des maisons de plaisance, et des restes d'anciens monastères d'hommes et de filles: car on n'en comptait pas moins de quarante, avant la réformation, dans les environs de Groningue, appelés les Ommelandes. Nous vîmes défiler, auprès de la ville, la procession des orphelins *rouges* et *verds*, qui se rendent tous les étés au hameau de Helpen; ils étaient rangés deux à deux, garçons et filles, et chantaient des pseaumes; un des pasteurs de Groningue marchait à leur tête, et les maîtres d'école, assistés de leurs sousmaîtres, les accompagnaient de distance en distance, en battant la mesure. Arrivés au hameau, les jeunes pélerins y trouvent un régal préparé pour eux; ils y passent ensuite le reste de la journée en s'amusant à divers jeux, et reviennent le soir à la ville en observant le même cérémonial. Il ne m'a pas été possible de découvrir l'origine de cette procession.

Dam,

Dam, ou Appingadam, à quelques lieues nord-est de Groningue, était autrefois une place de guerre; l'empereur Charles V l'ayant prise d'assaut, en fit raser les fortifications. Cette place, qui a tenu rang parmi les villes des Pays-Bas jusqu'à la révolution de 1795, n'a plus de remarquable que sa situation riante et avantageuse. Le canal de Fivel, qui la traverse et qui communique avec la rivière d'Ems par une large embouchure, pourrait favoriser l'établissement de fabriques et le commerce en cet endroit; mais jusqu'à présent on n'en a tiré aucun parti.

Delfzyl, à l'embouchure du canal de Fivel dans l'Ems, est une forteresse garnie de sept bastions, et d'une porte d'eau sur la rivière, qu'on ferme à la haute marée. Son port était autrefois assez profond pour recevoir des bâtimens considérables: l'amiral de Ruiter y ramena sa flotte, en 1665, suivie de 30 navires pris sur les Anglais; et sept ans plus tard 14 vaisseaux richement chargés, venant des Indes-Orientales, y jettèrent l'ancre; aujourd'hui il serait entièrement comblé, sans les travaux qu'on y a fait dans les années dernières pour entretenir le bassin. Le duc d'Albe, mécontent de la protection accordée par ceux d'Ostfrise aux protestans des Pays-Bas, avoit voulu bâtir en

cet endroit une ville de guerre formidable; le plan en fut effectivement tracé sur le terrein, mais les Groninguois parvinrent à en empêcher l'exécution.

Comme nous avions dessein de visiter l'Ost-Frise, qui, comme vous le savez, fut réunie à la Hollande par le traité de Tilsit, nous résolûmes de traverser ici l'Ems, qui a son embouchure dans le Dollart. Du milieu de la rivière, qui est très-large en cet endroit, on a la vue d'Embden, qui présente de loin un aspect pittoresque. Le port en est beau, mais tellement comblé, que les navires pesamment chargés doivent rester à l'ancre à une distance considérable de la ville. Vous vous rappelez, sans doute, la mention que fait Tacite de l'expédition maritime de Germanicus contre les Cherusques, et de la citadelle d'Amisia, bâtie par les Romains à l'embouchure de l'Ems, de laquelle elle empruntait son nom; telle est, vraisemblablement, l'origine d'Embden, qui, après n'avoir été d'abord qu'un hameau, parvint, au 13ème siècle ou peut-être plutôt, au rang des villes, fut ceinte de murailles et jouit de tous les privilèges qui pouvaient favoriser son commerce. Elle dut principalement son état florissant

à

à la réforme établie au 16ème siècle, et à la liberté de culte, sans distinction, qu'elle accorda à tous ses habitans. On envoyait d'Embden des prédicateurs, des bibles en langue vulgaire, et d'autres livres de dévotion aux communautés protestantes à qui ces ressources manquaient; c'est dans ses murs, comme dans la métropole des églises protestantes, que fut tenue, en 1571, la première assemblée générale des églises réformées des Pays-Bas; on accueillait dans Embden tous les protestans persécutés ailleurs, et cependant les catholiques n'y furent pas inquiétés. Mais par un contraste désolant, qui prouve que plus les sectes religieuses sont rapprochées, plus elles se détestent cordialement, c'est dans cette même ville que l'acharnement des réformés contre les luthériens a été le plus terrible et le plus long. Ce ne fut qu'en l'année 1748, que les luthériens obtinrent du roi de Prusse le libre exercice de leur religion; leur premier temple public ne fut bâti qu'en l'anné 1774; mais à peine jouissaient-ils de la protection du souverain, qu'il s'éleva même dans leur sein des querelles au sujet de l'orthodoxie. Les prétendus orthodoxes, non contens de rejetter l'excellent recueil de cantiques, publié sous le nom de Cantiques de Berlin et

dont le roi avait recommandé l'usage en l'année 1783, osèrent en plusieurs endroits, comme ont fait les habitans de Burum en Frise lors de l'introduction des nouveaux cantiques à l'usage des églises réformées, menacer de lapider les ministres et les chantres, qui, en obéissant au souverain, passaient à leurs yeux pour des novateurs. O mon ami! quand viendra le tems, où les sectes chrétiennes, cessant de se déchirer, adopteront l'esprit de paix de leur divin maître? Au reste ces disputes religieuses n'ont nui, ni à la prospérité de cette ville, dont le commerce florissant s'est longtems soutenu, ni aux relations de la vie civile entre ses habitans. Embden renferme plusieurs belles églises, tant pour les catholiques, que pour les protestans; les plus remarquables sont l'église de l'hôpital, et l'église-neuve. C'est dans la dernière qu'est enterré Albert, duc de Saxe, qui fut de son tems l'effroi des princes et des peuples; sa tombe est décorée d'une épitaphe en caractères d'airain. On voit dans la même église la tombe du comte Enno; elle est en marbre, mais mal conservée. Après les églises, les bâtimens les plus remarquables sont la monnaie, la maison de force, la tour bleue et surtout l'hôtel africain, monument de l'ardeur avec laquelle

Fré-

Frédéric-le-Grand, après avoir fait valoir, en 1745, les droits de la maison de Brandebourg sur l'Ost-Frise, voulut réaliser en cette ville le projet d'un commerce avec les Indes-Orientales et Occidentales, l'Afrique, le Bengale et le Levant, ainsi que d'un établissement pour la pêche du hareng.

Ayant appris que, d'ici à Aurich, la route n'offrait rien de remarquable, nous fîmes ce trajet ennuyeux dans la barque remorquée par un cheval. Cette ville est beaucoup plus petite et moins peuplée qu'Embden, elle est aussi moins riante que celles de Leer et de Werner; cependant elle considérée comme le chef-lieu du département, parceque le préfet et les autorités départementales y font leur résidence. Le corps-de-garde, la chancellerie, la cour de justice, les casernes et l'hôpital sont les principaux édifices qu'on y trouve. L'église-vieille n'a rien de remarquable, si ce n'est l'autel, qui est richement doré: car ici, comme en Allemagne, les temples des luthériens ont des autels. L'endroit appelé Pesum est le seul reste des anciens châteaux, qui autrefois étaient en grand nombre dans ce pays; il est entouré de murailles crenelées et de fos-

fossés, qui rappelent le souvenir des sombres manoirs des chevaliers du 15ème siècle. Le marché d'Aurich se tient dans une grande et belle place, entourée de belles maisons. Si la ville en elle-même est peu considérable, ses environs sont d'autant plus charmans; ils contiennent de beaux jardins, des bosquets et, entre autres, un cimetière digne de servir de modèle en tous pays: c'est une grande plaine de forme rectangulaire, environnée d'un fossé étroit, qui la sépare des autres terres; on y entre par une porte arquée, qui se ferme au moyen d'une simple barrière. Des deux côtés de l'entrée sont deux bâtimens, dont l'un sert d'habitation aux personnes chargées du service et de la garde du cimetière; l'autre contient une salle, où l'on dépose le cercueil, pendant le discours funéraire qui doit précéder l'enterrement, suivant les rites de l'église luthérienne. Le cimetière est partagé dans le milieu par un large sentier, coupé transversalement par d'autres plus étroits dans toute son étendue. Dans les intervalles qui séparent les tombeaux, on a planté des rosiers ou d'autres arbrisseaux. Des arbres de haute futaie ombragent les allées principales; et un beau parterre de roses, de jasmins et d'autres fleurs odoriférantes réjouit la vue et semble rappeler le

ra-

rajeunissement de la nature au milieu des sépulcres. Après avoir traversé ce séjour si propre à adoucir l'amertume des regrets qu'on doit à ceux qui ne sont plus, nous arrivâmes à un cimetière d'un autre genre; c'est celui, où reposent les cendres des familles qui ont gouverné l'Ost-Frise durant l'espace de plus d'un siècle et demi. Les épitaphes sont plus souvent un hommage flatteur rendu à la vanité, que l'éloge véridique des morts; cependant j'en lus ici plusieurs avec d'autant plus d'intérêt, que M. V. W., qui m'accompagnait, les éclaircissait par des traits de l'histoire de ce pays, qu'il connaît parfaitement. De toutes les inscriptions qu'on lit sur d'anciens monumens à Aurich, j'en transcrirai une seule, pour vous donner une idée des *Te Deum* qu'on chantait anciennement en Ost-Frise; c'est celui qui fut fait en l'honneur du comte Edzard, lors de son entrée solemnelle à Groningue avec une escorte de 1000 hommes et au bruit du canon, après avoir chassé de l'Ost-Frise le général Saxon Vitus van Draaksdorf: „ Le Christ est „ ressuscité. Le général Veit est forcé d'eva- „ cuer ce pays. Le comte Edzard sera notre „ recours. Réjouissons-nous tous. Kirie Elei- „ son." J'ai trouvé ici un recueil de sermons d'un

d'un docteur appelé Walter; vous pourrez juger de son style et de sa manière par le passage suivant, extrait de l'oraison funèbre qu'il prononça, en 1628, après la mort du comte Rudolph Christiern, qui, dans une querellè occasionnée par l'ivresse, se jetta, dit-on, lui même sur l'épée de son adversaire et mourut de cette blessure. Ce sermon, imprimé, a pour titre: *Laqueus et hamus Salomonis*; voici la traduction de ce passage. „ Quant „ aux circonstances qui ont accompagné la mort „ de notre comte, personne n'en sait rien, pas „ même ceux des nôtres qui ont assisté à la querelle, quoiqu'ils fussent en grand nombre. „ Cela provient de ce damné plaisir de s'enivrer, „ dont ils étaient plus occupés que du salut de „ leur maître. Ils ont commencé par se gorger „ de viandes et de boisson, et ils ont fini par se „ battre. J'ai beau déclamer dans mes sermons „ contre ce vice abominable: ils font l'oreille „ sourde. Et bien, canaille, puisque vous refusez „ de retourner à Dieu, courez donc à tous les „ diables!" Voulez-vous connaître l'abondance et le luxe, qu'on étalait alors dans les banquets des princes? en voici un échantillon, qui rappelle les noces de Gamache dans l'histoire de Don-Quichotte. Au mariage du comte Enno IV

avec

avec la comtesse Justine Sophie de Barby en l'année 1656, on consomma:

38 bariques de vin de Rhin.
20 bariques de vin de France.
169 tonnes de bierre.
12 bœufs.
18 veaux gras.
159 moutons.
47 agneaux.
19 porcs.
13 cochons de lait.
56 têtes de porc.
157 oies grasses.
1056 poulets.
3364 œufs.

Outre une immense quantité d'autres volailles et de gibier.

Ce prince aimait beaucoup ses chiens et ses chevaux; une disposition codicillaire trouvée après sa mort ordonne que ses chevaux et ses chiens soient conduits en France ou en Hollande, pour y être vendus, à l'exception de deux chevaux, qu'il appelle son Coursier et son Alezan de Heidelberg, et auxquels il assigne une pension leur vie durant. Une autre anecdote, qui sert à faire connaître l'esprit de ce siècle, et par laquelle je finirai, est la dispute élevée en 1699 entre le prince Christiern Everard et le clergé, à l'occa-

sion

sion de l'oraison funèbre de la duchesse Christine-Charlotte, sa mère, que ce prince avait ordonné de prononcer dans toutes les églises, et pour texte de laquelle il avait lui-même prescrit le passage du livre de Sirach, contenu au Chap. XLIV, v. 12—15. Les luthériens opposaient la règle de leur rituel, qui leur enjoint de prêcher chaque dimanche l'évangile du jour, sans que le prince pût les autoriser à prendre un autre texte; les réformés, de leur côté, faisaient valoir le droit, qu'ils prétendaient avoir eu de tout tems, de choisir eux-mêmes le texte en ces occasions; tandis que les uns et les autres criaient à l'hérésie contre un texte pris dans un des livres apocryphes et dont leur conscience ne leur permettait pas de faire usage. Les prédicateurs réfractaires furent cités à rendre compte de leur désobéissance; la querelle s'échauffa tellement, qu'elle ne put être appaisée que par l'intervention des états du pays.

Après avoir parcouru les sombres lieux où sont déposés les cendres des anciens souverains de l'Ost-Frise, j'allai visiter, avec une sorte de respect religieux, la colline nommée Upstalsboom, couronnée de trois chênes touffus et très-éle-

élevés, qui projettent au loin leur ombre sur la campagne. C'est là que se tint, il y a plus de cinq siècles, une diette générale des principales villes de Hollande, de Frise, de Groningue, d'Over-yssel, de Drenthe, d'Ost-Frise et même des bords de l'Eider, et de la Westphalie, pour traiter de la prospérité et des intérêts communs de la confédération. Les députés, presque tous venus à pied, n'apportant avec eux que des provisions dignes de la sobriété des Spartiates, et enflammés, comme eux, de l'amour de la liberté et de l'indépendance, s'assemblèrent pour la première fois, en plein air, au nombre de cent, le lendemain de la Pentecôte, au point du jour. Des milliers de spectateurs assistaient à ces assemblées, plus augustes par l'extérieur simple des députés qui venaient y traiter des intérêts les plus chers de la patrie, sans autre appareil que l'ombre religieuse des bois, que celles de nos jours, où l'on étale, sous des lambris dorés, tout le luxe des cours. Des tentes, dressées autour de cette enceinte par les habitans du pays, servaient de retraite pour les heures des repas et du sommeil; deux champs voisins, de forme oblongue et dominés par une petite colline, servaient à la promenade; ce lieu porte encore aujourd'hui le nom de champ de la

promenade. Cependant, malgré la grande simplicité de ces tems-là, les mœurs étaient féroces; la jalousie ayant occasionné une querelle entre deux députés nobles, Edo et Keno, le lieu, où se tenait la diette générale, fut prophané, et l'assemblée fut transférée, en 1361, à Groningue; l'Upstals-boom, ainsi abandonné aux Ost-Frisons, servit encore quelque tems aux assemblées de leur diette particulière, et finit par être presqu'entièrement oublié; tandis qu'au contraire Groningue fut redevable à ces troubles du rang qu'elle tint depuis parmi les villes, ainsi que de sa prospérité.

Sur le chemin d'Aurich à Norden, on traverse, tour-à-tour, des terres arides ou sablonneuses, et des campagnes fertiles. Cette route n'a rien de remarquable, sinon le village de Marienhave, situé autrefois sur une baie, qui servait de repaire aux pirates du Mecklenburg. On y voit une tour, bâtie en 1449, qui servait alors de fanal. L'église, que ces brigands ont fait bâtir, dit-on, du fruit de leur piraterie, et dont la couverture est de cuivre, renferme encore une salle lugubre, où l'on prétend que leur chef, surnommé Stortebeker, ou verseur de coupe, faisait sa résidence

ordinaire. On a, dit-on, conservé de lui une coupe d'argent, qu'il avait coutume de vider tout d'une haleine, ce que ne purent faire les plus grands buveurs de son tems, à l'exception d'un gentilhomme de Groningue, dont Stortebeker récompensa l'exploit bachique, en lui faisant don de sa coupe. Le contour de cette église est orné d'un grand nombre de figures, sculptées sur des tables de pierre, et représentant des scènes burlesques et mordantes contre les cérémonies de l'église romaine: on voit, entre autres, un diable qui sert la messe, et les assistans représentés par des porcs; un de ces animaux, vêtu d'un froc et administrant l'extrême-onction; un convoi funèbre à la lueur des cierges, etc.

Norden, la plus ancienne ville de ce canton, et maintenant à la distance d'une lieue de la mer du Nord, avec laquelle son port communique, doit sa subsistance à la navigation, au commerce, et à quelques fabriques qui y sont établies; elle renferme des distilleries, et des brasseries où l'on fait la meilleure bierre de toute l'Ost-Frise. L'atelier, où l'on coupe le liège pour en faire des bouchons, a fait du tort à ceux d'Amsterdam, qui autrefois en fournissaient toute l'Europe.

La place du marché est très grande, plantée de beaux arbres, et environnée de maisons bien bâties. L'église de St. André est un vaste édifice et d'une belle architecture; mais l'intérieur en est mal disposé; il contient quelques monumens et quelques statues de marbre, entièrement défigurés par une couche de chaux. On tient ici tous les ans, au mois de Mars, un marché singulier, appelé *proefmarkt*; là un grand nombre de Westphaliens, des deux sexes, se présentent, rangés en lignes, pour offrir leurs services, comme journaliers ou domestiques, aux habitans de la ville et aux fermiers des environs. Les diverses communautés religieuses établies dans cette ville, où chacune d'elles a son temple ou lieu d'assemblée particulier, se distinguent par leur tolérance mutuelle; il y a des catholiques, des luthériens, des calvinistes, des mennonites, des frères moraves et des juifs, qui, s'ils ne forment pas société entre eux, vivent du moins en paix et en bonne intelligence, de manière à faire oublier les rivalités, qui, pendant plus d'un siècle, ont animé les luthériens et les calvinistes. L'école latine était autrefois très-florissante; ses professeurs les plus célèbres ont été: Florian, décapité à Bruxelles comme partisan du protestan-

tis-

tisme, Ubbo Emmius, Martini, etc. La ville de Norden est environnée de terres fertiles et de sites agréables. Les endroits les plus pittoresques que nous visitâmes, sont les villages de Borgerbuhr et de Lutetsborg; des bosquets charmants les environnent, mais les avenues en sont difficiles dans la saison des pluies, parceque le terrein est argilleux et qu'il n'y a pas de chaussée.

Non loin de-là, est la petite ville d'Esens, renfermant une vieille citadelle, une église d'une assez belle structure, et une école latine; il y a dans les environs plusieurs belles fermes, et des villages, dont le plus considérable est Wittmond, avec un château. On trouve ici beaucoup de terres basses, enceintes de digues, et dont on a autrefois enlevé la seconde couche, pour servir aux poteries-de-terre et aux tuileries de Hollande. Le mauvais tems nous empêcha de visiter les six petes îles, qui, de ce côté, protègent l'Ost-Frise contre les agitations de la mer du Nord. Ces îles elles-mêmes avaient été considérablement entamées par les flots; mais, depuis qu'on y a élevé des digues, elles ont gagné du terrein à l'endroit qui les sépare du continent, et forment,

vis-à-vis de la côte, d'excellens pâturages pour le bétail.

La Seigneurie de Kniphausen a acquis, dans les derniers tems, quelque célébrité par son commerce, dont les avantages se sont étendus sur les environs; elle contient un château entouré de fossés profonds, où les seigneurs de Kniphausen faisaient ci-devant leur résidence; ils y avaient un tribunal particulier, et une cour d'appel.

Le terrein des environs de Jever ne consiste qu'en landes, enlevées à la mer; cependant on en a défriché une partie, qui produit de bon bled et d'excellens pâturages; aussi y nourrit-on des bêtes à cornes et des chevaux d'une très-bonne qualité. La ville de Jever est petite, mais bien bâtie; elle a un château avec une belle tour, environné d'un rempart et d'un fossé; mais l'aspect en est lugubre; il renferme plusieurs salles trop vastes pour être suffisamment éclairées, à l'exception de celle qu'on nomme la salle d'audience, où l'on voit un monument érigé à la mémoire de Catherine, impératrice de Russie. Les habitans ont le caractère prévenant et beaucoup de fran-

chise

chise dans les manières, on les prendrait pour des Saxons. On prétend, ce qui ne serait pas étonnant dans une petite ville comme Jever, qu'ils sont en partie redevables de leur humeur sociable et de leur urbanité au bon esprit qui anime ici le clergé en général; les prêtres, les ministres et les rabbins, loin de s'irriter par d'inutiles controverses, donnent à leurs ouailles l'exemple de la tolérance et de la paix. Les casernes, et les jardins du prince, hors de la ville, n'offrent rien de remarquable.

La route de Jever à Varel, qui en est éloigné de sept lieues, est d'une monotonie ennuyante. Rien ne fixa notre attention, si ce n'est une potence à laquelle on avait attaché un énorme renard, vraisemblablement pour ses *méfaits* et pour servir d'exemple à ses camarades. Quelquefois on apperçoit de loin la demeure d'un gentilhomme campagnard, ou les ruines d'un ancien cloître. Nous traversâmes deux villages peu considérables, Schortens et Dykhuizen. Neustad-Goedens a plus d'apparence: c'est un endroit fort-peuplé, où l'on fait de très-bonnes toiles. A Steenhuizerzyl, on jouit d'une vue très-étendue sur la rivière de Jahde, qui n'était anciennement qu'un ruisseau,

si étroit qu'on l'aurait aisément franchi d'un saut avec un brin-d'estoc, mais qui, depuis les inondations survenues en 1218 et 1515, forme une masse d'eau immense et quelquefois si agitée, qu'elle semble menacer de nouveaux ravages. La ville de Varel présente, à l'intérieur, le contraste le plus singulier qu'on puisse voir: d'un côté, le château des comtes, bâtiment d'une vaste étendue, le bel hospice des orphelins, entouré d'arbres de la plus riante verdure, un marché assez grand pour donner l'idée d'une ville florissante; de l'autre, des rues mal pavées, des maisons si délabrées, qu'on les prendrait pour des chaumières abandonnées ou pour des tas de décombres et de fumier: tel est Varel, quoique cette ville ait joui, surtout dans les dernières années, de tous les avantages du commerce. Ce qui dédommage agréablement de cet aspect malpropre, c'est la beauté des environs; la campagne autour de Varel est très fertile et délicieusement variée; un bois d'énormes chênes, qui depuis deux siècles et peut-être davantage bravent les orages et les tempêtes, renferme de très-belles promenades.

Si près du pays d'Oldenbourg, je me rappelai la peinture révoltante qu'en a faite en latin

le docte Lipsius, dans la lettre qu'il adressa le 3 Octobre 1586 à ses amis de Leide, van der Does et van Heurn, et où il traite cette ancienne partie de la Westphalie de Scythie, de désert qui n'est habité que par des mangeurs de bouillie, et où il compare les auberges du pays à des étables pour les cochons. Je fus curieux de voir par moi-même ce duché et surtout sa capitale, et je fus bientôt convaincu que, si Lipsius n'a pas exagéré de son tems, les choses ont bien changé depuis. A peine est-on arrivé aux frontières du pays, que la bruyère même, parsemée d'habitations champêtres, simples, mais rangées avec ordre, offre le coup-d'œil le plus pittoresque; les terres défrichées sont bien entretenues, l'aisance règne chez tous les habitans, au point que, si je n'avais pas bien su en quel pays j'étais, je me serais cru transporté dans les plus belles contrées de la Frise. La culture des terres et le trafic annoncent partout l'industrie; on voit, par-ci par-là, une maison de plaisance entourée de bosquets; les auberges sont propres, et l'on y est bien accueilli; les habitans sont affables, et sur leurs physionomies se peint la douce sérénité qu'inspire l'abondance: tant est grande l'influence d'un gouvernement, qui ne met sa gloire que dans le bonheur des

hommes! Le village de Rahstedt, dont l'origine remonte au 11ème siècle, est très-agréablement situé; les ducs d'Oldenbourg y ont fait bâtir une maison de plaisance, qui charme par sa simplicité et par le goût de son architecture. Les ruines d'une ancienne tour offrent l'aspect singulier d'un gros arbre sortant de l'épaisseur d'un mur dégradé, dont le ciment, en se décomposant successivement, doit servir d'aliment à ses racines. On voit encore, dans le faubourg, une chapelle bâtie au 14ème siècle et proprement entretenue; sous les murs de la ville est un cimetière, plus vaste, mais moins *riant* que celui que nous vîmes à Aurich. On entre dans la ville par une porte d'une belle architecture, qui donne d'avance une idée avantageuse de celle-là. A la vérité, ce qu'on peut appeler la vieille-ville rappelle, à quelques égards, l'ancienne barbarie du goût: les maisons y sont excessivement larges, les appartemens mal disposés, et d'une hauteur disproportionnée, qui prend inutilement beaucoup de place; mais en revanche la partie neuve est bâtie avec régularité et simplicité, tout y respire l'amour de la propreté et l'esprit d'ordre. On apperçoit de plusieurs endroits de la ville le palais des ducs, bâti au 17ème siècle, au milieu d'une grande pla-

place entourée de beaux arbres; une belle rue, nouvellement bâtie, environne l'enceinte du palais. L'église des luthériens, autrefois dédiée à St. Lambert, qui prêcha la foi chrêtienne dans ce pays au 7ème siècle, est un bâtiment assez vaste, de la forme d'un rectangle; on reconnaît à l'extérieur le mauvais goût de l'architecture de ce siècle; cependant l'intérieur est très-régulier. Le porche, dont l'entrée est fort simple, est orné des tombeaux du duc Frédéric-Auguste et du comte Anthoine Gunther; les cendres du dernier y sont déposées dans deux cercueils de plomb. Les catholiques y ont aussi une belle église, qui n'a été bâtie qu'en 1806. On montre encore ici une cloche d'une grosseur prodigieuse, dédiée à la Vierge et à St. Lambert, mais dont il semble qu'on ne fait plus aucun usage. Le plus bel endroit de la ville est le port, où l'on se rend par diverses avenues plantées d'arbres. Près de-là, un bosquet sombre, traversé par le ruisseau de Hunte, qui y forme une cascade, présente un asyle charmant; au murmure des eaux se joint, dans le lointain, le bruit de plusieurs moulins et usines, dont le ruisseau sert à mouvoir le méchanisme. Non-loin d'une des portes de la ville est un bois d'une assez grande étendue, cou-

coupé en tous sens par de larges allées et des sentiers entretenus avec la plus grande propreté. Le chemin, qui conduit de la ville à ce bois, garni de bancs de distance en distance, offre divers objets champêtres qui récréent la vue, et qui sont comme le prélude des belles promenades auxquelles il aboutit. Le milieu du bois est coupé en rotonde, d'où l'on jouit de la plus belle perspective à travers les allées. Si l'on ajoute à tous ces agrémens la situation pittoresque du village voisin de Zwischenahn, environné de campagnes riantes, et de bosquets dont le feuillage se réfléchit dans l'eau limpide d'un lac poissonneux, la belle route qui conduit à l'Osengebergte, assemblage de plusieurs collines, dont les sommités sont couronnées d'arbres ou couvertes de pâturages; on n'en sera que plus étonné qu'un homme tel que Lipsius se soit laissé aveugler par sa mauvaise humeur, au point de ne trouver que les sombres horreurs du Tartare dans un endroit qui offre à la vue tous les charmes de l'Elisée. On trouve, à la vérité, par-ci par-là, une hôtellerie de campagne isolée et à l'écart, sans pompe extérieure, et dont l'intérieur ne contient au rez-de-chaussée qu'un seul appartement, sans cheminée et qui sert tout à la fois

de

de cuisine, de grange, d'étable, de basse-cour, et d'habitation pour la famille, au moins pendant le jour. Ces méchantes auberges rappellent l'aventure du poëte Gleim, qui, entré dans une hôtellerie de village où il ne trouva aucun refraîchissement, voulut se mettre en devoir de préparer lui-même son dîner; mais, malheureusement, l'hôte ne possédait ni marmite, ni gril, ni pincettes, ni soufflet; tout ce qu'on put lui fournir, pour le délasser, fut un feu de ramée, qu'il alluma au moyen d'une lampe et d'un briquet, qui heureusement se trouvaient dans la hutte. Mais un tel dénuement n'est, dans cette contrée hospitalière, qu'une exception à la règle générale. La plupart des auberges contiennent, outre la chambre de service, commune aux hommes et aux bestiaux, plusieurs petits appartemens, suffisamment meublés, pour recevoir les voyageurs et où la propreté, surtout, console de la privation de quelques commodités auxquelles on est accoutumé dans le séjour des villes. Juste Lipse, au lieu de se venger par une satyre mordante, qui l'a fait surnommer par les Oldenbourgeois *Lipsius Injustus*, aurait été plus digne d'éloges, si, comme Gleim, il avait envoyé à ses hôtes les ustensiles qui leur manquaient. Pour moi, s'il m'est permis de dire

ce

ce que je pense des paysans d'Oldenbourg après un séjour de deux fois vingt-quatre heures dans leur pays, j'appuierai volontiers le témoignage du poëte allemand que je viens de citer et qui, après avoir longtems vécu parmi eux, les représente comme des hommes simples, honnêtes, hospitaliers et chez qui règne la plus grande propreté. On trouve même dans ce pays des sociétés de lecture, et des compagnies de savans, ce qui annonce le progrès des lumières et de la civilisation; tandis que les personnes du sexe, généralement bien faites et toujours mises avec une grande propreté, ne le cèdent pas, en affabilité et en ingénuité, aux femmes des pays les plus civilisés. Mais en voilà assez sur Juste Lipse et sa mauvaise humeur: concluons par dire que, si autrefois les Oldenbourgeois ne pouvaient se vanter d'avoir atteint le degré de civilisation de leurs voisins, les choses ont bien changé depuis, et que l'état actuel de cette nation prouve ce que peut un gouvernement éclairé pour déveloper les germes du bien, que la nature a mis dans tous les hommes.

M. V. W., qui m'avait jusqu'alors accompagné, fut obligé de me quitter en cet endroit. Je par-

partis le même soir pour Leer, à 18 lieues d'Oldenbourg, dans le *post-wagen*, espèce de diligence, la plus mauvaise qu'il soit possible d'imaginer; mais on n'en trouve pas d'autres dans toute l'Ost-Frise et jusqu'à Hambourg. Pour surcroît de désagrément, les chemins étaient rompus par les pluies continuelles qui tombaient depuis plusieurs jours; le tems était froid et humide; mes compagnons de voyage étaient des militaires malades, dont les gémissemens me serraient le cœur, et qui m'étouffaient par la fumée d'un tabac détestable; nos chevaux n'étaient que de misérables haridelles, et notre postillon, à coup sûr, l'homme le plus brutal et le moins compâtissant de tous ceux qui exercent cette profession. Nous avions couru toute la nuit, j'avais les os brisés. Au point du jour, nous arrivâmes au village de Hezel; là je mis pied à terre, résolu de continuer ma route à pied. Un paysan se chargea de ma valise, et consentit à me servir de guide. Nous eûmes longtems à traverser des plaines arides et désertes, où l'on ne rencontre que de loin en loin un bouquet d'arbres, ou une misérable chaumière. Tout ce pays est triste et la végétation y est languissante, jusqu'aux bords de la Leda. Là tout change de face; le terrein

est

est plus élevé, les plantes plus sont plus belles et les arbres plus touffus. Après avoir traversé le beau village de Loga, j'entrai à Leer, petite ville agréablement située, et d'un aspect riant, parceque presque toutes les maisons en ont été rebâties à neuf depuis quelques années. Cette ville faisait, il n'y a pas longtems, un commerce considérable; les fils et les toiles, qu'on y fabrique, sont renommés. Les principaux édifices sont le poids, et trois églises d'une assez belle structure. Il y avait autrefois une forte citadelle, mais dont il ne reste aucun vestige. Les habitans de Leer, autrefois en proie aux querelles religieuses, vivent maintenant dans la meilleure intelligence; ils sont polis et affables envers les étrangers. Les environs de la ville seraient désagréables par la monotonie des sites; mais on y a remédié par des bosquets plantés en divers endroits, et même par des collines artificielles. Les lieux voisins les plus agréables sont le Plytenberg, Loga et Bollinghusen.

En revenant par Bonda où l'on voit une citadelle bâtie dans le 14ème siècle, et par le bourg florissant de Weener, on quitte l'Ost-Frise, ou le département actuel de l'Ems-Oriental, et l'on se re-

retrouve dans l'ancien pays de Groningue, aujourd'hui département de l'Ems-Occidental. Le nouveau fort, appelé dans la langue du pays le fort Long-Champ, à cause de la grande étendue des terres qui en sont voisines, communique avec plusieurs autres forts, qui furent construits au 16ème siècle pour couvrir les frontières. Cette ligne de défense, qui s'étend vers l'est et le sud, est coupée par des écluses, qui servent, tant à préserver les terres des assablemens que pourrait y causer la mer du Nord, qu'à les inonder en cas d'une invasion ennemie. Les environs du Dollard offrent partout les traces des ravages causés par les eaux de ce golfe; on ne compte pas moins de 21 grandes inondations, survenues depuis 1219 jusqu'à 1720; celles des années 1277, 1287 et 1509 ont englouti 50 villages et une ville entière, dont on découvre encore quelques restes épars. Ce sont ces ravages affreux, qui ont fait donner au golfe le nom de Dollart, ou Dolle Man, qui signifie l'enragé. On est cependant parvenu à en arrêter les fureurs, au moyen de digues et d'écluses. Depuis l'établissement de ces nouveaux ouvrages, le limon, charié par les eaux, a servi à exhausser le terrein et à le rendre fertile; aussi trouve-t-on, tout le long de la ri-

vière, jusqu'à Delfzyl, d'excellens pâturages, et les plus belles terres de labour. Les terres marécageuses, situées en dehors de la digue, et autour desquelles on a formé successivement des levées pour les tenir à-sec, font même espérer qu'on pourra un jour rendre à la culture toute cette vaste étendue, engloutie par le golfe.

Winschoten, autrefois ville fortifiée, n'est plus aujourd'hui qu'un bourg, sans défense. Comme ce lieu est le passage le plus fréquenté pour les pays de Drenthe et de Munster, il s'y fait un débit considérable de toutes sortes de denrées. A cela près, Winschoten n'offre rien de remarquable, si ce n'est le *puits des Espagnols*, où l'on prétend qu'une troupe nombreuse de gens de guerre de cette nation, ayant à leur tête le comte d'Arenberg, lieutenant pour le roi d'Espagne, fut battue et engloutie, en l'année 1568, après avoir perdu un butin considérable. J'ai remarqué qu'on parle ici, et dans tout le canton appelé Oldambt, un dialecte tout particulier: il diffère non-seulement du hollandais par l'étimologie et la prononciation, mais il contient encore une foule de mots qui m'ont paru étrangers à cette

lan-

langue; en voici quelques-uns, que j'ai notés sur les lieux:

Arten, en hollandais:	*Erweten.*	Des pois.
Beppen.	*Grootmoeder.*	Aïeule.
Boxen.	*Broek.*	Culotte.
Breur.	*Broeder.*	Frère.
Buiten.	*Vuur aanleggen,*	Allumer du feu.
Gommes.	*Heden.*	Aujourd'hui.
Luttik.	*Klein.*	Petit.
Meuke.	*Moei.*	Tante.
Tuttje.	*Zuster.*	Sœur.

Veendam, et un grand nombre d'autres villages, dont les noms commencent ou finissent par le mot *Veen*, empruntent cette dénomination des tourbières, qu'on a commencé à exploiter depuis plus de deux siècles, et qu'on exploite encore actuellement dans ces quartiers; les principales sont Echterveen, Smilden-Veen et Hooge-Veen, d'où l'on extrait diverses sortes de tourbes, tant pour chauffer les appartemens, que pour employer dans les usines et les fabriques. On peut juger de l'épaisseur des couches tourbeuses, en certains endroits, par la découverte d'une médaille de l'empereur Gordien, trouvée, il y a quelques années,

à la profondeur de 30 pieds. Beaucoup de ces de ces tourbières n'ont pas encore été exploitées, faute de débouchés par eau pour transporter la matière qu'on en tirerait. Les terres à tourbes de ce canton-ci sont beaucoup plus élevées que celles de la Frise et de la Hollande, où l'on est obligé de construire, avant l'exploitation, des digues suffisantes pour prévenir la submersion des terres adjacentes; tandis que dans ce pays-ci, où l'écoulement des eaux doit être arrêté par des écluses, l'enlèvement de la première couche de tourbes laisse après elle un terrein plus élevé que le niveau de l'eau, et propre tant au pâturage, qu'au labour.

La route d'ici à Assen, en traversant le village d'Ansloo, est belle, et offre un aspect très-varié. Assen est un bourg des plus agréablement situés; ses environs, couverts de bosquets, offrent les plus jolies promenades. La population n'en est pas nombreuse; et cependant il y règne une grande activité, causée tant par le commerce des grains qu'on récolte abondamment dans les environs, que par le passage des voyageurs, qui se rendent de Groningue à Zwol par la diligence, ou qui font la route de Meppel par le canal, qui

qui a été creusé en l'année 1767. Le pays de Drenthe, compris aujourd'hui dans le 4ème arrondissement du département de l'Ems-Occidental, et dont Assen est le chef-lieu, diffère, à beaucoup d'égards, des autres provinces. Il s'y trouve de vastes bruyères, propres à la nourriture des moutons et à la culture des abeilles. Un léger labour, après qu'on a fait écouler les eaux superflues, au moyen de petites rigoles, suffit pour rendre la terre propre à la culture des grains, et particulièrement du bled-sarrasin, qui y vient à merveille. Après avoir enlevé les premières mottes de terre, on en fait des tas, auxquels on met le feu; la bruyère, ainsi allumée, brule pendant plusieurs jours, et la cendre, qu'elle laisse après elle, forme un excellent engrais pour les semailles. La terre renferme ici une multitude étonnante de fossiles, des plantes marines, des pétrifications, des dents et des squelettes d'animaux quadrupèdes, tout-à-fait étrangers à ce climat; ce qui a donné lieu de croire, avec assez de vraisemblance, que ce terrein fut originairement un promontoire, ou un grand banc, formé par les tempêtes qui agitent si violemment la mer du Nord, et rempli ainsi des productions de l'océan; tandis que des assablemens successifs l'auront

ront exhaussé, et lui auront enfin donné la forme qu'il a maintenant. Peut-être aussi la formation de ce terrein est-elle due à un volcan; puisqu'on trouve en quelques endroits élevés et sablonneux, en fouillant seulement à la profondeur de 3 pieds, de l'ocre ferrugineux, en couches superposées les unes aux autres; et dans d'autres endroits, où le terrein est plus abaissé, une espèce d'argile, très-propre à enduire les murs des maisons et à former l'aire des granges. La terre glaise, qu'on trouve aux environs, serait aussi très-bonne à faire des tuiles ou de la poterie, s'il y avait des fabriques de ces objets établies sur les lieux, ou qu'on pût la transporter ailleurs à peu de frais. On trouve, en quelques endroits, une espèce de couleuvres, qui ont trois à quatre pieds de long; ce reptile étant poursuivi, se jette à l'eau, et y nage très-bien, ce qui lui a fait donner le nom de *coluber natrix*. Il pond communément trente œufs, qu'il dépose et laisse éclorre dans les tas de fumier, surtout dans ceux des bergeries, que les paysans ont coutume de couvrir légèrement de gazon ou de bruyère, pour concentrer le calorique. La morsure de cette couleuvre n'est point dangereuse, parcequ'elle manque de dents incisives; ce n'est que quand on l'ir-

l'irrite, que la piqure de ses petites dents acérées, au nombre de 92, occasionne, par l'introduction de sa salive, une légère inflammation: cependant, le plus souvent, elle prend la fuite, au lieu de mordre. La morsure de la vipère, qu'on rencontre quelquefois dans la bruyère, dans les marais ou dans les tourbières, est plus dangereuse, parceque, au moyen de ses deux dents incisives, qui ont 2 à 3 lignes de long, elle fait des blessures assez profondes, et y verse le venin contenu dans la glande, ou petite vessie, attachée à la racine de chaque dent; il paraît cependant que ce reptile ne fait point de mal, à moins qu'on ne l'agace. Il met bas au printems; chaque portée est de 10 à 15 petits. On trouve encore ici une troisième espèce de serpent, nommé par Linnée *Anguis fragilis*; il a 9 à 10 pouces de long et 3 lignes de diamètre; il porte 8 à 10 petits, et n'est point venimeux, n'ayant pas de dents incisives: il ne mord que quand on l'agace, et prend la fuite quand on le poursuit.

Les gens de la campagne sont moins bien logés ici, que dans les autres départemens. Leurs habitations ne consistent souvent qu'en une seule

 pièce,

pièce, où les hommes et le bétail, sans en excepter les porcs, ne sont séparés que par une cloison d'ais. Quelquefois cet appartement unique n'a pas de cheminée; de sorte que la fumée du feu, qu'on allume au milieu, n'a d'issue que par la porte. Vous concevez aisément qu'on ne doit pas s'attendre à y trouver une grande propreté. En revanche, il en coûte peu pour construire une pareille habitation. Des cailloux, ramassés sans frais dans les bruyères, servent de fondement; on forme l'enceinte du bâtiment au moyen d'arbres et de pieus plantés à quelque distance, et qui ne coûtent que la peine d'aller les couper dans la forêt; les intervalles sont joints par des branches de saule qui se croisent, et le tout est revêtu d'argile et de terre glaise, en dedans et en dehors: cet enclos, en se séchant, acquiert la solidité d'un mur de briques; la terre, foulée et battue, forme un plancher très-dur, et le toit, de branches de sapin, est recouvert de roseaux ou de chaume. Les habitations construites depuis peu font cependant une exception, en ce que la demeure des hommes y est séparée de l'étable et de la grange; cependant il n'y a ordinairement qu'une seule porte extérieure, de sorte que, pour entrer dans la maison, il faut toujours traver-

ver-

verser l'écurie. Cette description suffira pour vous donner une idée de la simplicité des habitans. Les hommes et les femmes ont, en général, l'air hébêté, cependant leurs réparties prouvent qu'ils ont la conception vive et qu'ils ne manquent pas de jugement. Il ont la taille moyenne; ils vivent sobrement, ne mangeant que des alimens farineux, du laitage, des pommes-de-terre, des pains d'excellente farine de seigle, appelés *Stoeten*, et du lard; leur boisson consiste en eau de puits, en lait-de-beurre, et en caffé. Au moyen de cette vie simple, ils sont sains et robustes, et ils parviennent à un âge très-avancé, sans appeler l'art des médecins à leur secours. Pour les indispositions, auxquelles ils peuvent être sujets, ils ont leur propre pharmacie; tous leurs remèdes consistent en simples, qu'ils cueillent eux-mêmes dans les bruyères, et dont ils ont appris, de père en fils, à considérer la vertu comme infaillible. Il ne se trouve, dans tout le pays, que trois médecins, y compris le médecin attaché au service de la garnison de Koeverden. Les paysans de Drenthe s'habillent chaudement; leurs vêtemens sont faits de la laine de leurs moutons. Les femmes portent rarement des corps-de-baleines.

Les curiosités naturelles et les restes de l'antiquité, que renferme ce pays, m'engagèrent à y prolonger mon séjour, pour les examiner. On y trouve, en grand nombre, des spaths, des quartz, et des granits, entre autres le *Pyrromachus*, des *Echini petrificati marini*, des *Conchilia bivalvia*, des chamites, des eschares, des vermiculites, une espèce d'*Alcyonium*, et plusieurs autres pétrifications; parmi un grand nombre de lithoglyphes, j'admirai surtout les belles variétés de l'aigle (ætites); il en est, dont l'enveloppe a la dureté de la pierre à fusil, tandis que le noyau est de spath; d'autres contiennent, à l'intérieur, du sable, de la terre et de la glaise; d'autres sont remplies d'eau, de sorte qu'on doit les ranger parmi les *Géodes* et les *Encydres*. Il ne manque pas d'amateurs de l'histoire naturelle, qui viennent visiter ces contrées pour en examiner les curiosités; on en a même déjà formé plusieurs collections, dont la plus riche fait partie du cabinet du professeur van Doeveren, et dont ce savant naturaliste se proposait de publier le catalogue, lorsque la mort l'a enlevé à sa patrie. Cependant il serait d'autant plus à souhaiter qu'on augmentât les recherches sur ces objets, qu'il y a tout lieu de croire

qu'il

qu'il en résulterait d'autres d'écouvertes utiles; il paraît que le terrein recèle, entre autres fossiles, beaucoup de bitume, de terre carbonisée (*lithantax*), d'ocre ferrugineux, diverses sortes d'échinites, de conchites, de coralites, etc. On a aussi déterré, en plusieurs endroits, des dents d'animaux inconnus, et des défenses ou dents canines, qui ont trois pouces de long sur un pouce de diamètre, des dents de requin, des os de cétacées, non pétrifiés, mais en partie calcinés: autant de preuves, qui semblent venir à l'appui de ma conjecture, que l'existence de ce pays pourrait bien être due à de violentes inondations, accompagnées d'éruptions volcaniques.

Parmi les vestiges de l'antiquité, qu'on retrouve dans ce pays, les objets les plus curieux sont les tombeaux en forme de monticules, épars dans la campagne. On les appelle communément *Hunne-Bedden*, et on les regarde comme l'ouvrage des Huns ou des hommes du Nord, qui firent ici diverses incursions durant le neuvième siècle; d'autres, cependant, conjecturent que le mot *Hunne* n'est ici qu'une corruption de *heene*, et ils prétendent que *Heene-Bedden* signifie simple-

plement lieux de repos, lieux de sépulture. Quoiqu'il en soit, vous savez qu'on trouve de ces éminences dans presque toutes les parties de l'Europe, et en Ecosse plus qu'ailleurs, surtout à la proximité des lieux, où existaient autrefois les bois sacrés, qui servaient de temples, et dont il n'était jamais permis d'abattre les arbres; aussi les regarde-t-on, avec assez de vraisemblance, comme les tombeaux des druides, et des héros morts en combattant glorieusement. Au milieu d'une enceinte de pierres, dont le contour est quelquefois de 60 pieds, ou davantage, est une fosse, de 6 à 8 pieds de profondeur, dont les parois sont enduites d'argille ou de terre-glaise; cette fosse renfermait le cadavre, avec une urne cinéraire, et divers objets, qui indiquaient la condition du mort; une pière, de 7 à 8 pieds de long sur 5 de large, posée sur d'autres pierres angulaires, couvrait la tombe. Telle était, dit-on, la sépulture d'Ossian; on en trouve aussi plusieurs semblables dans le pays de Drenthe. Celle, qu'on voit à Eext, a 68 pieds de long; la fosse est recouverte par 7 pierres sépulcrales, soutenues par 32 autres; celles, qui forment le milieu du couvercle, ont 13 pieds

pieds de long, 9 pieds de large et 5 pieds d'épaisseur. Celle qu'on découvrit près d'Anlo, en l'année 1756, forme un caveau régulier, muré de huit pierres plattes, qui ne sont qu' équarries; ce caveau a 12 pieds de long de l'est à l'ouest, 7 pieds de large et 5 pieds de profondeur; l'ouverture, vers le sud, est formée de petits cailloux, disposés en forme de degrés. Lorsqu'on la découvrit, on y trouva deux étages, dont le plus bas, qui n'avait que peu de profondeur, renfermait des urnes funéraires et divers ustensiles de pierre; le monticule, qui le couvre, a 200 pieds de circuit et forme une élévation de 8 pieds, mesuré perpendiculairement à sa base. Parmi un grand nombre de ces éminences circulaires, éparses dans les bruyères, celle qui fut fouillée à Emmen en 1809, a été décrite avec le plus de précision. Le creux était entièrement recouvert de terre, comme le sont apparemment tous les *hunne bedden*; avant que la curiosité ait porté à les dégrader par des fouilles. Celui, dont je parle, a 60 pieds de circuit, et 10 pieds d'élévation. Le sépulcre a 15 pieds de long, sur 5 pieds huit pouces de large, en dedans des parois, et trois pieds et

demi

demi de profondeur, depuis l'intérieur de la voute jusqu'au sol. Il est composé de 14 grosses pierres, 4 au sud, 4 au nord, 1 à l'est et 1 à l'ouest, tandis que les 4 autres autres forment le couvercle de la fosse; toutes ces pierres sont brutes, hormis le côté intérieur, qui est un peu travaillé. Les intervalles, entre les grosses pierres, étaient soigneusement remplis, au moyen de petits cailloux. Ce sépulcre avait aussi deux étages, séparés par une cloison horisontale de petites pierres, liées par un ciment de gravier blanc; le fond renfermait un lacrymatoire de terre rougeâtre, et plusieurs urnes, de grandeur, de couleur et de forme différentes; deux petites, entre autres, de couleur gris-cendré. Les antiquités, qu'on a retirées de ces sépulcres, consistent en urnes, en pierres luisantes (*ceraunia*), qui paraissent être des hérissons-de-mer pétrifiés; en cuirasses, haches, belemnites, qui sont vraisemblement des piquants de hérissons-de-mer, taillés avec le fer, pour en former des armures de piques. On y a aussi trouvé des bracelets de cuivre, des disques, de petits vaisseaux en forme de barques, divers vases d'airain, entre autres une espèce de marmite, avec une anse de fer, attachée au bord, et immobile. Ces curiosités,

et

et plusieurs autres encore, ont été rassemblées par M. le receveur J. Hofstede, et envoyées au musée impérial à Amsterdam. Les pierres, dont ces sépulcres sont bâtis, tiennent de la nature du roc; elles sont grises, et paraissent être une espèce de granit mêlé. On en trouve des quartiers d'un poids énorme, tel que le couvercle dont j'ai parlé en premier lieu, et qui forme à lui seul un solide de 400 pieds cubes, au moins. A quels siècles remonte l'origine de ces monumens? d'où viennent ces énormes masses de pierres, et comment ont-elles été apportées dans ce pays? Ce sont là des problêmes, dignes des recherches des amateurs de l'antiquité. Leurs rapports avec les *tumuli* des anciens Romains, font d'abord penser aux tems, où leurs armées ont séjourné dans ce pays; peut-être aussi sont ils beaucoup plus anciens que la date de notre ère. Quoiqu'il en soit, il est à souhaiter qu'on continue là-dessus des recherches, dont le résultat pourrait jetter un nouveau jour sur l'histoire; peut-être même l'architecture pourrait-elle tirer un parti utile de ces énormes blocs de pierre.

Les environs de Ballo, Rolde, Grollo et autres lieux, rappellent le souvenir des anciens tribu-

bunaux, et des diètes, qui se tenaient à l'ombre des bois; on y voit des chênes si antiques, qu'ils pourraient bien être des restes des forêts sacrées, destinées au culte, comme aux assemblées politiques des anciens peuples. Presque chaque habitation champêtre a son bosquet. Les cèdres, les sapins, les mélèses, les acacias, les peupliers et plusieurs autres arbres, viennent bien ici. La culture des terres y est surtout en honneur; l'ouverture de la moisson est fixée chaque année par les paroisses réunies, et annoncée dans tout le canton par le son du cor. Les prairies, presque toutes en communes, et l'usage de tenir le marché dans de vastes plaines, annoncent la sociabilité des habitans de cette contrée.

Le canal de navigation, qu'on a creusé depuis Assen jusqu'à Meppel, a, pour ainsi dire, vivifié toute cette contrée. Une colonie d'ouvriers aux tourbières s'y est établie; ils habitent dans des maisons de structure moderne, et commodes; ils ont une assez belle église; et l'air d'aisance, qui règne parmi eux, prouve les avantages qui résultent de l'exploitation et du commerce de la tourbe.

La

La ville de Meppel, chef-lieu du 2ème canton du 4ème arrondissement, est une place considérable, traversée par plusieurs canaux; ses fabriques et son commerce sont dans un état assez florissant. On y voit une belle église, nouvellement rebâtie, et une école latine; les environs sont fertiles en bled et en pâturages, ils produisent aussi du lin et du houblon. Après avoir traversé, depuis Meppel, plusieurs villages assez considérables, on quitte le département de l'Ems-Occidental, pour entrer dans celui des Bouches de l'Yssel.

HUITIÈME LETTRE.

Déventer.

Me voici de retour dans cette contrée agréable, dont je vous ai fait mention dès ma cinquième lettre. La ville de Zwol, à une lieue et demie de Meppel, est renommée dans tout le pays par l'agrément de sa situation sur la *Rivière-Noire*, dans le voisinage du Vecht et de l'Yssel, ainsi que par les avantages que son commerce retire de la route des postes, qui la traverse et qui sert à la communication entre les anciennes provinces de Hollande, d'Utrecht, de Frise, de Groningue, et une partie de la Westphalie. Quoi-

Quoiqu'elle soit, en général, irregulièrement bâtie, il y a néanmoins quelques rues belles et spacieuses, qui l'ont fait surnommer la Petite Amsterdam. Elle ne renferme aucun édifice public fort considérable. La grande église est remarquable par ses belles orgues et sa chaire; cette église était surmontée d'un clocher, l'un des plus élevés de tout le pays, qui après avoir été quatre fois atteint de la foudre, et restauré chaque fois, a fini par s'écrouler, en l'année 1682. L'école latine de Zwol était renommée dés le 14ème siècle; c'est là, que le pape Adrien IV a fait ses premières études. Parmi les artistes qui y ont pris naissance, on cite surtout G. Ter Burg, peintre célèbre du 17ème siècle. On conserve, dans l'hôtel-de-ville, un grand nombre d'anciennes armures. La ville a trois portes, qui conduisent chacune à un faubourg considérable. Il y avait dans ces faubourgs, avant la réformation, plusieurs maisons religieuses, entre autres le monastère de Ste. Agnés, où le célèbre auteur du livre *de l'Imitation de J. C.* est mort en l'année 1491; il avait passé 64 ans dans ce monastère. Les mêmes lieux sont actuellement ornés de jardins de plaisance, dont la beauté et la variété rendent les approches de la ville très-

 agré-

agréables. Les remparts et les bastions, qui l'entourent, lui prêtent l'aspect d'une ville de guerre; mais ces ouvrages ont été dans la suite plantés de si belles allées d'arbres, qu'ils paraissent plutôt faits pour être le séjour des dryades, que celui des terribles enfans de Mars. Il y a à Zwol, une rafinerie de sucre et plusieurs manufactures de toiles, et d'étoffes de laine, autrefois florissantes, mais dont les produits sont actuellement réduits à très-peu de chose.

Nous quittâmes Zwol pour aller visiter, dans les environs, les petites villes d'Ommen, Almelo, Ootmarsum, Oldenzaal, Enschedé, Delden et Goor. Le terrein est très-varié dans cette contrée; nous traversâmes, tour-à-tour, des marais, des bruyères couvertes de sable, et des plaines fertiles. Toutes ces petites villes sont agréablement situées. Les habitans vivent du fabriquage le toutes sortes de toiles, auquel ils emploient le lin qu'ils filent eux-mêmes, tant pour la chaîne, que pour la trame; ils font aussi des toiles de coton, laineuses et rayées, qu'on peut comparer, pour la bonne qualité, à celles de Hilversum, de Naarden en d'Amersfoort.

Cette tournée nous conduisit à Déventer, chef-lieu du 2ème arrondissement. Cette ville, très-agréablement située sur la rive droite de l'Yssel, fut destinée, dans l'origine, à devenir une place d'armes formidable; les ouvrages, qui la défendent, ont été construits sur le plan du célèbre Koehoorn. Elle faisait anciennement partie de la ligue anséatique, et a été considérée, jusqu'au 16ème siècle, comme la première ville de commerce des Pays-Bas, après Anvers et Amsterdam. Depuis les progrés du commerce maritime avec l'étranger, et surtout depuis que la navigation du Haut-Rhin s'est dirigée sur Dordrecht et sur Amsterdam, le commerce de Déventer a fait place à l'établissement de plusieurs fabriques considérables. On y voit une excellente fonderie de fer, où l'on fait toutes sortes d'ustensiles de ménage, tels que de la poterie, des plaques de cheminée, des fourneaux, etc.; le fer qu'on y emploie, est tiré des environs. On brasse à Déventer de la bierre très-estimée; le houblon qu'on y emploie, ainsi que dans les brasseries de Zwol et du pays de Drenthe, croît abondamment en Gueldre et dans le pays de Drenthe même; il est d'une bonne qualité, quoiqu'on

 pré-

préfère celui du département des Bouches-de-la-Meuse, et des environs de Breda. Les pains d'épices de Déventer sont renommés dans tout le pays, et même chez l'étranger; il s'en fait, dans les tems ordinaires, une exportation très-considérable. Quelques fabriques de tôle et de fer-blanc, d'étamage de fer, d'aiguilles, etc. occupent un grand nombre de bras. Les édifices publics n'offrent rien de particulier; le plus considérable est l'hôtel-de-ville, avec une belle façade en pierres de taille. On voit dans une des salles de ce bâtiment un excellent tableau, peint par Ter Burg en 1667, et qui représente le conseil de ville assemblé; tous les personnages de ce tableau ont été peints d'après nature. Une autre salle renferme quatre morceaux, peints par le célèbre Henri Ter Brugghen, et représentant les quatre évangélistes. Les peintures, qui décorent les vitres du chœur de la grande-église, sont estimées des connaisseurs. Outre une école latine renommée, où l'on comptait autrefois jusqu'à 600 élèves, et de laquelle est sorti le célèbre Erasme, il y a ici, comme à Amsterdam, un gymnase, ou école supérieure; où des professeurs distingués enseignaient autrefois la plupart des sciences; mais on

n'y

n'y compte actuellement qu'un très-petit nombre d'étudians. Cependant il n'est pas douteux qu'on ne doive à cet utile établissement, autant qu'au séjour de la noblesse et des autorités administratives de la province, qui faisaient autrefois leur résidence en cette ville, le degré de culture et de goût que j'ai remarqué dans le commerce de ses habitans. La bibliothéque du Gymnase n'est pas entretenue avec assez de soin; elle renferme cependant plusieurs bons ouvrages anciens et quelques nanuscrits précieux, entre autres le Pentateuque et les Livres des Prophétes en hébreux, avec un grand nombre de variantes, déja mises au jour, si je ne me trompe, par le professeur Ruckersfelder, dans ses *Observationes philologicæ*. Cette ville se glorifie d'avoir donné naissance à un grand nombre d'hommes renommés, parmi lesquels on distingue particulièrement Jaques Gronovius, mort au commencement du 18ème siècle à Leide, où il était professeur de l'université.

Les environs de Déventer partagent avec cette ville l'agrément de sa situation; on y voit des promenades et des maisons de plaisance délicieu-

ses, surtout au de-là de l'Yssel, qu'on traverse sur un beau pont de bateaux.

Les villages les plus considérables, qu'on rencontre sur la rive gauche de l'Yssel, sont Welp, Appeldoorn, où sont établis des moulins à papier, etc. On arrive ensuite au Loo, palais impérial situé au milieu de la plus agréable contrée, et digne de l'attention des voyageurs. Ce palais, bâti par le roi Guillaume III, conserve encore des restes de son ancienne structure; mais on y a fait récemment beaucoup d'améliorations, et il est maintenant meublé avec élégance. Les avenues, le parc, les bosquets, les ruisseaux, les cascades et les étangs offrent des variétés, qui rendent la promenade au Loo très-agréable. Les environs sont peuplés de gibier; c'est dommage seulement, qu'aux plus beaux bois succèdent tout à-coup des bruyéres arides. Quoique cette contrée n'offre aucun monument remarquable de l'antiquité, on reconnaît cependant encore, avec une espèce de vénération, dans quelques pratiques qui se sont conservées parmi les habitans, et plus encore dans la simplicité de leurs moeurs, dans leur humeur prévenante et dans leur hospi-

talité généreuse, des traces évidentes du c
tère des divers peuples, qui ont successiven
séjourné dans ce pays. On s'y rappelle les a.
ciens Saliens, qui ont donné à la rivière qui baigne les murs de Déventer, le nom de Sala ou Isala et qui, dit-on, portèrent en France la *Loi Salique;* les Saxons, qui forcèrent les Saliens à se retirer, et dont plusieurs coutumes se sont perpétuées jusqu'à ce jour; les Tubantins et les Marses, nations belliqueuses, qui peuplèrent une grande partie du pays, etc. On a commencé, dans le siècle dernier, à cultiver le gland de chêne dans plusieurs terreins couverts de bruyère, pour en former des taillis et des bois de haute futaie. Pour encourager cette culture, le Gouvernement a accordé des terres, des plants et d'autres avantages à ceux qui voudraient s'y établir. Ces sages mesures ont été couronnées du meilleur succès: un grand nombre de familles ont profité de ces avantages; plusieurs même, venues des Indes Orientales et Occidentales, s'y sont établies, avec les richesses qu'elles avaient apportées. Au bout de cinq ou six ans on fit la première coupe, dont le produit, envoyé à Amsterdam, rapporta des profits consi-

 dé-

dérables; on se sert du menu bois pour le chauffage, l'autre fournit de l'écorce pour les taneries. Qu'il serait à souhaiter qu'on suivît généralement cet exemple, en défrichant partout ailleurs tant de terres incultes!

*

NEU.

NEUVIÈME LETTRE.

Zutphen.

Quelques beautés qu'offre ce pays aux yeux du voyageur, dans plusieurs parties des départemens que j'ai déja parcourus, elles ne sont peut-être pas comparables aux scénes champêtres du département de l'Yssel-Supérieur, autrefois province de Gueldre. Ce n'est pas que le sol soit ici partout également fertile, ou bien cultivé; on y rencontre même d'immenses plaines couvertes de sable et de bruyère; mais dans les parties cultivées, et surtout le long des bords du Waal, de l'Yssel et du Lek, qui sont des bras du

du Rhin, la fertilité, la vigueur de la végétation, et la beauté des sites, surpassent tout ce qu'on voit ailleurs. Ces rivières, sortant de leur lit chaque année dans la saison des pluies ou de la fonte des neiges, laissent après elles un limon aussi précieux, que l'est celui du Nil pour les terres de la Basse-Egypte. Les terres situées entre la digue et la rivière fournissent d'excellens pâturages, et l'on y récolte le meilleur foin; celles qui sont plus élevées, sont employées à la culture de toute espèce de grains, dont on fait des récoltes très-abondantes. Il croît aussi du tabac dans quelques parties; mais, quelque soin que plusieurs particuliers aient donné à ce genre de culture, il est bien loin d'avoir atteint dans ce département le même degré de perfectionnement que dans les environs d'Amersfoort, où l'on comptait vers la fin du siècle dernier, environ 200 champs de tabac: il est vrai que ce nombre a beaucoup diminué depuis. Si, au lieu de 6000 rouleaux de tabac de Brésil, ou, lorsque la concurrence de Hambourg et d'autres villes eut fait diminuer ce nombre, au lieu de 20,000 futailles de Virginie, pesant environ 1200 livres chacune, que le commerce de la Hollande importait annuellement, on avait encouragé davantage

l'u-

l'usage des tabacs indigènes, cet article aurait formé, sans contredit, une branche aussi importante d'exportation pour l'Allemagne et les autres pays du Nord, que de consommation à l'intérieur; alors les mesures de prohibition, que la guerre a rendues nécessaires, au-lieu de priver de travail des milliers de bras, en aurait, au contraire, exigé un bien plus grand nombre pour fournir aux demandes des pays septentrionaux, où l'usage fréquent de cette plante anti-scorbutique est si nécessaire. En réfléchissant sur le parti que les Hollandais auraient pu tirer de leur terrein, on se demande naturellement: pourquoi cette nation, si active et si industrieuse, laisse-t-elle subsister presque sans culture ces immenses bruyères, couvertes d'un sable léger que le vent balaye à son gré, laissant en plusieurs endroits des creux profonds qui avec le tems formeront de nouveaux lacs, et portant d'un autre côté ce sable aride sur les terres fertiles des environs? Il est vrai qu'on élève en plusieurs endroits des abeilles, auxquelles les plantes sauvages des bruyères fournissent du miel en grande abondance; mais il suffit de lire le programme publié en 1805 par la Société d'Agriculture d'Amsterdam, pour se convainrce de ce qui manque encore à cette

bran-

branche de l'économie rurale; un amateur instruit m'a même assuré qu'il n'y a jamais eu d'exemple ici, comme on en trouve ailleurs, d'une ruche qui ait produit 767 essaims dans l'espace de 10 années. L'avantage, que les paysans retirent de ces vastes communes, où chacun à le droit de mener paître ses bestiaux, mais où l'herbe est rare, et bonne tout au plus pour les bêtes à laine, ne saurait non plus compenser celui qu'on aurait droit d'attendre du défrichement; aussi me semble-t-il plus raisonnable d'attribuer l'état de stérilité presque totale, dans lequel sont restées ces terres vagues, au milieu d'un pays où règnent l'industrie et l'abondance, à l'esprit de commerce, qui fait préférer les chances hasardeuses, mais plus rapides, du trafic de productions étrangères, aux lentes spéculations de l'agriculture et aux avantages, plus tardifs encore, résultant de manufactures et de fabriques, qu'on ne peut établir sans de grandes avances. Mais si c'est-là, comme je le pense, le principal motif qui a empêché les particuliers de défricher ces landes, on est surpris que les divers gouvernemens, qui se sont antérieurement succédé en Hollande, n'en aient pas tiré parti, en y établissant des colonies, formées d'abord de men-

dians

diens, et de malfaiteurs qui n'avaient point mérité la mort. Ces colonies, subdivisées en atteliers soumis à une surveillance rigoureuse, et pourvues d'abord d'instrumens aratoires, d'une vache, d'une chèvre, d'une brebis, d'un tombereau avec son cheval et de graines pour les premières semailles, seraient devenues, au moyen d'encouragemens accordés aux colons les plus industrieux, des établissemens solides, qui auraient non-seulement augmenté la prospérité nationale, et les ressources en tems de guerre ou de disette, mais encore rendu à la société une multitude d'individus, qui lui sont à charge. Au reste, quelles que soient les causes du mal qui a longtems existé, et les remèdes efficaces que le génie du Souverain ne manquera pas d'y apporter, il est certain qu'en aucun pays le défrichement des terres incultes n'est aussi essentiellement nécessaire que dans les départemens hollandais, où l'exploitation des tourbes enlève successivement de nouvelles terres à l'agriculture, et où les terres basses sont sans cesse menacées d'inondations. Après cette longue digression, dans laquelle j'ai été entraîné par l'intérêt qu'inspire un pays où l'industrie a déja opéré tant de merveilles, je reprends la suite du journal de mon voyage.

La

La ville de Zutphen, chef-lieu du 2ème arrondissement dans le département de l'Yssel supérieur, est agréablement située sur la rive orientale de ce fleuve, à environ 3 lieues de Déventer. Quelques-uns font dériver son nom des Usipètes, qui, avec les Tenctères et les Sicambres, ont habité cette contrée durant les premiers siècles de l'ère chrétienne. Cette ville, destinée d'abord à être une place d'armes, a été entourée de larges boulevards, qui forment aujourd'hui une très-agréable promenade. On traverse la rivière sur un pont de 330 pieds de longueur, qui repose, en partie sur des bateaux, en partie sur des pilotis. Zutphen, autrefois comprise dans la ligue anséatique, n'a presque plus de commerce. Quelques taneries, chamoiseries, fabriques de colle, moulins à tan et à huile, etc. ne s'y soutiennent qu'avec peine. Il en est de même d'une imprimerie de toiles de coton, d'où l'on expédiait autrefois des envois considérables pour l'Allemagne. Les papeteries, tant celles de la ville, que celles des environs, où les moulins sont mus presque sans frais par le courant de l'eau, fournissent maintenant peu de chose à l'exportation, quoiqu'on y fabrique d'excellent papier blanc à écrire et à imprimer, et du papier bleu d'em-

ballage. La plupart des édifices publics sont vieux, et ne contiennent rien de remarquable. La grande église, dédiée à Ste. Walburge, renferme quelques tombeaux des anciens comtes, et le caveau de la famille noble des van Hekeren, surmonté d'un monument en marbre blanc, très-artistement sculpté, sur un fond noir et jaune. On y montre aussi un grand vaisseau de cuivre, orné des figures des apôtres et des évangelistes, qui a servi autrefois de fonts de batême; il paraît très-ancien, mais il est endommagé en quelques endroits. Un autre monument de cette église est un lustre de fer doré, bisarrement orné de toutes sortes de figures d'hommes et d'animaux, et formant un dodécagone, dont les faces portent les noms des apôtres, en caractères gothiques. La tour, attenant à l'édifice appelé le cabaret au vin (*Wynhuis*), renferme un carillon, de la façon du célèbre Hemoni. Outre l'école latine, il y a ici un gymnase, où deux professeurs enseignent l'éloquence, l'histoire et le droit; la bibliothèque contient un grand nombre de livres et de manuscrits rares. Le faubourg, compris dans la ligne des fortifications, est agréable par le grand nombre de jardins, et de maisons de plaisance, qui s'y trouvent; du côté de la campagne la vue se promène avec plaisir sur

de belles prairies, et des terres couvertes de riches moissons, au de-là desquelles on découvre la plus riante perspective.

Lochem, auprés de laquelle est une colline qui renferme, dit-on, des diamans communs et de l'argent, mais qu'on n'exploite pas à cause des frais; Borkulo, avec ses intéressantes ruines; Groenlo ou Grol, environnés de tourbières; Winterswyk, avec ses belles habitations et ses restes d'antiquité; Breedevoort, entouré de marais, et Deutichen, que plusieurs monumens, découverts sous terre, font regarder comme une habitation des anciens Germains, sont de petites villes, ou des bourgs, qui subsistent en partie par l'agriculture, en partie par les fabriques qu'on y a établies.

Doesburg tire son nom de Drusus Néron, beau-fils de l'empereur Auguste, suivant quelques historiens, qui prétendent que le bras du Rhin, sur lequel elle est bâtie, n'est autre que le *canal de Drusus*, appelé dans la suite Yssel, et que cette ville était une des principales forteresses des Romains; quoiqu'il en soit, les fouilles, qu'on y a faites au 16ème siècle, ont mis au jour

jour des monumens, qui attestent une origine très-ancienne. Doesburg fut, dans la suite, une ville anséantique, renommée par son commerce. Ce n'est plus actuellement qu'une ville peu considérable, dont les habitans vivent de la culture du bled, des légumes et du tabac; comme elle est sur la route de l'Allemagne, il s'y fait d'ailleurs un trafic assez considérable. Elle a des fortifications, et un pont de bateaux sur l'Yssel. Ses environs sont fertiles et agréables, comme toute cette contrée. Dans une tournée, que nous fîmes au de-là de la rivière, nous parcourûmes un grand nombre de villages et de hameaux, qui nous plurent par la beauté et la variété des sites; nous y vîmes aussi plusieurs belles maisons de campagne. Les principaux villages sont Ellekom, Spankeren, Brummen, Halle, Voorst, Welp, Twello, Beekbergen, et Loenen, situé dans le voisinage d'une forêt. Parmi les maisons de campagne, on distingue celles de Parkelaar, Hunderen, Lathmer, et Poll. Cette dernière a appartenu à l'illustre famille de Capellen, qui la première a aboli la servitude à laquelle étaient assujetis les vassaux, sous l'ancienne noblesse de Gueldre. On y entend un écho bien admirable, puisqu'il répète jusqu'à huit syllabes d'une ma-

nière très-distincte. Dans une ancienne maison de plaisance, appelée Nyenbeek, on montre, comme une curiosité, aux étrangers l'appartement, où un duc de Gueldre, qui vivait au 14ème siècle, emprisonna son frère qui avait un extrême enbonpoint, et n'employa, pour le retenir, d'autre moyen, que de faire retrécir la porte. Dieren est une campagne, qui a anciennement appartenu à la commanderie de l'ordre teutonique. Le prince d'Orange Guillaume II l'acheta, et y fit jetter les fondemens d'un château, qui fut achevé par le roi d'Angleterre Guillaume III; mais les bâtimens ont beaucoup souffert, et il n'en reste plus que les jardins, les bois, et les environs, où le gibier abonde. Enfin nous visitâmes la terre de Middagten; la maison en est magnifique, on y admire surtout l'escalier. Après cette tournée agréable, nous avons quitté Doesburg, pour nous rendre, par une route charmante, à Arnhem, d'où je compte vous faire parvenir quelques particularités, dans la première lettre que je vous écrirai.



DIX.

DIXIÈME LETTRE.

Arnhem 1812.

Cette lettre sera la dernière, que je vous écrirai des départemens hollandais. Les affaires, qui me retenaient dans ce pays, sont sur le point d'être terminées et même, comme il y a tout lieu de croire, d'une manière assez avantageuse pour nous; je réserve pour mon retour le plaisir de vous en porter la nouvelle. En attendant, je veux achever ma tâche, en vous envoyant la description d'une des plus belles contrées que j'aie parcourues. La ville, d'où je vous écris, est située presqu'au centre de quatre autres villes, qui en sont peu

éloignées; elle est au pied d'une colline, d'où sort une petite rivière, appelée le ruisseau du meunier, qui fournit d'eau douce les fossés de la ville, tandis que le Rhin baigne, du côté du sud, ses murs, bâtis sur le plan du célèbre Koehorn, et ses remparts plantés d'ormeaux. On y traverse le fleuve sur un beau pont de bateaux, qui conduit à des campagnes de la plus grande fertilité. Chef-lieu du département de l'Yssel supérieur, Arnhem est aussi la principale ville de cette contrée par son agriculture, ses plantations de tabac, ses moulins à huile et à papier, ses fabriques de savon et d'amidon, et sa poterie. Elle tire surtout de grandes ressources du commerce d'expédition, et de sa correspondance avec l'Allemagne et les villes hollandaises d'Amersfoort, Utrecht, Rotterdam, la Haye, Amsterdam, etc. Les marchandises peuvent y arriver par charroi, ou bien en descendant et en remontant le Rhin, qui y forme un port excellent, capable de contenir un grand nombre de bateaux. Cette ville a cependant joui autrefois d'un état encore plus florissant; son commerce était si considérable, qu'elle fut comprise dans la ligue anséatique, jouissant du privilège de battre monnaie. Comme elle était le siège des principales autorités de la province, une

une grande partie de la noblesse de Gueldre y résidait habituellement, tandis que la beauté et la salubrité de ses environs y attiraient les étrangers en foule. Les anciens édifices, qu'elle renferme, offrent peu d'objets remarquables. On voit dans la grande-église le mausolée du duc Charles de Gueldre, sur lequel il est representé revêtu de son armure; un tableau, suspendu dans une armoire ouverte, en guise de chapelle, représente le même prince à genoux. On montre ici, comme une curiosité, la maison du Diable, autrefois habitée par Marten van Rossum; elle est ornée à l'extérieur d'allusions aux exploits bruyans de ce fameux capitaine. L'affluence continuelle d'étrangers en cette ville a donné aux mœurs et aux manières des habitans un degré supérieur de civilisation, en comparaison du reste des Gueldrois, sans nuire à leur noble simplicité ni à leur hospitalité. L'habillement des hommes et des femmes y ressemble généralement à celui des habitans des villes de la Hollande; quant à celui des villageois, il est simple, comme leurs habitations. Mais pour ce qui est des promenades aux environs de la ville, peut-être ne s'en trouve-t-il pas dans toute l'Europe d'aussi variées ni d'aussi agréables, qu'on en voit ici dans l'étendue de quel-

ques lieues. Soit qu'on visite, du côté des terres, la Veluwe, anciennement nommée la contrée stérile, soit qu'on passe au de-là du Rhin dans la Betuwe (*bat awe*, ou meilleur terrein), l'ancienne demeure des Battes ou Bataves: partout on trouve les plus belles routes, tantôt en suivant les sinuosités du fleuve, d'où la vue s'étend au loin sur des bois ou des champs de bled, tantôt en se dirigeant vers le haut d'une coline, dont la pente est si peu sensible, qu'on est surpris de se trouver tout-à-coup sur une élévation, d'où l'on découvre une immense étendue de terre et d'eau, et où l'on peut compter jusqu'à 50 clochers. Mon plan ne me permet pas d'entrer dans le détail de toutes ces beautés naturelles; mais, si vous voulez un jour faire une tournée agréable, je vous conseille de venir visiter et contempler ces lieux. Je me contenterai, en attendant, de vous présenter la description succincte des principales maisons de plaisance, ou autres habitations champêtres, situées dans l'étendue de moins de trois lieues, sans néanmoins m'astreindre à suivre exactement l'ordre topographique. D'abord Klingelbeek, sur la rive basse du fleuve, où l'on arrive en traversant un agréable bosquet, appelé Robbetelschbos; le village d'Oosterbeek,

où

où un monument de pierre indique l'endroit où nâquit l'empereur Henri III, au onzième siècle; le Mont céleste, d'où l'on jouit de la plus belle vue; la Source, maison entourée de beautés naturelles, où l'on vient d'établir une rafinerie de sucre de béteraves, on y a joint une étable pour 60 bêtes-à-cornes, qu'on croit pouvoir nourrir, en partie, du marc des béteraves; l'ancien château des Huns, ou plutôt des Duines: car il est probable que les Huns ne se sont jamais arrêtés en ce lieu; la maison de plaisance appelée Duun-oog, au haut d'une colline escarpée, dont le talus est partagé en petites terrasses et d'où l'on descend, par plus de cent marches, jusqu'au bord du fleuve; le château de Doreweert, monument sauvage de l'ancienne chevalerie: une source, qui jaillit de la montagne à travers des bois d'acacia, y forme une cascade en passant au dessus d'une grotte; Heelsum et Renkum, lieux charmans, animés par un grand nombre de moulins à papier, que l'eau fait mouvoir; Bennekom, Venendaal, Heukelom, Kernhem, Manen, Lunteren, Scherpenzeel avec ses atteliers à carder, filer et tisser la laine; Barneveld, avec la terre de Schaffelaar, un bel hospice pour les pauvres, un presbytère agréablement situé et une pe-

tite église, décorée par un beau monument en marbre blanc, érigé à la mémoire des seigneurs de Schaffelaar et exécuté par le célèbre sculpteur Ziesenis; la maison appelée Hartskamp, à laquelle appartient un bois d'une vaste étendue; le petit Otterloo, et la belle hôtellerie appelée Ginkel, fondée par un officier-général de ce nom, au milieu d'une bruyère stérile; la superbe terre de Roozendaal, qui n'a pas moins de 400 arpens d'étendue et où se trouvent quatre étangs formant quatre étages, trois sources d'eaux minérales, qui diffèrent en goût et en couleur, un moulin à papier, et un écho qui répète distinctement jusqu'à sept syllabes; Zypenberg, avec sa colline couverte d'arbustes sauvages, et ses sources, qui jaillissent à travers les broussailles; Reeder-oord, au bord de l'Yssel, sur un tertre, où l'on a construit un pavillon en forme d'hermitage: on montre en cet endroit un énorme bloc de pierre, trouvé au milieu de la bruyère; Scherpenhof; le Brink; Beekhuizen, terre de 300 arpens d'étendue, avec une cascade de 28 pieds, un jet-d'eau de 20 pieds, un vaste étang, formant une chute d'eau qui roule le long de 27 marches, une grotte souterraine au bord d'un ruisseau limpide, un tilleul taillé à plusieurs étages,

ges, d'où l'on découvre, à travers 16 coupures pratiquées dans un bois touffu de sapins, un grand nombre de villes et de villages, enfin un excellent moulin à papier; Billioen, maison dont on attribue la fondation au duc Charles de Gueldre et dans laquelle on voit une salle peinte en fresque, à la manière antique: les terres, qui en dépendent, occupent au de-là de 600 arpens; il s'y trouve 12 moulins à moudre les grains ou à faire du papier, des plantations superbes, ordonnées dans le goût moderne, plusieurs cascades, dont l'une forme une nappe d'eau de 20 pieds de large, et un lac, au milieu duquel s'avance une presqu'île, qui forme un asyle délicieux; Ligterbeek, située dans un terrein très-élevé, et entourée de 300 arpens de terres, cultivées avec le plus grand soin: on y a pratiqué un grand nombre de grottes et bâti des hermitages, à la porte desquels on est reçu par des automates vêtus en anachorètes: vous trouverez ces ornemens bien mesquins, au milieu des plus riantes beautés de la nature; mais que diriez-vous, en lisant les sentences et les platitudes, en prose et en vers, qui décorent les murs de ces cellules grotesques? En voici un seul échantillon.

Pas-

Paisant, pense, en passant, que passant tu te passes;
Tes pas sont compassés, pas à pas tu trépasses;
Les ébats, les appas
Sont les pas du trépas.

Je reviens à ma description. On trouve encore, dans ce quartier, le village de Velp, avec une très-belle auberge; Overbeek, avec une belle maison bâtie à neuf et des cascades agréables; Angerenstein, avec plusieurs jets-d'eau naturels, et disposés de manière, qu'on peut les voir jouer tous à la fois; Klarenbeek, où sont aussi de très-belles fontaines, dont on dirige et fait jaillir l'eau à volonté, au moyen de quelques robinets artistement distribués: il y a aussi des soupapes cachées dans le gason, sur lesquelles on ne manque pas de conduire les nouveaux venus, qui, en s'arrosant eux-mêmes, font rire la compagnie — mais je finirais pas, si je voulais grossir cette liste de la description de tous les lieux charmans, que renferme cette contrée. Je me contenterai de citer encore la terre de Zypendaal, qui a deux lieues de circuit, et où de belles plantations de toutes sortes d'arbres forment les plus agréables allées pour la promenade; la campagne d'Engelestein, plantée d'arbustes curieux, du milieu desquels jail-

jaillit une fontaine, qui ne tarit jamais et dont les eaux ne se gêlent pas, même dans les plus rudes hivers; Zonsbeek, entourée d'une plantation de 160 arpens, dans laquelle on a rassemblé les végétaux, indigènes, et exotiques, les plus curieux: sur la terrasse devant la maison est une cascade, qui y répand une fraîcheur agréable; Hartenberg, avec une belle habitation sur le sommet d'une colline, d'où l'on découvre les sites les plus pittoresques: les avenues sont plantées de *Bignonia Catalpa* à larges feuilles, de diverses espèces d'acacia, et d'autres arbres choisis; Waterberg, avec un bosquet de la plus belle végétation et qu'arrose un ruisseau limpide; Menthenberg, Muizenberg, Warschborn, Presikhaaf, Larenstein, Ommershof, Mariendaal; enfin la petite ville de Heussen, située sur l'autre bord de la rivière: le principal agrément de ce dernier endroit, qui ne renferme en lui-même rien de remarquable, à l'exception d'un beau couvent de religieuses, et du riche autel qui décore l'église des catholiques, consiste dans la beauté des environs, et dans la situation riante d'une auberge voisine, où les habitans se rassemblent le Dimanche, pour s'amuser à divers jeux et à d'autres exercices. Si, maintenant, vous comparez cet assemblage nombreux

de

de beautés variées à l'infini, avec les lieux dont vous avez lu la description, ou que vous avez parcourus vous-même, vous avouerez sans doute que, si les grandes masses des Alpes et des montagnes de l'Ecosse offrent un spectacle étonnant et sublime, un coin de terre, où, comme dans celui-ci, la nature et l'art ont réuni comme à l'envi tout ce qu'il y a de plus ravissant, est bien plus propre, que ces lieux sauvages et leurs beautés gigantesques, à causer des sentations aussi durables que délicieuses. J'ai été surpris, en le parcourant, que le pinceau des artistes, si promt à saisir partout ailleurs les beautés de la nature, n'ait pas plus généralement tiré parti des tableaux sans nombre qu'offrent, à chaque pas, les paysages de la Gueldre: il y aurait, en effet, de quoi en composer une superbe galerie.

Combien il est à regretter qu'une contrée si favorisée de la nature à tant d'égards, en soit quelquefois si cruellement traitée! Rien de plus terrible, que les ravages auxquels elle est exposée, chaque hiver, par le débordement des rivières et la débâcle des glaces. Récemment encore, c'est à dire, au mois de Janvier 1809, et, par conséquent, à peine une année après le dernier désastre, ce

fléau

fléau s'est fait sentir avec toutes ses horreurs. Une violente tempête, soufflant du nord-ouest, avait élevé les eaux du Zuiderzée jusqu'à 1½ pied au dessus des plus hautes marées, et les vagues s'élançaient impétueusement au de-là des digues. Le lit des rivières aurait peut-être suffi pour absorber ce nouvel amas d'eau, si l'accroissement du Haut-Rhin, occasionné par la fonte des neiges, n'avait produit un refoulement, que rien ne pouvait arrêter ni détourner. Lorsqu'en pareil cas il survient du dégel, le danger est porté à son comble: les glaçons, que charient alors les rivières, arrêtés en quelque endroit par les sinuosités du rivage, s'y amoncèlent avec fracas et forment d'énormes amas de glace, auxquels les digues, détrempées et amollies par les pluies de l'automne, n'opposent qu'un rempart insuffisant. C'est ce qui eut lieu, entre autres, dans le voisinage d'Arnhem, à l'époque dont je viens de parler: une masse de glace, de 14 pieds de haut et qui s'étendait à un quart de lieue, était amoncelée contre la digue de Westervoort. Vous sentez qu'un volume si prodigieux, joint à la vitesse du courant qui le pousse, doit renverser en peu d'instans tout ce qui s'oppose à sa pression. A peine la digue a-t-elle cédé en quelque endroit, qu'un

qu'un torrent s'élance avec rapidité par la brèche, inondant les campagnes et emportant tout ce qu'il rencontre sur son passage, malgré les sages précautions qu'on a prises, en creusant des réservoirs et en construisant des écluses vers les parties basses du terrein. Ces dangers, qui se renouvellent chaque année, surtout après de fortes gelées, paraissent augmenter sans cesse par l'exhaussement successif du lit des rivières, les divers bras du Rhin formant, comme vous pouvez vous en convaincre en jettant les yeux sur la carte des départemens hollandais, des sinuosités si nombreuses et en des directions si variées, que le courant, qui s'affaiblit à mesure que le fleuve s'approche de son embouchure, ne peut entraîner jusque dans la mer tout le limon que charient les grosses eaux, à chaque crue extra-ordinaire du Haut-Rhin. Ce fleuve ne se divisait autrefois qu'en deux branches, ce qui l'a fait nommer par les anciens *Rhenus bicornis.* Ces deux branches, le *Rhin* et le Wahal, ne suffisant pas, avant l'existence des digues, pour l'écoulement des eaux, il paraît que, pour prévenir les débordements, on forma successivement deux autres bras, qui sont l'Yssel et le Lek. Enfin, lorsque, par l'établissement de digues, on eut resserré le lit de ces rivières,

res,

res, un nouveau débouché parut nécessaire, et l'on creusa, au commencement du 18ème siècle, au dessous du village de Panderen, un canal de 7 pieds de profondeur et large de 12 toises, pour faire dégorger l'eau du Wahal dans le Rhin. Cependant on ne tarda pas à reconnaître l'inconvénient de cette mesure: en moins de 25 ans, l'effort du courant avait creusé le lit du canal à la profondeur de 23 pieds, et lui avait donné une largeur de 36 toises; tandis que le Lek, recevant tous ces déblais, au lieu de servir de déversement, a acquis une hauteur qui force ses eaux à s'étendre, d'une manière extrêmement dangereuse pour les digues, chaque fois que les glaçons se trouvent arrêtés au dessous du courant. Tel est, en raccourci, l'état critique des terres situées entre le Rhin et le Wahal, qui les expose en tout tems aux plus terribles ravages, surtout quand les vents de mer, en refoulant l'eau des branches du fleuve qui y ont leur embouchure, concourent avec la crue des rivières à en augmenter le volume. On ne peut qu'applaudir à l'industrie des Hollandais et à leurs profondes connaissances en hydraulique: ils sont parvenus, en effet, à faire de grandes améliorations sur ce point; mais l'exhaussement du lit des rivières

est un inconvénient auquel il est si difficile de remédier, et l'expérience prouve si évidemment l'accroissement successif du danger produit par cette cause, qu'on sera peut-être forcé d'avoir recours à quelque mesure décisive pour, mettre le pays à couvert des eaux qui y affluent de toutes parts, et surtout pour prévenir l'effet désastreux de la débacle des glaçons. On dit même que l'Empereur a déja approuvé un projet qui lui a été présenté, pour faire servir, comme auparavant, la rivière de Lek à l'écoulement tranquille et progressif des eaux, dans le cas d'une crue extraordinaire.

Je n'entreprendrai pas de vous peindre les scènes désastreuses, qui se renouvellent si souvent dans ce beau pays par la rupture des digues, et les inondations qui en sont la suite. Représentez-vous d'énormes digues, ébranlées d'un côté par la tempête et les vagues amoncelées, déchirées de l'autre par d'immenses quartiers de glace, cédant bientôt à tant d'efforts réunis, et ouvrant, en plusieurs endroits à la fois, un passage au torrent qui se précipite dans la plaine; les antiques chênes, briséscomme des roseaux; les clôtures, les habitations, entraînées; les hommes et les

les bestiaux engloutis dans les flots; de loin en loin un clocher isolé, ou un toit qui semble surnager; quelques malheureux cherchant un asyle sur le sommet des arbres les plus élevés ou sur le comble de leurs chaumières, mais bientôt ensévelis à leur tour; hommes, femmes, enfans, implorant vainement des secours qu'il est impossible de leur porter, et vous n'aurez encore tracé qu'une légère esquisse de l'affreux spectacle, qu'a offert l'inondation de 1809. Peignez-vous, après cela, le sort de ceux que la mort avait épargnés, mais condamnés à pleurer, avec la perte de leurs biens, celle des objets les plus chers à leur tendresse. Si quelque chose peut consoler, à la vue d'un pareil désastre, c'est l'empressement de ceux qui volent au secours des malheureux, même au péril de leur vie, et qui partagent avec ceux qui ont tout perdu, le peu de biens et de provisions qu'ils ont sauvé du naufrage. Les temples, les granges, les maisons des particuliers sont alors convertis en lieux de refuge; les rancunes, les jalousies, l'esprit de secte et de parti se taisent; on n'écoute que la voix de l'humanité. Les secour accordés alors sur le champ par le Gouvernement, joints aux contributions volontaires de quelques particu-

liers, peuvent être évalués à un demi million de florins; une collecte, faite ensuite dans tous les départemens de la Hollande, a fourni près d'un million. On pourrait soupçonner, dans le récit des malheurs causés par l'inondation de 1809, quelque exagération, dans la vue d'exciter la pitié, surtout en considérant qu'à l'époque où je vous écris, c'est à dire deux ans aprés cet événement, il n'en reste d'autres traces, que quelques goufres immenses que les eaux se sont creusés; mais des témoins oculaires m'ont assuré que, de 170 habitations dispersées sur une certaine étendue de terrein, 28 avaient été totalement renversées, que 44 menaçaient de s'écrouler, tandis que 66 autres étaient devenues absolument inhabitables; foin, paille, meubles, instrumens aratoires, tout a été perdu. Dans une commune composée de 900 habitans, au delà de 500 ont été réduits à la dernière pauvreté; plus de 400 cadavres, surtout de femmes et d'enfans, ont été rejettés par les flots en divers endroits; et dans la seule ville d'Arnhem on a recueilli au moins 500 personnes et 600 pièces de bétail, qu'on était parvenu, au moyen de barques et de radeaux, à sauver de l'inon-

l'inondation: sans compter une infinité d'autres malheureux, privés d'asyle, qui s'étaient sauvés à tems et qui ont été retirés par des partiliers. Notre ami B. m'a fait part d'un dessin, représentant la rupture d'une digue à Kedichem près d'Asperen, qu'il a lui-même tracé sur les lieux au moment de la catastrophe; il y fut témoin, entre autres, du spectacle singulier d'un homme, qui, se tenant fortement attaché au chassis d'une fenêtre lorsque la digue de Linge perça, fut entraîné par le torrent, avec sa maison et tout ce qu'il possédait. Je vous envoye une esquisse de ce dessin, qui, quoique faiblement ébauché, suffira pour vous donner une idée de cet accident terrible. La digue fut entamée, cette fois, en cinq endroits différens, sur une longueur de 152 verges, et plusieurs centaines d'arpens de terre fertiles ont été convertis en un désert, couvert de sable et de limon.

En quelque endroit qu'on considère ce pays, on s'étonne du choix singulier et de l'entreprise pleine de hardiesse des valeureux Bataves, qui négligeant des contrées plus favorisées par la nature, vinrent s'établir sur une terre exposée aux

aux plus affreuses catastrophes et qui ne fournit, pour ainsi dire, à ses habitans que ce que leur industrie et un travail opiniâtre peuvent arracher de son sein. Mais tel est le caractère de l'homme, que n'ont pas encore amoli les besoins factices du luxe: il aime à exercer sa force, même sur la terre qu'il habite, à surmonter les obstacles, à vaincre jusqu'aux élémens. Sans cet instinct, qui porte l'homme à se rendre maître de la nature, ce pays serait non-seulement resté inhabitable, mais il aurait peut-être été enséveli depuis longtems dans les flots de la mer du-Nord. Aujourd'hui encore ce n'est qu'à force d'art, d'industrie et de dépenses, qu'il peut être préservé des dangers physiques, qui le menacent de toutes parts. Quel étonnant spectacle, que celui de deux millions d'hommes, parvenus, en peu de siècles, au comble de la prospérité nationale, sur une terre ingrate, et quoiqu'entourés de voisins jaloux! Avec un capital de 600 millions en valeur intrinsèque, l'ancienne Hollande s'était rendu tributaires presque tous les peuples de l'Europe; la Russie, la Suède, la Danemarc, l'Autriche, la Prusse, l'Espagne, le Portugal, l'ancienne France, l'Angle-

gleterre et l'Amérique ont fait, tour-à-tour, des emprunts considérables en Hollande. Ces richesses, sans cesse reproduites par l'activité du commerce, expliquent pourquoi ceux qui administraient ci-devant les finances de l'Etat, ont pu, malgré leur bon esprit et leur expérience, laisser monter la dette de l'état jusqu'à une somme de plus de 1200 millions de capital, dont les intérêts s'élevaient à près de 39 millions, tandis que les revenus annuels ne montaient guère qu'à la somme de 40 millions: on se reposait sur une prospérité non-interrompue de cent années, sans prévoir les maux que devait entraîner une longue guerre . . . . . mais je terminerai ici mes réflexions sur ce pays, auquel ne peut manquer de s'intéresser quiconque l'a visité avec attention. Quant à moi, je me flatte d'y avoir employé, d'une manière aussi satisfaisante pour vous, qu'utile pour moi-même, le loisir que m'ont laissé les affaires qui étaient le principal but de mon voyage. L'impression qu'ont faite sur moi les qualités éminentes de ce peuple bienveillant et généreux, ne s'effacera jamais de mon cœur. Je ne quitterais enfin les Hollandais qu'avec regret,

si je n'aspirais vivement après le moment de me retrouver bientôt au milieu de tous ceux qui me sont chers.

T. T.
Q. B. N.

FIN DU TOME TROISIEME ET DERNIER.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Tome II, page 34, et suiv: Parmi les fabriques d'Amersfoort, on doit encore distinguer celles de chapeaux, d'une très-bonne qualité, plus fins que ceux de Breda et de Bois-le-duc, mais moins bons que ceux d'Eindhoven. Il existe dans la même ville une manufacture de serges blanches et rouges, dans lesquelles il n'entre que de la laine, et très-propres a faire des jupes. — On comptait aux environs d'Amersfoort, depuis 1760 jusqu'à 1780, à-peu-près 200 plantations de tabac; mais le nombre en est beaucoup diminué, par l'importation de tabacs étrangers, et par la difficulté de se procurer l'engrais.

Ibid., page 54, et suiv: Il existait autrefois 30 brasseries à genièvre, dans la ville de Weesp; il n'y en a plus que 2, qui ont même de la peine à se soutenir. Cette liqueur, telle qu'on la distille ici, n'a ni le même degré de force ni le goût aussi

agréable que le genièvre de Schiedam; mais il soutient mieux le transport par eau: aussi en faisait-on autrefois des expéditions considérables pour les Indes. On attribue cet avantage à la qualité de l'eau, et au mélange d'une certaine quantité de poivre.

Tome II, page 73. Outre le petit nombre de manufactures d'étoffes demi-soie, il existe à Utrecht une excellente fabrique de boutons noirs et bruns, faits d'os, et de noix de coco; une autre de tourne-sol; une d'épingles, où l'on en fabrique 60,00 par jour, quoique celles de moyenne qualité doivent passer par 36 mains, et les plus fines par 72: elle rivalise avec celles de Bois-le-duc, où ces fabriques sont en plus grand nombre.

Ibid., page 88. La ville de *Thiel* devient de plus en plus *florissante*, tant par l'affluence des étrangers, que par l'esprit d'industrie qui y règne. On y a établi successivement plusieurs manufactures de toiles, et d'étoffes de laine. Les habitans vivent entre eux sur un très-bon pied.

Ibid.

Tome II, page 125. Il existe encore ici quelques manufactures de toile et de ruban; le fil qu'on y emploie se tord au même endroit: il s'en fait un assez grand débit. On y fait aussi des cartes à jouer, mais auxquelles celles d'Amsterdam sont préférables.

Ibid., page 134. Le village de Tilburg a été, depuis peu, élevé au rang des villes. On y fabrique diverses espèces de draps et de casimirs, dont la quantité annuelle s'élevait autrefois à 600 pièces, et au de-là; mais il s'en fait beaucoup moins aujourd'hui, faute de débouchés, surtout pour les Indes, et les échelles du Levant. Il y en a, parmi ces fabriques, où l'on travaille entièrement la laine, depuis la première préparation qu'elle exige, jusqu'à l'entière confection de l'étoffe, soit pour le compte des manufacturiers de la ville, soit pour ceux de Leide, d'Utrecht, d'Anvers et de Delft. On y fabrique, en outre, des serges et d'autres étoffes de laine, de 9, de 8 et de 7½ quarts de large.

Ibid., page 143. On trouve dans les environs de Berg-op-Zoom l'argile ferrugineuse, connue sous le nom de Kliet, ou terre à potier de

de Berg, très-propre à faire toutes sortes de vaisselle. On s'en sert aussi quelquefois pour falsifier la garence, dont elle imite parfaitement la couleur.

Tome II, page 165. Le vrai pays de la garence est l'île de Schouwen, principalement aux environs de Zierikzee. C'est dans cette ville, qu'on l'essaie et qu'on la marque, en y ajoutant le chiffre de l'année. Il s'en faisait autrefois des expéditions considérables, de Rotterdam pour l'Angleterre, et d'Amsterdam pour la Russie, l'Allemagne et la Suisse.

Ibid., page 183. La villé de Dordrecht possède d'excellens moulins à huile; les huiles qu'on en retire, sont regardées comme plus pures, et sont aussi plus chères que celles de *Zaandam*. Il y a d'autres moulins, à moudre l'émail de Bohème; on l'y réduit en une poudre extrêmement fine et très-pure, pour l'usage des blancheries de linge, de toiles neuves et de fils. Celles de ces blancheries, qu'on trouve aux environs de Dordrecht, rivalisent avec celles de Harlem, et s'attribuent la préférence sur celles de Bois-le-duc, d'Utrecht et de 's Graveland. On y vend aus-

aussi, comme à Rotterdam, Alkmaar et Schagen, du lin, qu'on cultive en plusieurs endroits et particulièrement dans le pays de Voorne. On en file de différentes qualités, depuis 32 jusqu'à 96 écheveaux à la livre. On y tient encore marché de *Stokvisch* et de morue sèche, ainsi que d'huile de Norvège, qu'on extrait du foie des poissons de la mer du Nord; on préfère l'huile de Dordrecht à celle d'Amsterdam. Les habitans de Dordrecht cultivent les arts avec succès: cette ville a donné naissance à plusieurs peintres célèbres, tels que les frères Van Stry, l'un pour le paysage, l'autre pour l'intérieur des bâtimens: de Koning pour les marines; Versteeg, pour les tableaux à la lumière des chandelles; et surtout Schouman, pour la représentation des eaux, calmes ou agitées.

Tome II, page 247. On fabrique des pipes à Gouda, Schoonhoven, Gorkum et Alphen; celles de Gouda sont les plus estimées, pour leur solidité et leur finesse. On en compte trente espèces différentes, sans compter les pipes ou tuyaux à fumer des sigarras, en usage seulement depuis quelques années. Il y a aussi en cet endroit des poteries, où l'on fabrique, comme à Frankfort,

de

de la vaisselle verte et rouge, connue sous le nom de poterie de Gouda; de grands vases en forme de cônes, pour les raffineries de sucre et les fabriques de vermillon, et des cafetières d'une forme particulière, appelées cruches à la Jaqueline. Enfin il y existe encore quelques manufactures de serges et de flanelles.

Tome II, page 253. La ville de Schoonhoven fournissait autrefois une grande quantité de baterie de cuisine en cuivre, proprement travaillée; mais dont le débit a considérablement diminué depuis que la navigation extérieure est interrompue.

Tome III, page 71, l. 8. au-lieu de *f* 12000 :- lisez *f* 15000 : -

Ibid., page 73. Quoique les fabriques de Leide soient considérablement déchues de ce qu'elles étaient autrefois, cette ville continue cependant d'être l'attelier principal pour la fabrique des étoffes de laine, depuis la première préparation des matières premières jusqu'au dernier appareil; on y emploie les plus fines laines d'Espagne et d'autres pays étrangers. On y fabrique des draps, croisés et non-croisés, de $\frac{8}{4}$, $\frac{9}{4}$ et $\frac{10}{4}$, de quatre jusqu'à quatorze florins l'aune; les draps noirs

noirs, surtout, sont excellens. On y fait en outre des ratines, des draps de Bath, des kalmouks, des serges, des flanelles, des moires, divers fils à tricoter, etc. Les moulins à foulons sont sur un très-bon pied. Il y a d'excellentes teintureries pour la teinture en bleu, en écarlate et surtout en noir; cette dernière espèce de teinture est soumise à des réglemens particuliers, par rapport au bain bleu, que la laine doit préalablement subir. Leide renferme, en outre, une rafinerie de sel renommée, dont le propriètaire à établi à Katwyk des usines, où l'on extrait du sel de l'eau de la mer du Nord.

Tome III, page 87. La ville de Haarlem, contient encore cinquante navettes de tisseran, où l'on fabrique des étoffes entièrement de soie, d'autres moitié soie, moitié lin, et d'autres de coton, croisé de laine. On y tisse, en outre, des gases, diverses espèces de toile, des rubans de fil blanc, des dentelles, et l'on y fait du fil de la plus grande finesse. Les blancheries des environs de Haarlem, pour le linge, les toiles et le fil, sont particulièrement renommées.



